NOUVELLES FRONTIERES

2e série

Textes choisis par Alain Dorémieux

FICTION SPECIAL N° 25
N° 264 bis de la revue **FICTION**
Editions OPTA, 39 rue d'Amsterdam 75008 PARIS

SOMMAIRE

JEAN-PIERRE ANDREVON
Le temps de la nuée grise 5

JOEL HOUSSIN
Rock résurrection 19

GUY SCOVEL
La traque 40

CHRISTIAN VILA
Chronique de la mort radieuse 54

CHRISTIAN JORDAN
La Route en rond 64

RENE DURAND
Les joies du vélo 94

JEAN LE CLERC DE LA HERVERIE
Clins d'œil à une révolution en sauna 102

BERNARD BLANC
C'est la guerre encore une fois 120

JEAN-PIERRE HUBERT
J'ai tout compris, j'ai tout compris... 136

GILBERT MICHEL
En ce monde de tiède assurance 152

YVES OLIVIER-MARTIN
L'ail au vent 171

BERNARD MATHON
Un vamasur nommé Palisir 183

INTRODUCTION

Après les auteurs anglo-saxons modernes, présents au sommaire de *Nouvelles Frontières n° 1*, ce sont les jeunes auteurs français de science-fiction qui font l'objet de cette deuxième anthologie de la série.

A la suite de plusieurs années de somnolence, l'éclatement de la SF française et son nouvel essor ont constitué un fait marquant en 1975. Une quinzaine, voire une vingtaine, de nouveaux écrivains prometteurs se sont révélés depuis dix-huit mois. Ils sont présents dans plusieurs anthologies : *Les soleils noirs d'Arcadie* de Walther, *Dédale* de Planchat, le présent *Nouvelles Frontières*, sans oublier *Banlieues rouges* de Vilà et Houssin (à paraître). J'ai en outre commencé à publier leurs romans dans la collection « Nébula » : *Eclipse* de Douay, *Locomotive rictus* de Houssin, *Planète à trois temps* de Hubert et bientôt *Ergad le composite* de Le Clerc de la Herverie.

Il semble donc bien qu'on se trouve en face d'un phénomène qui pourrait porter le nom de renaissance, et qui vient rallumer les espoirs (éteints depuis) qu'avait fait naître la SF française il y a quinze ans, à l'époque des premiers *Fiction* spéciaux, du prix Jules Verne et du « Rayon Fantastique » dernière période.

Cette renaissance aboutira-t-elle à un nouvel âge d'or ? Il est encore bien tôt pour le formuler. Contentons-nous d'enregistrer la situation, et de la concrétiser par une anthologie telle que celle-ci.

Parmi les douze auteurs réunis dans ces pages, deux seulement ont déjà un « passé » : Andrevon et Scovel. Trois autres ont eu quelques textes publiés ces récentes années : Michel, Olivier-Martin et Mathon. Les sept autres sont des nouveaux venus cru 1975.

Le temps de la nuée grise de Jean-Pierre Andrevon avait été retenu pour mon anthologie *Futur année zéro* chez Casterman mais ne put y figurer faute de place ; cette aventure du dernier homme dans Paris – un Paris livré aux animaux sauvages – annonce et préfigure par certains côtés *Le monde enfin*, le superbe récit d'Andrevon dans *Utopies 75* chez Laffont. Dans *Rock résurrection*, Joël Houssin se souvient (un peu trop) du Spinrad du *Grand Flash* (dans *Espaces inhabitables* tome 1, Casterman), mais il est difficile dans le cas d'un garçon aussi jeune que Houssin d'échapper complètement à l'influence des écrivains qu'on admire ; après son roman *Locomotive rictus*, cette nouvelle n'en confirme pas moins la vigueur de sa personnalité. Avec *La traque*, Guy Scovel (dont *La geste du halaguen* vient de paraître chez Marabout) a écrit une histoire réaliste et frappante, où s'affirme à nouveau sa volonté d'échapper à son « image de marque » d'auteur d'*heroic-fantasy*. *Chronique de la mort radieuse* est le premier texte publié de Christian Vilà, un garçon très jeune comme Houssin, et dont on devrait reparler ; c'est une réinterprétation dans l'optique actuelle du thème du dernier couple après le cataclysme atomique. Christian Jordan, l'auteur de *La Route en rond*, est un total inconnu, ce qui n'empêche pas

cette œuvre de débutant d'avoir une étrange force de suggestion et des résonances symboliques et belles ; Jordan (dont l'existence m'a été signalée par Guy Scovel) possède, chose rare, un univers bien à lui. René Durand est, comme Joël Houssin, une de mes découvertes personnelles ; il a fait en 1974 un petit scandale dans *Fiction* avec son *Fragment d'autobiographie en mai 1968,* parce qu'il y violait certains tabous ; aujourd'hui tous les tabous sont piétinés, et les fantasmes de Durand ne choquent plus : on les trouvera ici exprimés sans détours dans *Les joies du vélo.* Jean Le Clerc de la Herverie est un type en qui je crois beaucoup ; *Clins d'œil à une révolution en sauna* n'est pas son meilleur texte (c'est malheureusement le seul que j'avais sous la main en composant le sommaire de cette anthologie ; il m'en a envoyé depuis qui sont encore mieux !), mais il reflète quand même largement l'originalité de ses conceptions – et je tenais à ce que Le Clerc soit présent dans ces pages. *C'est la guerre encore une fois* introduit pour la première fois, dans le rôle d'auteur de nouvelle, Bernard Blanc, l'« homme à abattre », le gauchiste de choc, la tête de Turc de Cheinisse, et tout en roulant sur ses habituelles préoccupations écologiques et antimilitaristes, ce texte – ô surprise – nous révèle aussi un Blanc plein de tendresse et de douceur, un poète qui apprivoise des visions apocalyptiques pour les traduire sous forme lyrique. Jean-Pierre Hubert est l'un des seuls parmi les jeunes auteurs français à se servir des canevas et des thèmes de la SF classique, à base d'extraterrestres et d'autres planètes ; c'est ce qu'il fait dans *J'ai tout compris, j'ai tout compris...* en nous racontant une histoire douce-amère et pleine de prolongements. *En ce monde de tiède assurance* est un nouveau récit de Gilbert Michel où celui-ci utilise sa formule favorite : l'évocation semi-onirique, où les visions-spectacles et les pulsions intérieures s'enchaînent par de mystérieuses correspondances ; l'écriture de cet auteur un peu « difficile » n'a pourtant rien d'abstrait, elle est au contraire prodigieusement sensuelle et vivante, en même temps que d'une rare sensibilité. La présence d'Yves Olivier-Martin dans cette anthologie va m'attirer des volées de bois vert ; ce type est complètement dingue, percuté ; après son *Vibrax* paru dans *Les soleils noirs d'Arcadie,* il récidive et nous offre avec *L'ail au vent* un nouveau mélange détonant d'associations d'images, de mots imaginaires, de syntaxe parallèle et de labyrinthe verbal qui laisse pantois ; on a parfois l'impression qu'il va se mettre à raconter quelque chose de cohérent, et puis non, ça repart ; cet homme est un cas (quand je pense qu'il vient de m'envoyer un roman entier dans cette veine !), et le pire est que je trouve ça intéressant... sinon je ne l'aurai quand même pas publié ! Enfin, dernier au sommaire mais en tête par l'importance du récit, Bernard Mathon a plus ou moins pastiché le space-opera dans *Un vamasur nommé Palisir,* tout en adoptant une narration « à clins d'œil », en jouant avec les artifices de typographie et de mise en pages et en nous présentant un mémorable spécimen d'ordinateur en folie.

Voilà. C'est tout pour cette fois. Bonne lecture donc en attendant le troisième *Nouvelles Frontières,* qui paraîtra vers mai 1976 et sera consacré, à nouveau, aux auteurs anglais et américains.

Alain Dorémieux

LE TEMPS DE LA NUEE GRISE

par Jean-Pierre Andrevon

UNE couleuvre d'Esculape glissa son corps sinueux entre deux livres à couverture orangée. Le dernier homme dans Paris reposa sur l'éventaire le numéro craquant et friable de *La Baïonnette* qu'il était en train de feuilleter. C'était le numéro du 2 novembre 1916, sur la couverture dessinée par Paul Iribe on pouvait voir le Kaiser Guillaume et le Kronprintz quitter le charnier de Verdun avec, au bas du dos, les empreintes rouges de semelles vengeresses. La couleuvre hésitait, son museau camus couleur vieille rouille se balançait de droite et de gauche au bout de son long cou qui était aussi son corps en entier. Elle se poussa un peu plus par simple frisson de ses côtes innombrables, il y en eut vingt centimètres de plus entre les deux volumes qui penchaient l'un vers l'autre et formaient ainsi, au-dessus de la section vaguement triangulaire du corps serpentin, une sorte de toit pointu. *Viens !* prononça silencieusement le dernier homme dans Paris. Les pensées de la couleuvre, comme celles de tous les reptiles de sa connaissance, étaient lentes et lourdes, peu précises, elles se traînaient à la surface de sa petite cer-

© *1975, Jean-Pierre Andrevon et Editions Opta.*

velle comme elle-même rampait à la surface des choses. *Manger... manger,* disait la couleuvre. *Nous allons chercher ensemble,* pensa très fort et très distinctement le dernier homme dans Paris. Il avança la main gauche, paume ouverte vers le ciel. La couleuvre d'Esculape souleva sa belle tête plate, posa son museau tiède comme l'air du temps au centre de la main offerte ; ses yeux latéraux, couchés de part et d'autre des neuf grandes écailles imbriquées qui lui faisaient un masque métallique, luisaient avec fixité ; sans doute ne voyait-elle du dernier homme dans Paris qu'une silhouette géante, déformée, sans couleur. Elle rampa sur l'avant-bras nu, sortant tout entière d'entre les deux livres. C'était une couleuvre petite pour son espèce, qui devait tout juste atteindre le mètre. Elle s'enroula deux fois, trois fois autour de l'avant-bras, et au bout du parcours revint nicher sa tête dans la paume au-dessus de laquelle les doigts repliés vinrent former un petit toit. Son corps était sec, rêche, léger, il ne pesait vraiment rien du tout. Le dernier homme dans Paris, de sa main libre, sortit de leur rangée les deux livres orange, les posa à plat sur le dos d'autres ouvrages serrés à la verticale sur le devant de l'éventaire. C'était deux romans à caractère érotique, fermés par une mince pellicule de plastique. Il s'attarda à contempler les photographies qui ornaient les couvertures, cadrées dans un cercle qui poinçonnait le fond orangé. Les deux photographies montraient une femme de même type, brune, aux seins lourds avec de larges aréoles foncées, vêtue seulement d'un slip noir à dentelles ; simplement, la femme était seule sur l'une des couvertures tandis que sur l'autre un homme moustachu l'enlaçait. Le dernier homme dans Paris abandonna sa contemplation amusée, les titres des livres, *Secrets d'alcôves* et *La brûlure de la chair,* voltigeaient encore dans ses pensées alors qu'il s'écartait de la caisse à bouquins fixée sur la tranche du parapet.

Il longea un moment le trottoir, regardant distraitement les étalages tous pareils ou presque qui attendaient éternellement des curieux qui ne viendraient plus fouiller la mémoire inerte des

vieux livres abandonnés. L'air était sec et doux, comme il l'était devenu et le resterait toujours, la température était tiède, comme elle l'était devenue et le resterait toujours. Au ras des toits, du moins le semblait-il, flottait, immobile, la Nuée Grise. La couleuvre d'Esculape coulissa sur son bras, remonta vers son épaule, glissa sa tête aplatie dans l'échancrure de sa chemise ouverte, la laissa reposer dans la cavité claviculaire. *J'ai faim,* répéta rêveusement la couleuvre. *Patience,* dit le dernier homme dans Paris. Le ruban gris-brun du reptile encerclait son épaule, pendait jusqu'à sa taille. Sur la caisse en bois vert passé d'un bouquiniste disparu, un vautour moine était perché, qui le regardait venir de son œil oblique. Complètement enveloppé dans la cape brune de ses larges ailes, le rapace semblait réfléchir intensément ; son cou granuleux, grisâtre, grossier, s'accordait mal avec la collerette de plumes blanches d'où il jaillissait comme un tronc pelé, mais la fixité de son regard rouge lui donnait un semblant de noblesse fatiguée. Au passage du dernier homme dans Paris, le vautour secoua légèrement son lourd manteau de plumes tombantes et ce frémissement fut accompagné du doux froissement des rémiges, nettement perceptible dans le silence mat de l'eau courante. *Qu'est-ce que tu veux ?* demanda le dernier homme dans Paris. L'œil rond du vautour, planté comme une bille pourpre et noire à l'angle de son bec, le fixait intensément. *Je voudrais bien manger le serpent que tu portes autour de ton épaule,* dit le rapace. En réalité, il n'avait pas dit serpent, mais quelque chose comme « le vif et long glisseur entre les pierres ». *Non,* dit le dernier homme dans Paris. *Tu es bien capable de trouver toi-même tes proies.* Le vautour planta son bec dans les plumes courtes de son poitrail, y fouilla un instant à la recherche d'une probable démangeaison. *Je suis fatigué,* dit-il enfin, *et je ne peux pas voler très haut à cause de la Nuée Grise.* Il n'avait pas formulé Nuée Grise, bien entendu, mais plutôt « durcissement gélatineux de l'air », ce qui, pour ce qu'en pouvait savoir le dernier homme dans Paris, était une bonne définition du phénomène. *Tu te débrouilleras très bien tout seul,* coupa-t-il en reprenant son chemin le long du quai des Grands-Augustins. De

l'autre côté de l'eau murmurante, le Palais de Justice dressait sa pesante masse grise sous l'étalement de la Nuée, que frôlait à l'envers le vol incessant d'oiseaux blancs. Solitaire sur la caisse offrant à l'absence de vent ses bouquins écornés, le vautour moine s'était redrapé dans sa dignité emplumée.

Il descendit par le premier escalier sur le quai non encore touché par l'autoroute rive gauche miraculeusement et à jamais interrompue. A ses pieds, la Seine roulait, pure comme du diamant. Dérangé par son approche, un alligator nain se souleva sur ses pattes courtaudes, courut étonnamment vite pendant quelques mètres, se jeta dans le courant qui l'emporta dans une gerbe d'éclaboussures. Les crocodiles étaient très farouches encore, mais le dernier homme dans Paris put suivre un moment, dans la transparence de l'eau, la forme fuselée qui ne tarda pas à se perdre vers l'aval du fleuve. A cet endroit-là, l'eau était au niveau des berges, ce qui était commode pour des animaux amphibies comme les crocodiliens et les hippopotames. Des plantes aquatiques avaient commencé à se multiplier depuis l'île de la Cité, grâce au ralentissement notable du courant que plus rien ne pressait, et envahissaient peu à peu les berges de la rive gauche. Les hippopotames étaient plus loin, ayant élu domicile dans le square du Vert-Galant. Le dernier homme dans Paris, qui passait sous l'arche sans ombre du Pont-Neuf, les regarda un instant à travers la largeur limpide du fleuve, tandis qu'ils piétinaient pesamment les pelouses avant de plonger, de tout leur poids dans le lit herbeux qui se creusait sous leur masse et se reformait aussitôt. Les hippopotames bramaient de plaisir, et leur large gueule au palais boudiné mais d'un rose si délicat bâillait à n'en plus finir, dévoilant, plantées à l'extrémité de la mâchoire inférieure, les deux incisives horizontales et les deux canines triangulaires, d'apparence redoutable, et si incongrues dans une bouche d'herbivore. Les dos gris ardoise luisant d'eau ondulaient dans le lit moussant des herbes, et le dernier homme dans Paris essaya de capter des pensées éparses, mais en vain : du troupeau cisaillé

d'éclaboussures ne lui parvenait, affaiblie, qu'une vague rumeur de contentement paisible et collectif. Comme la couleuvre se rappelait à lui en haussant son museau ovale jusqu'au niveau de sa bouche que vint effleurer la langue bifide qui sortait, frétillante, de la gueule pourtant fermée, le dernier homme dans Paris chercha pour elle un coin où l'eau clapotante léchait la berge herbeuse, et la déposa sur la pierre fendillée. *Il y a des grenouilles par ici,* dit-il. *Cherche toi-même, maintenant.* La couleuvre lui envoya une onde informelle de reconnaissance, infiltra son corps dans une crevasse de la pierre, disparut à sa vue. Il resta longtemps assis sur une bitte d'amarrage qui avait dû servir à des péniches emportées, coulées, désarmées, disparues de quelque manière, et l'eau transparente raclait la berge sous ses pieds nus qu'il aurait pu tremper dans l'onde rien qu'en étendant un peu la jambe.

Il croisa un buffle solitaire en traversant le Pont-Royal majestueux et glacé. Le buffle hésitait au milieu de la chaussée ; ses naseaux palpitants humaient les odeurs plates des vieilles pierres désertées ; sa tête farouche, au front casqué par la jointure bombée des cornes, roulait de droite et de gauche tandis que ses grands yeux humides, frangés de cils longs et recourbés comme ceux d'une élégante, sondaient la perspective trouble du pont. *Que cherches-tu ?* lui demanda le dernier homme dans Paris. Les pensées du buffle lui parvinrent comme un flot rocheux. *J'ai perdu les miens, je ne reconnais rien, je ne sens plus les traces... Paris est vaste,* lui répondit l'homme, *et je ne peux rien pour toi.* Seul un souffle pesant, porteur d'une angoisse diffuse et butée, lui répondit. Il croisa le buffle, caressant au passage de la main gauche l'échine énorme couverte de poils rêches qui masquaient huit cents kilos de viande massive. Dans le froissement de l'eau, le bruit des sabots qui s'éloignaient cessa rapidement de lui être perceptible. Après avoir traversé le quai des Tuileries, où ne rôdait à perte de vue qu'un rhinocéros borné qui donnait parfois de la corne contre le tronc d'un arbre ou la calandre d'une voiture

abandonnée, le dernier homme dans Paris tourna sur sa droite dans la place du Carrousel, s'enfonça à travers les pelouses en friche vers l'angle rentrant du Louvre. Arrêté frontalement par les hauts bâtiments couturés d'Histoire, le silence de l'eau s'était éteint, remplacé par le silence de rien. Bien que la luminosité atone de la Nuée Grise aplatît les reliefs et les couleurs, le hideux arc de triomphe de Percier et Fontaine restait vaguement doré, et ses sculptures néo-classiques bourgeonnaient, tachées de gris sombre ; sur le dernier cheval à droite du quadrige de bronze verdi coulé par Bosio, un aigle royal était perché, qui, d'un seul battement de ses larges ailes, s'envola brusquement, monta vers la Nuée, ne devint plus qu'une croix noire qui filait sous le plafond sans tain. *J'ai peur !* fit une voix intérieure tout près du dernier homme dans Paris. Il se détourna : c'était un vieux zèbre aux jambes torses qui, séparé d'un troupeau de moyenne importance paissant dans les pelouses, s'approchait de lui en marchant de travers. *De quoi as-tu peur ?* questionna l'homme ; et, au moment précis où il formulait cette question, il en connut la réponse. Un lion s'avançait vers le zèbre, tassé sur lui-même, sa queue empanachée battant furieusement ses flancs. *Ecarte-toi,* murmura sourdement le lion, *je vais tuer cet herbivore.* Sa gueule s'ouvrait sur des crocs redoutables, ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'où filtrait une flamme brun clair. *Je ne veux pas être mangé...* gémit le zèbre. Il s'était arrêté, mais ses pattes tremblaient, communiquant à tout son corps un frémissement de fièvre, et ses curieuses oreilles arrondies en conque étaient aplaties en arrière sur son crâne. *Je ne peux pas changer la décision du lion, ni sa faim,* dit le dernier homme dans Paris. *D'ailleurs tu es vieux et malade, et c'est pour cela qu'il t'a choisi. Fais taire ta peur ; je vais t'aider ; tu ne t'apercevras de rien.* Il se concentra, envoya vers le zèbre une onde de calme, comme une vague fraîche d'eau écumante anesthésie une blessure ouverte. *Tu ferais bien de te dépêcher,* grogna le lion à son intention. *Ma patience a des limites.* Mais le zèbre ne tremblait plus, ses pensées chevrotantes avaient été balayées par la vague, il n'était plus qu'un bloc de viande en attente. Le lion bondit, ses griffes émoussées crissè-

rent sur le gravier. Ce fut très vite fait, et pendant que son mufle éclaboussé plongeait dans le flanc ouvert, le dernier homme dans Paris lui demanda s'il pouvait prélever pour lui une portion de chair, car il devait être aux alentours de midi et sa faim venait de s'éveiller. *Prends ce que tu veux, mais ne me dérange pas davantage avec tes discours !* dit le lion barbouillé de sang frais. Le dernier homme dans Paris s'accroupit près de la dépouille qui tressautait sous la dent du fauve et, plongeant ses mains dans la blessure pourpre, il en détacha une côte entière où adhérait suffisamment de viande. Il mangea assis sur un banc de la place ; la chair du zèbre était fade et dure mais bonne quand même, et puis il avait l'habitude.

Il traversa ensuite lentement le jardin des Tuileries sous ce ciel uniformément bouché qui laissait sans doute passer les radiations indispensables du soleil, car la végétation, autrefois souffreteuse, ne cessait de croître et d'embellir. La Nuée Grise semblait s'être concrétisée au ras des toits, mais l'impression était fausse puisqu'elle ne coupait que le troisième étage de la Tour Eiffel. Ou peut-être variait-elle en altitude sans que cela fût perceptible dans son uniformité ? Il était impossible, et sans importance, de le savoir... Allongée contre le socle d'un groupe animalier sculpté par un petit maître du XIXe siècle et représentant la lutte mythique, car impossible pour raison géographique, d'une lionne et d'un rhinocéros asiatique, une lionne véritable reposait, endormie en apparence seulement, car ses oreilles pivotèrent au passage du dernier homme dans Paris, le suivant au simple bruit de ses pieds nus sur le sable gravillonné de l'allée. Les pensées de la lionne étaient confuses et ne s'adressaient qu'à la calme tiédeur du jour, aussi ne chercha-t-il pas à communiquer avec elle. Dans le bassin central où il se lava la figure et les mains du sang séché du zèbre, deux otaries pataugeaient, qui l'invitèrent à se joindre à leurs ébats. Il refusa mais resta un moment assis sur la margelle du bassin, à les regarder jouer, à les entendre rire d'un rire presque humain. Sur un platane proche un unau se reposait,

la tête en bas, broussailleux et immobile comme une souche barbue accrochée illogiquement parmi les feuilles vertes. Sous les arbres de nombreux animaux dormaient, des carnivores pour la plupart, et alors qu'il cheminait lentement entre les parterres à la française où les roses jaillissaient orgueilleusement parmi les tiges de l'herbe folle, un iguane coupa méticuleusement son chemin, magnifiquement gris, sans plus de pensées perceptibles qu'un dragon de pierre. Ensuite il alla s'accouder à la rambarde devant le musée du Jeu de Paume, laissant son regard embrumé par cette émotion particulière que provoque toujours la beauté pure plonger dans le vaste espace de la place de la Concorde, la plus belle place de Paris et du monde peut-être, pour l'heure et définitivement débarrassée de la ronde des voitures dont les carcasses avaient été repoussées sur la voie inférieure du quai des Tuileries par les éléphants. Ainsi vide et nue autour de l'axe central de l'obélisque de Louqsor dressé comme une aiguille pointée vers la Nuée, la place de la Concorde ressemblait à nouveau aux vieilles gravures la représentant, sauf que les fiacres et les promeneurs en gibus avaient été remplacés ce jour par sept girafes musardant et un pangolin solitaire qui se hâtait en diagonale vers l'ancien Ministère de la Marine.

Il retourna sur ses pas en passant par la rue de Rivoli, qu'il aimait à cause de tous ces magasins sans importance qu'elle abritait sous ses arches, et qui lui faisaient penser à des bonbonnières ouvertes sur d'intimes et charmants déballages. Un éléphant africain rencontré par hasard le suivait à distance, piétinant massivement au bord de la chaussée, tandis que lui flânait, léchant les devantures, s'arrêtant parfois devant une parfumerie où des babels de flacons d'essences précieuses s'élevaient dans des geysers d'étoffes pourpres, parfois devant un marchand de peinture, pour apprécier narquoisement le fini d'un paysage délayé au pinceau fin par un artiste du dimanche mort depuis longtemps. *Ton corps est sec,* lui disait l'éléphant. *Pourquoi ne vas-tu pas te baigner plus souvent ? J'aime varier les plaisirs,* répondait le dernier

homme dans Paris, ce qui pour le pachyderme, se traduisait par : « j'aime faire une chose un moment, et une chose différente un autre moment ». *Par exemple marcher sous ce toit de pierre et regarder les objets fragiles et inutiles qui sont entassés dans ces sombres grottes ?* disait l'éléphant. *Par exemple,* répondait l'homme. Et, comme il disait cela, il s'arrêta une nouvelle fois devant la vitrine d'un magasin de prêt-à-porter féminin à la façade de bois rose et or découpée en une série de grands ovales qui évoquaient des hublots déformés ouvrant sur les cabines de luxe d'un transatlantique quelque peu lupanar. Le temps de la Nuée Grise étant survenu en été, la plupart des mannequins babillant en silence de leurs lèvres de plastique carminées n'étaient vêtus que de maillots de bain multicolores qui explosaient en feux d'artifice sur le fond bleu outremer des vitrines. Avec un sentiment prononcé de nostalgie, le dernier homme dans Paris détailla les formes féminines alanguies sur des chaises-longues à rayures ou, au contraire, cambrées comme des joueuses de handball, et ses yeux glissaient sur les cônes exagérément pointus des poitrines, sur le triangle exagérément proéminent des pubis, sur les cuisses laquées de brun solaire exagérément lisses et fuselées. Il eut envie d'entrer dans le magasin. La porte étant bloquée au verrou, il demanda à l'éléphant de l'enfoncer. Le pachyderme franchit le porche formé par deux colonnes, tangua près de l'homme qui imagina un instant que l'animal allait culbuter la frêle barrière de verre de son large front lisse où poussaient quelques gros poils clairsemés. Mais l'éléphant se contenta d'appuyer sa patte aux ongles de granit contre la porte qui éclata comme une bombe, lançant dans toutes les directions de longs poignards de verre scintillants qui ricochèrent en chantant sur le trottoir. *Veux-tu que j'ouvre autre chose ?* proposa l'éléphant en sondant l'homme de son œil gauche cloué comme un bouton luisant dans le carton gris de sa tempe. *Je te remercie, mais c'est parfait ainsi,* dit le dernier homme dans Paris, portant un index mouillé de salive à sa joue qu'une écharde de verre avait entaillée légèrement dans sa trajectoire. *Je te laisse, alors ; je vais me baigner,* souffla l'éléphant. Il se dégagea à reculons de la cage des

arcades, remonta la rue de Rivoli en ondulant comme une montagne de boue plissée en cadence par un séisme souterrain, tandis que sa trompe et ses oreilles se balançaient dans la houle que sa démarche chaloupée communiquait à son corps. Mais le dernier homme dans Paris ne s'occupait plus de lui, il humait l'odeur de poussière, de peinture, de cire, de bois, qui flottait délicieusement dans la densité sourde de la boutique octogonale longtemps fermée. Il palpa, dans des tiroirs qu'il ouvrait en tirant leur poignée délicate de laiton ouvragé et doré, des pulls fins et soyeux couleur pastel ; il frôlait de la main, au bas de mannequins à la peau bleu foncé ou argent, aux immenses yeux de paon faisant la roue, des robes pailletées de diamants, il enveloppait de la paume, par-dessus la fine pelure d'un soutien-gorge de bain, la dure courbe d'un sein de plastique. La nuit vint, lente et insidieuse à cause du plafond roidi de la Nuée, et comme l'électricité ne fonctionnait plus, l'intérieur du magasin bleu se fondit doucement dans une vague d'ombre qui s'épaississait. Alors que le dernier homme dans Paris jetait un ultime regard sur ces lieux enchanteurs qu'il allait devoir quitter, on frappa au carreau dans son dos. *TocTocToc !* Il sourit en lui-même avant de se retourner, car cela lui rappelait une vieille histoire d'avant. Contre l'une des vitrines, à l'extérieur, agrippé à l'ovale de bois par ses fortes serres, un corbeau l'observait de profil d'un œil sans indulgence. Il avait toqué à la vitre avec son bec qui était aussi noir que son plumage et non pas jaune comme on le représentait autrefois dans les bandes dessinées – ce sont les merles qui ont le bec jaune – et maintenant il attendait, peut-être une question, peut-être une salutation, peut-être un fromage. *Que veux-tu ?* dit le dernier homme dans Paris. Il écouta intensément avec les oreilles de son esprit, mais le cerveau du corbeau était un bloc sans faille, muré, d'où ne parvenait même pas le moindre grésillement. Les corbeaux étaient de ces très rares animaux, avec les chats et peut-être les dauphins, à refuser le dialogue intelligible, comme s'ils avaient délibérément ignoré qu'était venu le temps de la Nuée Grise, ou qu'au contraire ils eussent pensé que celui de l'homme était terminé et qu'il était inutile de dialoguer à cer-

veau ouvert avec son dernier représentant. C'était naturellement un point de vue réaliste, et le dernier homme dans Paris l'acceptait sans amertume. Il lui sembla cependant déceler dans l'œil du corbeau muet une lueur ironique qui n'était pas entièrement inamicale, et cela le soulagea. Puis le corbeau battit des ailes et s'envola dans la pénombre extérieure. Troublé malgré tout, le dernier homme dans Paris s'abîma dans la contemplation de sa silhouette filiforme qui se détachait à peine dans l'eau trouble d'un grand miroir ovale. Noyé dans ce liquide sirupeux et sans couleur, il n'existait qu'à peine ; la cause de cet effacement partiel lui parut surtout tenir à sa chemise et à son pantalon de couleur terne. Il les arracha, choisit sur un mannequin violet une robe courte d'un jaune violent qu'il enfila. Son image dans le miroir était maintenant plus affirmée : la robe jaune lui allait bien et lui donnait, grâce à sa barbe en éventail, un air antique, barbare. Il quitta la boutique à longues enjambées souples, en prenant bien garde à ne pas s'entailler les pieds sur les éclats de verre, et alors qu'il remontait à son tour la rue de Rivoli vers la Cité, des oiseaux rouges et verts vinrent voleter autour de lui, l'ayant pris sans doute pour une immense fleur mouvante dont le crépuscule n'avait pas encore fermé la corolle.

Malgré l'absence d'électricité, de la lune et des étoiles, la nuit n'était jamais tout à fait noire à cause de la Nuée qui, compacte et mate pendant la journée, luisait sourdement aux heures nocturnes d'une sorte de phosphorescence sans couleur, trop pâle pour projeter des ombres, mais qui n'en répandait pas moins sur Paris un voile translucide de lumière sourde. Il revint vers le Quartier Latin en longeant la rue de Rivoli, tourna vers la droite au Châtelet. Il n'avait fait jusque-là aucune rencontre digne d'être signalée mais, comme il traversait le Pont au Change, un rhinocéros unicorne, attiré probablement par le papillonnement de sa robe jaune, le chargea dans le tonnerre roulant de ses sabots, avant de freiner brusquement, à deux mètres de lui, l'ayant reconnu au dernier moment. De vagues regrets crissèrent sous son crâne cui-

rassé, mais la bête au corps couvert de plaques de blindage évoquant un char d'assaut de la vieille guerre de 14 faisait à peine volte-face qu'elle avait déjà oublié. Les grilles du Palais de Justice dont l'absurde dorure résistait encore brillaient doucement dans la pâle nuit sans teinte. Des feulements épars signalaient, à l'abri de rues furtives, la chasse de carnivores gros et petits, mais le dernier homme dans Paris se retrouva entre les parois resserrées de la rue de la Huchette sans avoir assisté à un de ces drames nécessaires qui lui étaient devenus coutumiers et qu'il essayait, chaque fois que cela lui était possible, de rendre rapides et sans douleur pour la victime. Sorti d'une bouche d'égout, un python réticulé traversa la rue devant lui, magnifique dans sa gaine luisante à rectangles noirs habillés de jaune. Le reptile, sans tourner vers lui sa tête triangulaire coulant comme une vague solide au ras du sol, lança une seule pensée qui signifiait : « Je chasse je chasse les petites bêtes des profondeurs ». Puis il s'enfila sans bruit dans un soupirail au grillage arraché. Le dernier homme dans Paris pénétra dans la petite épicerie habituelle, grecque, ou turque, ou arménienne, prit sur les étagères déjà notablement dégarnies deux boîtes dont il vérifia l'étiquette dehors, à l'imprécise lueur de la Nuée, avant de les ouvrir avec un ouvre-boîtes pris et reposé derrière la caisse. Mais il préféra manger tranquille assis sur l'herbe drue du square Viviani, adossé à la paroi rugueuse de l'église Saint Jules-le-Pauvre, dans le bruissement de la Seine retrouvée. Il avait fini les asperges en conserve et attaquait l'ananas lorsqu'une grande roussette vint se suspendre au-dessus de sa tête à la branche d'un buisson bas. Les grandes ailes de cuir noir se replièrent comme un parapluie qu'on ferme, dont les baleines auraient été en réalité des doigts incroyablement longs et grêles, et le chiroptère tourna sa tête rousse au museau de renard et aux grandes dents carnassières vers l'homme qui mangeait. *Tu m'en donnes un morceau ?* siffla la voix-pensée aiguë comme une épingle. Le dernier homme dans Paris tendit à la grande roussette une rondelle d'ananas, que l'animal volant saisit entre ses pouces crochus et noirs et la base de la première phalange des index entoilés, avant de refermer

dessus ses mâchoires étroites. Il mâchouilla un instant mais recracha la tranche de fruit à peine entamée. *Ce n'est pas très bon,* couina la roussette. *Je pensais que c'était de la banane. Je suis désolé, c'est tout ce que j'ai,* s'excusa le dernier homme dans Paris. *Ça ne fait rien,* dit la roussette, *c'était juste pour goûter.* Elle resta un moment encore suspendue à sa branche, sa tête fine tournée vers le dernier homme dans Paris, ses clairs yeux mobiles surveillant tous ses gestes avec une curiosité enfantine, tandis que les cornets de ses oreilles enregistraient les bruits multiples de la nuit. Enfin elle s'envola, ses ailes brassant lourdement et péniblement l'air tiède qui l'absorba dans ses profondeurs mystérieuses. Le dernier homme dans Paris l'avait déjà perdue de vue lorsqu'il entendit son appel, trois cris à la limite de l'audible, prolongés par des ultrasons qui le traversèrent comme une décharge de chevrotines d'argent.

Pour dormir, son endroit préféré était l'herbe douce et les vallonnements nains du jardin du musée de Cluny, dont la grille côté boulevard Saint-Germain avait été couchée par cinq éléphants manœuvrant à sa demande. Alors qu'il franchissait les barreaux étalés et tordus, trois loups couleur de nuit grise passaient sur le boulevard, remontant vers Saint-Michel, et leurs voix, quand ils le saluèrent, résonnèrent en parfait synchronisme. Le dernier homme dans Paris s'allongea entre deux bosses de terrain, comme s'il se fût couché dans la vallée de deux seins gigantesques recouverts d'une douce toison verte. Près de lui, la base tronquée d'une colonne romane montait une garde impassible. A la verticale de son visage, découpant les toits du boulevard qui, ainsi, paraissaient sans épaisseur à la manière d'un décor expressionniste, la surface pailletée de la Nuée reposait, dolente, saupoudrant le monde d'une clarté d'étoiles ensablées. Des rues avoisinantes, de tout le quartier, de toute la ville, des murmures montaient, parfois des cris, des rires, des exclamations de joie ou de peur, toute une symphonie émanant de gosiers, de gueules et de becs et de mâchoires, et témoignant de la vie battante et sai-

gnante qui se développait alentour, monstrueusement, merveilleusement. Le dernier homme dans Paris avait déjà fermé les yeux quand une forme souple et nerveuse se coula près de lui, sans plus de bruit que la patte du vent sur l'eau dormante. *Je te dérange ?* gronda une voix douce de toute sa puissance contenue. *Non, tu peux dormir auprès de moi.* Il passa un bras sur une encolure tiède ; une longue queue giflait l'air contre ses jambes, une gueule qui sentait le sang frais était ouverte près de son visage, et au fond d'une face plus noire que les nuits d'avant, deux prunelles à la phosphorescence verte le fixaient sans ciller. Il blottit son corps contre le flanc de la panthère noire, infiltra sa tête entre les pattes de devant dont une, griffes rentrées, passait par-dessus son épaule. Le poitrail de la panthère était d'une douceur de laine et l'odeur qui lui montait aux narines était une odeur de vie chaude, de chair palpitante et rugissante. Il se serra davantage contre la bête frémissante et un peu plus tard ils firent l'amour ensemble car la panthère était femelle. Un peu plus tard encore il s'endormait pour de bon, quand il s'éveilla la panthère était partie, et la matinée silencieuse annonçait un jour qui ressemblerait comme un frère à celui qui venait de s'écouler, un jour placé sous le signe de la Nuée Grise et des aventures étranges du dernier homme dans Paris.

ROCK RESURRECTION

par Joël Houssin

DANS ses galoches bourrées de papier journal, Rocky se sentait l'âme d'un bouseux. Un de ces foutus poilus qui fabriquent du mercure et se l'injectent à coup de double seringue.

Pour l'heure, installé sur une plastipoubelle, il observait avec curiosité les six pylônes d'acier qui se dressaient dans le ciel de Detroit, déchirant de leur pointe la couche de brume jaunâtre. Pour une putain de scène, c'était une putain de scène. Et ce minamiteux de Rocky en pissait dans son froc à l'idée qu'un jour viendrait peut-être où son groupe inaugurerait cette mandala de titane... Le groupe de Rocky ? Ah ! ma vache, on voit bien que vous n'êtes pas du coin. Imaginez un instant trois primates dégénérés occupés à frapper des ustensiles de cuisine, à s'arracher les ongles sur des guitares carbonisées par les innombrables court-jus et à glavioter leurs poumons sur un micro anémique, et vous ne serez pas loin du compte. Ajoutez à tout cela que, si Rocky avait l'air d'un bouseux, les deux autres n'avaient plus d'air du tout depuis longtemps.

© 1975, *Joël Houssin et Editions Opta.*

« Vain Dieu de putain de scène ! » crachotait Rocky en passant un index sous ses aisselles poisseuses.

« Elle est impressionnante, n'est-ce pas ? »

Rocky ne tourna même pas la tête et marmonna une vague réponse affirmative. Le long du troisième pylône, il se voyait grimper là-haut, juché sur une de ces espèces de grosses cylindrées à fourche télescopique qui vous faisaient confondre le monde avec un manège. Ange ascétique au regard de feu, les mains serrées autour des poignées brûlantes, le cul collé au vinyle mauve, un cœur de porphyre dans la tête, et bandant, foutredieu ! Comme jamais personne avant lui... Il grimpait pour jouer au monde, le petit Rocky Soda. Si petit par la taille et si grand par la haine.

« Qui va jouer là-dessus à votre avis ? » reprit la voix étrangère.

« Des bouchers, pour sûr ! » grogna Rocky. « Les Flam's, le Led, les Roll's ou le Blue, un de ceux-là ! Pour sûr ! » Il cracha son mépris sur le bitume humide.

« Vous êtes Rocky Soda, n'est-ce pas ? »

Du coup, Rocky prit conscience qu'un type était en train de lui jacter depuis un bon bout de temps. Le type en question avait tout du naveton, dealer de blanche, costume crème, bagouzes aux pognes, camé homo et balance à l'occase. Aussi visiblement défoncé que la mère de Rocky le jour de son accouchement, tellement la trouille qu'elle sniffait le speed par tous les trous.

« J'ai besoin de rien, ça va ! » abrégea-t-il en écrasant une punaise qui tentait de s'infiltrer dans un trou de son jean.

« Vous devez vous tromper. Tout le monde a toujours besoin de quelque chose. »

« Ecoute, barre-toi ! J'suis gonflé au cheval pour deux semaines, alors... »

Le type eut une moue dégoûtée. Il faisait tourner sa chevalière autour de son doigt. Plutôt du genre nerveuse, la copine !

« Je ne vends pas de drogue, monsieur Soda. »

Monsieur ! La première fois qu'on l'avait appelé comme ça, c'était en taule, à Black Point. Le maton du couloir travaillait de

la jaquette et raffolait des fouilles rectales. Pas de très bons souvenirs, tout ça.

Là-haut, dans le brouillard, les ouvriers achevaient la construction de la scène. Deux mois auparavant, trois cents types avaient été embauchés pour monter ce truc. Rocky avait été le trois cent unième ; il avait toujours été le trois cent unième.

« Je peux vous faire jouer sur cette scène. »

Rocky cracha de nouveau par terre. Il s'extirpa de la poubelle d'un coup de reins. « Va te branler ! » s'écria-t-il en bousculant l'autre.

A travers la fente de son casque métallique, Eden observait le dancing et le groupe qui se démenait sur scène. Celui-là était le trente-deuxième qu'il écoutait et il ne semblait toujours pas manifester le moindre intérêt. Il fit signe de la main gauche. Le trente-deuxième groupe sortit et le suivant s'installa.

La main gauche gantée de cuir rose resta tendue. Le road-manager qui se tenait sur la piste regarda la loge de son patron avec inquiétude.

« Bon, on peut commencer ? » demanda le chanteur.

Le road-manager haussa les épaules en signe d'incompréhension. Eden se pencha lentement vers le micro. « Qui êtes-vous ? » La voix résonnait comme un archet et traînait en longueur.

« On s'appelle The Cancer. »

Eden continua d'une voix égale : « Deux d'entre vous ont déjà enregistré un disque. »

Le batteur se dressa de derrière ses caisses. « Mais ce n'était qu'un disque de rien du tout ! Un truc minable que personne n'a écouté... »

« L'annonce réclamait des musiciens totalement inédits. Au suivant ! » fit Eden, fatigué.

Le chanteur tenta de protester ; il fut entraîné sans ménagement vers les coulisses.

Eden émit un grincement las. Un homme en jean rapé sortit de l'ombre de la loge, releva d'un geste sûr la manche de son patron, garrotta rapidement le biceps, serra le cuir entre ses dents et enfila la seringue.

« Combien encore ? »

« Dix-sept ! » répondit le road.

« Accélérez le mouvement, s'il vous plaît. »

Un band de filles, trois formations hard, une punky-heavy et deux negro-soul-spirituals passèrent sans succès.

C'est à ce moment que Rocky Soda et ses deux naves firent leur entrée. Le road réprima une grimace. Il commençait à avoir une migraine lancinante que les amphés n'arrivaient même plus à calmer. Et ceux-là, visiblement, n'allaient rien arranger à l'affaire.

Eden se pencha légèrement.

Rocky s'approcha du micro et fit un signe à ses potes. Ils attaquèrent sans grande conviction le classique *Born to be wild,* hymne de Detroit. Ils n'avaient plus de nerfs, depuis cinq heures qu'ils poireautaient dans les coulisses. Rocky en oublia même ses mimiques préférées ; il avait hâte d'aller se coucher. Le batteur, Fell's, semblait jouer avec des baguettes de dix kilos et le bassiste, Kool, avait tout du débile mental. Deux accords sur cinq étaient sautés allégrement. Le succès du Loup des Steppes se transformait en enterrement.

Ils terminèrent sur une série de fausses notes. Rocky n'attendit même pas le geste d'Eden pour s'éloigner, les poings serrés dans ses poches trouées, la guitare frappant sa panse distendue par une aérophagie chronique.

« S'il vous plaît ! » Eden les rappelait. Le road faillit en avaler son joint. « Vous avez autre chose à votre répertoire ? »

Rocky trébucha. Est-ce qu'on se foutait de sa gueule, dans cette boîte ? « Vous voulez quel genre ? »

Eden fit un signe d'indifférence.

« On peut vous jouer les hits du Blue, de Lou ou des Flamin', comme vous voulez... »

« Vous avez quelque chose à vous ? »

Rocky ouvrit la bouche, la referma et l'ouvrit de nouveau. « C'est que... »

« Ne perdons pas de temps, s'il vous plaît. Galix, mettez-vous à la machine et enregistrez les vibrations lumineuses sur vidéo. »

Le dénommé Galix apparut au fond de la salle et s'installa devant l'énorme engin multicolore qui bourdonnait comme un gros frelon. Rocky sursauta. Galix était le type qu'il avait envoyé promener ce matin même.

« Allez ! » ordonna Eden.

Rocky marmonna un titre à ses musiciens, complètement hébétés. Les accords, toujours aussi lourds, fusèrent dans la salle.

Just a bloody day
Light bombs on the City
And then later when it gets red we go to hell
Just a bloody day
Guitars and bombs in the street
Then later a juicy fruit too and then hell

Oh ! such a bloody day
I'm happy living with the bomb
Oh ! such a bloody day
You just keep me crashin'on

I'm a devil son
I'm a devil son...

Les doigts de Galix couraient sur l'immense clavier, poussaient les curseurs, enclenchaient les leviers et pressaient les boutons. Peu à peu, la musique se modifiait ; la voix de Rocky se faisait plus profonde, plus rauque, plus... diabolique ; la batterie s'envolait avec des résonances d'airain ; la guitare basse, au son distordu à l'extrême, assommait à chaque note. Le joint du road roula sur la piste. Il n'en croyait pas ses oreilles. Rocky s'aperçut rapidement qu'il était en train de se passer quelque chose de formidable. Il entendait sa voix comme jamais il ne l'avait encore

entendue et ses deux barjos auraient fait pâlir les champions des charts. Son corps commença à vibrer, ses doigts à voltiger sur le manche avec une surprenante précision ; il sentit ses muscles se durcir et sa poitrine s'emplir d'une incroyable puissance. Il empoigna le micro et fit un bond prodigieux vers l'avant de la scène.

Black, black, black boots of leather
Bloody killer boychildren are there
Death-pleasure, your servant comes in the City
Please, help us
Strike the world and stop his heart...

Le road sentit toute la haine de Rocky lui brûler les veines. Ses poings se serraient convulsivement. Il lui fallait frapper quelqu'un, vite ! Rocky enchaîna sans discontinuer sur un autre titre qu'ils avaient composé la veille. Fell's et Kool comprirent au dixième de seconde. Galix était plongé au cœur de sa machine.

Hey, you know ? I'm a zombie
Hey, you know ? I'm waitin' for death
Hey, you know ? It's just a dealin' life
Look at yourself
Hey, you know ? I'm only your mirror
Hey, you know ? I'm proud to be you
Hey, you know ? It's just a chasin'life
Look at my face
Eeeeexiiiiit !!

Le road se dressa comme un ressort et courut vers Rocky. Il allait cogner sur sa sale petite gueule de rat !

« Stop ! » hurla Eden.

Galix débrancha la sono. Le silence retomba dans la salle. Le road s'arrêta à deux mètres de Rocky, le poing levé.

« Ben... qu'est-ce qui lui prend, à ce gonze ? » bafouilla Rocky.

Le road s'essuya les lèvres d'un revers de manche ; la sueur dégoulinait sur ses paupières. Il se tourna vers la loge d'Eden et

esquissa un geste d'impuissance. « Je ne comprends pas ce qui m'arrive... »

Les yeux d'Eden riaient derrière le masque. « Vous ferez l'affaire, les gars. A partir de cette minute, vous êtes engagés. Galix va vous donner quelques instructions et vous faire signer les contrats. Terminé pour aujourd'hui. »

Rocky vit des milliards d'étoiles scintiller devant ses yeux.

Rocky sirotait doucement son glass de bourbon. L'alcool lui arrachait les tripes, mais il sentait que le moment était venu d'apprendre à boire. Fell's se tordait nerveusement les doigts.

« Tu t'rends compte, Rocky ? »

« Ouais ! Seulement, gaffe à l'arnaque. Quand cette tante va revenir avec les contrats, faudra être attentif. J'lirai tout haut, même les trucs écrits en petit. Mais combien on prend, au fait ? »

Kool hocha la tête. « On pourrait p't'être demander deux cents dollars par concert ? » D'habitude, lorsqu'une boîte acceptait de les laisser jouer, on leur payait juste un repas et une boisson. Et pas du luxe par-dessus le marché ! Deux cents dollars, c'était quelque chose. Rocky suça sa molaire creuse. Il se concentrait. Le type au masque, Eden, semblait être plein aux as. Mieux valait presser le citron tant qu'il y avait du jus.

« On prend cinq cents dollars par tête de pipe, pas une thune de moins. »

Fell's siffla et Kool laissa tomber son verre. « T'es louf ! On va se faire jeter. »

« Laissez-moi faire, vous allez voir. »

« Oh ! mais... »

L'entrée de Galix coupa la chique à Kool. L'intermédiaire d'Eden posa trois liasses sur la table. « Vous signez sur la dernière feuille, à droite. »

« Minute ! Faudrait voir à s'arranger pour le pognon... »

Galix eut un léger sourire. « Ce que vous toucherez est inscrit dans la clause numéro trois. »

Rocky ramassa une liasse et parcourut directement le paragraphe en question. La somme était inscrite en caractères gras.

DEUX CENT MILLE DOLLARS PAR MOIS POUR CHAQUE MUSICIEN DE LA FORMATION.

Rocky en resta la bouche ouverte. Ses mains se mirent à trembler. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait imaginé pouvoir gagner une telle somme.

Kool soufflait comme une vieille forge et Fell's, qui ne savait lire que la musique, réclamait des explications.

« Qui est-ce qu'on flingue pour ça ? » soupira Rocky.

Galix ne répondit pas ; il avança les contrats et pointa de l'index l'emplacement prévu pour les signatures.

Rocky signa.

Kool signa.

« J'aurais cru qu'on signait avec son sang chez vous, » fit Fell's en paraphant le document.

« Vous vous croyez chez De Palma ? » répondit Galix en raflant les liasses.

Le rire grinçant d'Eden éclata, loin, comme enchâssé entre les cuivres du charleston.

Cette journée avait commencé comme un de ces foutus cauchemars hyper-réalistes. Rocky, flippé pour les deux autres, s'était affalé comme une masse sur le pageot déglingué du motel. Maudissant Eden et sa clique de cinglés qui les avaient empêchés, jusqu'à ce jour, de se présenter en public, alors qu'ils n'avaient jamais été aussi prêts que depuis ces derniers mois. Rien d'autre à glander qu'à répéter ad infinitum les partitions que leur portait Galix. Une musique de dingue, gémissait Fell's en suant dope et bourbon sur ses tambours.

Rocky s'était plaint à plusieurs reprises à ce sujet. Ils avaient envie de jouer de ce bon vieux hard-rock qui balançait comme une lessiveuse, et pas cette espèce de rythme syncopé, aux éclatements larvés et aux interminables répétitions.

LEATHERSKIN LEATHERSKIN LEATHERSKIN BLACKBODY NAZISONG JUDESHIT...

« J'en ai classe de ce merdier ! » hurla Rocky en se bouchant les oreilles. « Eden peut aller se branler. Ce soir, on leur crachera not'musique, et rien d'autre ! »

Kool approuva d'un hochement de tête.

Après tout, avec un entraînement pareil, et en comparaison des pompiers qui allaient jouer ce soir dans cette boîte minable, ils étaient assurés d'un tabac monstre, quoi qu'ils décident de faire.

Galix fit irruption dans la chambre. Il observa le décor avec une grimace méprisante. « Venez essayer vos costumes de scène. »

Des costumes pour un tremplin d'amateurs ? Rocky bondit de son lit et emboîta le pas à Galix, rêvant d'une tenue de cuir moulant parsemée de clous d'argent.

La caisse de bois était ouverte, au centre de la pièce voisine. A l'intérieur, trois pyjamas de grosse toile, rayés noir sur blanc, avec matricule et croix juive cousus sur la poitrine.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » s'exclama Fell's.

Les kids n'étaient pas bons ce soir-là. Suintant l'alcool speedé, ils s'agitaient, distribuant les horions et vidant groupe après groupe, n'était-ce pas là d'ailleurs la grande joie des spectateurs de tremplin ? En fin de compte, le public était tout à fait coutumier de ce genre de boîte, aux néons racoleurs de tous les paumés malfaisants de la périphérie de Detroit. Au Pied Sanglant, ça s'appelait.

N'importe qui pouvait y pousser sa goualante contre un cachet symbolique ; il fallait simplement avoir le courage de monter sur les planches... et bien peu d'amour-propre pour s'en faire sortir.

Rocky observait des coulisses le groupe de folk qui le précédait. Le joueur de bombarde saignait abondamment de l'ar-

cade droite et deux jeunes crashmen étaient en train de torturer la fille au violon...

Grésillement des mégots sur la pointe des seins.

Rocky, les dents glacées par la méthédrine de Galix, serrait la guitare contre son ventre. La toile du costume était râpeuse, désagréable...

L'organisateur de la soirée jeta un regard inquiet sur Kool et Fell's, puis sur l'énorme machine installée la veille par les hommes d'Eden.

Plainte ambiguë

sexe fouaillé

tronché

fourré

déchiré

par le nouvel emblème métallique Davidson Bormann, débris d'une moto castrée.

Rocky Soda, anéanti, vit les gros bras dégager la scène. Il comprit alors que son tour était arrivé. Il esquissa une maladroite volte-face et heurta Galix, ricanant, vêtu d'une superbe cape de velours noir et ocre.

« Hey, Rocky ? Tu oublies le podium de Detroit ? »

Echafaudage scintillant.

Spotlights éventrant la brume de leurs faisceaux d'or

et Rocky !

Les kids ne firent même pas attention à l'entrée du nouveau groupe. Ils discutaient bruyamment, rotant graisseux et pétant ferme. Toutes les dix secondes, une chaîne sifflait et s'abattait au travers d'un visage. Routine du vendredi soir... Pour vingt balles d'entrée, fallait bien amortir en s'en payant une tranche. Et une tranche, ils allaient visiblement s'en payer une sacrée, vu les bobines et les dégaines des musiciens. Jamais, de mémoire de crashman, on n'avait vu un groupe sapé en déportés s'annoncer à Detroit. Et ceux-là qui s'amenaient comme des fleurs... De Buchenwald.

Les lumières s'éteignirent. Galix poussa un curseur du pouce.

Raus ! Raus ! Les SS repoussent à coups de crosses une masse grouillante de prisonniers, squelettiques, aux mains tendues, avides.

« Pitié, ne touchez plus au peuple juif.»

Galix fait claquer un interrupteur.

Visage laid, nez long, crochu, à l'extrémité frôlant la lèvre inférieure. Une main tendue, l'index et le médius joints en un frottement contre le pouce.

Voix aigre :

VOTRE ARGENT M'INTERESSE.

Main tendue d'un déporté, devant le visage d'un jeune ange nazi, impassible et doux, l'index et le médius...

Rochy pince furieusement les cordes aiguës de sa guitare ; derrière, Fell's et Kool plaquent des accords lourds, distordus, martelant les plaintes de leur leader d'un tempo angoissant.

« Nous n'avons rien fait de mal !

Pitié, nous n'avons rien fait de mal ! »

NUREMBERG. Jeunesses hitlériennes, mains tendues vers la tribune où se tiennent trois hommes sans visage. Mains tendues par millions, tous les doigts réunis, rigides.

Le groupe scande, grave :

NOUS NE SOMMES QU'UN !
GLOIRE AU DON DE SOI !
NOUS NE SOMMES QU'UN !
GLOIRE AU DON DE SOI !

Galix allume trois minuscules projecteurs. Sur la scène, Rocky semble être recouvert d'une chape de cuir souple ; son visage s'illumine d'une aura argentée. Fell's, dressé sur ses tambours, dieu d'acier, frappe la peau en roulements interminables... bruits de bottes...

NOUS NE SOMMES QU'UN !
GLOIRE AU DON DE SOI !
NOUS NE SOMMES QU'UN !
GLOIRE AU DON DE SOI !

Retour première image – teinte vieux rose.

RAUS ! RAUS !

Sur une voie de chemin de fer désaffectée, cinq déportés déchirent à coups d'ongles sales le cadavre d'un SS. Chevelure blonde souillée de rigoles pourpres.

Rocky, lèvres écrasées contre le micro :

« Hey, you know ? I'm a zombie.
Hey, you know ? I'm waitin' for death. »

Grondements dans la salle.

« Look at yourself !
Hey, you know ? I'm just your mirror. »
Des doigts crochus se tendent vers la gorge blanche d'un soldat.

Une odeur insupportable envahit les premiers rangs de spectateurs.

« Look at my face.
Exiiiiit !! »

Déchaînement brutal des kids. Les chaînes voltigent en tourbillonnant vers Rocky, à la limite de l'inconscience. Kool regarde les videurs avec inquiétude.

Galix abaisse un levier. Il aurait bien voulu laisser les crashmen cogner un peu sur cette lope de Rocky, mais il ne faut pas encore les abîmer, pas encore...

Un tas de juivaille, morts et agonisants mêlés en un déferlement atroce de peau blême, poussé, charrié dans un ravin par un bulldozer aux flancs frappés d'une superbe croix gammée noire et or.

Frémissements parmi les kids. Rocky et les siens se retrouvent de nouveau sous le feu des mini-projecteurs.

« Black, black, black boots of leather
Bloody killer boychildren are there... »

Applaudissements frénétiques. Galix y ajoute la bande sono de Nuremberg. Les kids hurlent de joie. Rocky malmène sa guitare. Le mi saute avec un claquement sec.

Rock résurrection

« Please, help them
Strike the world and stop his heart !
Striiiiike !! »

Le personnage central de la tribune de Nuremberg. Le visage vierge se trouble

Striiiiiiike !

se trouble et le masque d'Eden s'y dessine. Il tend le bras vers la foule immense. La foule reprend le geste.

Striiiiiiike !

Le ciel, bleu immaculé. Le visage d'Eden en surimpression. Un bras tendu, paume de la main vers la terre, gigantesque, comme le Christ crucifié de Dali.

Kool regardait avec gourmandise sa machine à fabriquer des joints ; Fell's était parti depuis quelques heures, sur sa nouvelle Davidson Bormann ZZ 1400, draguer la rebelle pubère, et Rocky était plongé dans le courrier que lui ventilait quotidiennement le When Club. Ils venaient de toucher la veille un nouveau salaire et avaient oublié définitivement leurs désaccords avec Eden, notamment en ce qui concernait le nom du groupe. Rocky voulait du Lucifer Children, du Blood Kids, mais ce fut finalement When, car telle était la décision d'Eden.

Rocky avait compris qu'il valait mieux ne plus discuter les ordres de ce patron. Il avait réalisé par le même coup qu'il n'avait pas affaire à un vague milliardaire, ou fils de, flippé, décidé à jeter son fric dans le gouffre du rock'n roll. En fait, Eden semblait posséder un peu plus d'argent que cela et beaucoup plus d'ambition. Son effigie en silv-relief décorait tous les snacks gratuits qui venaient d'être mis en service sur la plupart des speedways des Etats-Unis, pour la plus grande joie des automobilistes. Ses ma-

gasins pulvérisaient, de très loin, les records de mini-prix de vente et son émission du samedi sur la chaîne principale enchantait petits et grands. Bref, Rocky n'avait qu'à laisser courir ; le succès financier était assuré.

« Il sait ce qu'il fait, » marmonna-t-il en parcourant rapidement la vingt-septième demande en mariage de ce matin.

« Plus que tu le crois, vieux ! » ricana Kool en tirant une généreuse bouffée de son joint doré. « Eden est sénateur... »

« Sénateur ? »

« Elu au Texas. J'ai appris ça la semaine dernière. J'ai appris autre chose, aussi... Eden appuie Storer pour les élections présidentielles du mois prochain. En cas de victoire, Eden sera vice-président. »

« Et puis ? Quel rapport avec nous ? »

Kool garda quelques secondes la fumée bloquée dans ses poumons. « Eden a acheté la scène de Detroit. Le show passera le samedi soir précédant le dimanche des élections et il sera radiotélévisé, » cracha-t-il dans un épais nuage bleuté.

Rocky repoussa le tas de lettres à l'extrémité de la table. Il sembla réfléchir quelques instants. « On va servir de pub à Storer ? C'est ça que tu veux dire ? »

Kool acquiesça d'un hochement de tête.

« Et alors ? Tous les groupes font la même chose. Storer, c'est quoi au juste ? »

« Le candidat du Sud. Extrême-droite, qu'à côté Wallace et McCarthy auraient eu l'air de fillettes à peine sevrées... »

Rocky baissa les yeux. Un ange au regard fourbe et aux ailes chargées de billets de banque traversa la pièce.

« Tous les groupes font la même chose... » répéta-t-il en reprenant la lecture de son courrier.

Le problème était réglé.

Rock résurrection

LUNDI

L'album des When, étrangement baptisé *First and Last,* prend la première place des charts américains. Le hit *Black Boots* est en tête de la plupart des classements européens.

Au dernier sondage, Shermann devrait devenir le prochain président des Etats-Unis d'Amérique.

MARDI

Storer s'effondra dans son fauteuil. « Vous voulez constituer une milice privée avec les fans d'un groupe de rock ? » balbutia-t-il, stupéfait.

« Une élite armée, » corrigea Eden. « Et il ne s'agit pas d'un groupe musical ordinaire. »

Galix, debout au fond de la salle, se mit à sourire.

« Grâce à When, » continua Eden, « vous remporterez aisément ces élections. Ma présence au Sénat suffira à ratifier systématiquement chacune des décisions que nous prendrons ensemble, notamment en ce qui concerne la suppression de tous les traités de non-agression et de non-prolifération des armes nucléaires. »

Storer frissonna. « Les sondages me donnent vaincu, très loin derrière Shermann et Bryan... »

« Les élections n'auront lieu que dimanche ! » coupa violemment Eden. « Dès le lendemain de votre victoire, vous irez dans ma propriété texane prendre quelque repos. Vous me semblez dangereusement épuisé... »

« Mais... »

« Quasiment au bord de la dépression ! » hurla Eden.

Storer se recroquevilla, ramassa ses papiers et s'éloigna silencieusement.

Eden releva sa manche ; Galix s'approcha.

« Combien de crashmen à l'ouverture du camp 8 ? »

« Deux cent soixante mille, dès la première matinée. Ce qui fait au total cinq millions huit cent vingt mille hommes... »

Eden éclata de son rire métallique.

MERCREDI

Kool se pencha sur sa partition. « Vieux, ce morceau-là va être un sacré pétard. D'après le programme, c'est ce qu'on va jouer en dernier. C'est Galix qui a composé ce truc ? »

Rocky tourna la feuille et regarda en bas de page. La signature anguleuse d'Eden s'y étalait. « Mince, c'est le boss lui-même ! »

« C'est un foutu bon musicien, » couina Fell's derrière sa batterie.

« Je me demande ce que Galix va coller sur ce texte, » fit Kool en jetant un bref coup d'œil à Rocky.

La répétition reprit, sans plus de discussion.

VENDREDI

A l'intérieur des camps 10 à 20, la sélection des couples s'achevait, ainsi que la répartition des abris. Eden y fit de fréquentes visites, prévenant oralement ses lieutenants que tout devait être terminé dès le début de la semaine suivant les élections.

Il vérifia également quelques-uns des cinq mille kilomètres de galeries bétonnées et installées à dix mètres sous le sol. Pendant ce temps, Galix préparait sa machine, devant la grande scène de Detroit.

Plus de six cent mille personnes s'installèrent tant bien que mal en vue de la scène. Ils arrivaient depuis l'avant-veille, par vagues hirsutes et enthousiastes. Le reste se tenait devant les postes de télévision, soit par habitude, soit par amour du show de variétés d'Eden, soit pour voir enfin ce fabuleux groupe When.

Les When Kids, tout de cuir vêtus, firent régner un ordre impressionnant dans la foule. Eden avait fait installer de nombreux baraquements dans lesquels nourriture et boisson étaient distribués gracieusement, au grand dam des marchands de saucisses pour qui concert et festival signifiaient grosse galette en perspective.

Cette fois, ça s'annonçait vraiment pas ordinaire.

« Relevez vos manches, les gars ! » ricana Galix en préparant les seringues.

Fell's et Kool obéirent aussitôt. Rocky secoua la tête. « Pas moi. J'ai trop la parano... »

« Justement, c'est bon pour ça, » coupa Galix.

La dope était verdâtre et épaisse. De grosses bulles d'air, chassées par le piston, remontaient lentement vers l'aiguille.

« Jamais vu ce produit, » fit Kool, soudain méfiant.

« C'est un cocktail spécialement concocté par Eden. De quoi vous mettre à la hauteur de ce qui va se passer ce soir... »

« Et qu'est-ce qu'il y a dans ce machin ? »

Galix haussa les épaules. « Dites, les gars, vous allez me bassiner longtemps comme ça ? Eden a ordonné... »

« Eden a ordonné ! Eden a ordonné ! Et alors ? On n'est pas ses esclaves à ce tordu ! » trépigna Rocky. « Si j'ai pas envie de sa came, c'est mon droit, non ? »

« Tu feras ce qu'on te dira ! »

« Ça m'ferait mal ! »

Le visage de Galix était tordu par la fureur. Ce petit rat de Rocky méritait une bonne leçon. Il s'avança. Kool se dressa. Fell's regardait sans comprendre.

La voix d'Eden jaillit des interphones. « Cent mille dollars de prime, pour ce soir. »

Rocky et ses deux naves relevèrent leurs manches, en grognant un peu, pour la frime.

Une clameur monumentale s'éleva lorsque les projecteurs s'éteignirent, laissant place à un faisceau de bulles irisées qui montaient vers le ciel. L'obscurité la plus totale recouvrit Detroit. Tous les écrans de télévisionn du pays étaient noirs. Le silence se fit étouffant.

Galix, installé sur un tabouret recouvert de velours mauve, derrière l'énorme machine, attendit quelques secondes, savoureuses à souhait, et enclencha les premières bobines.

Une voix parle en langue étrangère – du russe – débit rapide, quasi véhément – toujours la même obscurité – murmures de la foule.

Galix pousse le son.

La voix russe, encore plus violente – murmures plus nombreux – quelques hurlements disparates.

Rocky s'approche du micro. Des milliards de fourmis rouges cavalent sous sa peau. Son visage crispé, douloureux, est éclairé par une lumière blanche. Il entame d'une voix rauque *Born in terror,* mélodie plaintive.

On entend toujours la voix russe, en arrière-son – image clignotante d'un visage, trop flou pour en discerner les contours.

« Où est mon rêve ?
Rêve de beauté, rêve de pureté.
Où est mon rêve ? »

L'image se précise – jeune Asiatique souriant – une croix gammée en filigrane – nouveaux murmures de la foule, souvent indignés.

Rêve de puissance.
Noyé dans la faiblesse et la peur.

La croix gammée disparaît lentement – le jeune Vietnamien cesse de sourire dans le même temps.

Où est ton rêve, Amérique ?
Qui défends-tu comme ça ?
Où est ton rêve ?

Croix gammée disparue – du sang coule sur le visage qui se décompose horriblement tandis qu'une faucille croisée d'un marteau clignote en bas de la scène.

Fell's entame un long roulement. Rocky hurle :

« Mon rêve est là ! »

Début du hit *Black Boots.*

Rock résurrection

Hurlements enthousiastes de la foule qui se dresse.

« C'est un scandale, vous n'avez pas le droit ! » hurla Shermann.

Le chef des When Kids bloquant l'entrée du studio répondit en souriant : « Vous voulez faire interdire une émission de variétés ? Vous, le candidat démocrate ? »

« Ce n'est pas une émission de variétés ! » s'égosilla Shermann. « C'est une campagne électorale, pas même grossièrement camouflée. Toute propagande doit avoir cessé depuis plus de trois heures, c'est un véritable scandale. Qu'on appelle les journalistes ! Qu'on... »

« Les journalistes regardent la télévision à cet instant, » répliqua doucement le Kid.

Shermann et les deux députés qui l'accompagnaient aperçurent le groupe de jeunes crashmen qui s'approchaient derrière eux.

« Je vais faire annuler la candidature de Storer... »

« Tu ne vas rien faire du tout ! » coupa le Kid en faisant un geste.

Les crashmen se saisirent du démocrate.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

« Tu mouilles, hein ? Sale youpin ! Allez, emmenez-le en ballade et qu'il brûle en enfer avec son pote Bryan ! »

Deux jeunes soldats – un GI et un SS – côte à côte –
le visage fier, le regard bleu.
We are here ! You are here !
I can see you ! Can you see me ?

La foule bat le rythme avec pieds et mains de ce rock aux accords classiques.

L'image est nette et immobile.

La foule danse.

Galix regarde autour de lui, visiblement en proie à une intense jouissance.

La foule rit de joie.

OBSCURITE.

SILENCE.

La foule continue, sur sa lancée, à frapper des mains.

La voix russe, profonde, menaçante.

La foule hurle, mécontente.

Rocky s'avance et scande d'une voix grave :

« War ! War ! War ! »

La foule hésite.

La basse de Kool, légèrement distordue, vient appuyer Rocky.

« War ! War ! War ! »

La foule reprend :

« WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR WAR ! »

Galix augmente lentement l'intensité de la voix soviétique.

La foule scande encore plus fort :

« WAR WAR WAR WAR ! »

Une immense croix gammée illumine le ciel.

La foule hurle de joie.

Images de massacre – défilés nazis en couleurs nettes et tranchantes – image des deux soldats.

« We must be iiiiiiiinnn !!! » hurle Rocky.

Hésitations du public.

La croix s'estompe.

Voix russe plus forte.

« When ? When ? » interroge Rocky, tandis que la rythmique du groupe martèle ses instruments au point d'insuffler sur la ville l'impression d'entendre un battement cardiaque dix mille fois amplifié.

Quelques réponses, faibles.

« When ? » insiste Rocky.

Réponses plus nombreuses.

La croix revient.
Voix russe qui faiblit.
Défilé de jeunes crashmen.
Fleuve de cuir noir.

« When ? When ? » crie Rocky.
« Now ! Now ! Now ! »
« WHEN ? » hurle Rocky.

NOOOOOOOW !!!

LA TRAQUE

par Guy Scovel

« VOUS avez vu ? » haleta Doc Shunt en pénétrant en coup de vent dans la boutique. « Ils sont déjà sur le boulevard. Je vous l'avais bien dit qu'on n'y couperait pas ! » Il s'épongea le front avec un grand mouchoir à carreaux, reprit quelque peu son souffle et poursuivit : « Après les voitures, fallait bien que tout le monde passe à l'addition. Tiens, l'an dernier, pour l'anniversaire de Rémi, j'avais parié avec mon beau-frère qu'on tarderait pas à en venir là. Le gouvernement ne veut plus rien donner aux grandes villes. Alors ! faut bien qu'ils trouvent du fric quelque part, n'est-ce pas ? Et comme ces cochons de contribuables trouvent toujours le moyen d'en mettre un peu à gauche, pas besoin de se torturer le citron. Il suffit de les faire cracher. »

« Allons ! Reprenez-vous ! » sourit Tcherdenek en reprenant l'époussetage du rayon des poupées anciennes. « Puisque vous vous doutiez de ce qui est en train d'arriver, vous n'avez aucune raison de vous mettre dans des états pareils. Et d'abord, qu'est-ce qui se passe exactement ? »

© §*$*, *Guy Scovel et Editions Opta.*

La cigarette que Doc venait d'allumer faillit lui tomber des lèvres. Il toisa l'antiquaire comme l'un des objets les plus rares de la boutique et finit par lancer : « Comment ! Vous n'avez donc pas compris qu'ils sont en train de poser les *mouchards* ? »

« Les mouchards ? » Le vieil antiquaire sembla tomber des nues. Il faut dire cependant, pour sa décharge, qu'il ne lisait jamais les journaux, ne regardait pas la télévision et s'intéressait au fond assez peu à la politique.

« Bon sang ! J'ai jamais vu un béotien pareil. Enfin quoi, les mouchards ! Ces trucs électroniques comme à Paris ! Si vous avez le badge, ça va, sinon, flash, clic et boum ! passez la monnaie. Des appareils pour contrôler les piétons si vous préférez, » précisa-t-il devant la mine ahurie de Tcherdenek.

Le vieil homme, manifestement, ne comprenait pas davantage. Doc Shunt poussa un soupir, chercha des yeux un siège puis, lorsqu'il l'eut trouvé, laissa tomber ses quatre-vingt-quinze kilos dans le vieux fauteuil Empire.

« Il faut à présent un permis de circuler. Vous n'aurez pas le droit de vous balader en ville sans le badge-permis. C'est un nouvel impôt. Comme la vignette auto. »

« Impossible ! » lâcha Tcherdenek qui avait abandonné ses poupées à leur poussière et ouvrait tout grands ses yeux et ses oreilles. « Impossible ! »

« Pourquoi, impossible ? Mais le fait est là, mon vieux ! Encore quelques jours et la ville entière sera quadrillée, depuis le carrefour des Pistes jusqu'à la gare de Royat et d'Herbet à Chanturgue. Et personne ne pourra passer au travers. »

Tcherdenek secoua la tête, incrédule. « Rien à faire, je ne marche pas. C'est un canular, votre histoire de permis de circuler. »

« D'abord, je ne suis pas un menteur, » se défendit Doc Shunt dont la nervosité croissante se manifesta par un tic qui lui tira les lèvres vers l'oreille droite. « Ensuite, vous n'avez qu'à descendre sur le boulevard Trudaine et vous verrez bien. D'ailleurs, avant longtemps, ils seront dans cette rue. »

« Pas la peine de vous énerver ! » fit l'antiquaire, songeur. « Je vous crois. Mais enfin, ça n'est pas venu comme ça, cette his-

toire. On ne décide pas tout de go que les piétons devront posséder un permis pour se promener. »

« Nous y voilà tout de même ! » se rengorgea le Doc. « Voyez-vous, mon vieux, ça fait plus de trente ans que je le dis, mais on n'écoute jamais les types comme moi qui trouvent encore le temps de réfléchir. On les prend pour des dingues. Seulement les dingues, à présent, ils rigolent, vous comprenez ? Faudra les aligner. Que ça plaise ou non. Vous vous souvenez, quand ils ont commencé à faire des autoroutes ? Stop, péage, passez la monnaie ! Eh bien, on n'aurait jamais dû marcher. On aurait dû les leur laisser, leurs autoroutes. Mais ça faisait bien de se taper un cent soixante, pour cinq ou six francs si je me souviens bien. »

Le Doc se leva pour poser sa cigarette dans un cendrier. Il se rassit, toussota un peu et reprit : « Vous comprenez, plutôt que d'arranger les nationales, c'était drôlement mieux de faire de nouvelles routes, avec des guichets à l'entrée et à la sortie comme au cinéma. C'était rentable, quoi ! Et alors, savez-vous ce qui s'est passé ? Le gouvernement s'est dit qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il continue d'entretenir les nationales. Les départements n'avaient qu'à se débrouiller. Et c'est fini ! »

Il alluma une autre cigarette. « D'abord, ce sont des sociétés privées qui ont pris la relève pour les autoroutes. Ensuite, comme la circulation des voitures posait quelques problèmes en ville, d'autres sociétés ont construit des parkings. L'automobiliste, lui, bête et pas méchant du tout, il a continué de payer. Des sous pour la vignette. Des sous pour les autoroutes. Des sous pour les parkings. Et comme si ça ne suffisait pas, les parkings, on a flanqué des parcmètres un peu partout. Toujours pour attraper un peu plus de sous. »

« Mais enfin, » coupa Tcherdenek, « où voulez-vous en venir ? »

« Mais justement où nous en sommes. Parce que, des sous, plus on en a et plus on en a besoin. Et Dieu sait si les municipalités en ont besoin pour entretenir leur police, les rues, les stades et tout le reste. C'est pas votre cote mobilière ou la patente qui peu-

vent suffire. Et il faut entretenir les places, les squares, les rues piétonnières, les trottoirs, et j'en passe. Il y a à peu près cinq ans qu'on a institué le permis de circulation urbaine aux automobiles. A présent, on va un peu plus loin. Puisque personne n'a râlé jusqu'ici, il n'y a pas de raisons de ne pas continuer. Pour circuler à pied, il faudra un permis. Ils ont trouvé l'idée des badges et des mouchards. Comme ça, pas de tricheurs. Tout le monde passe à la caisse ou paye une amende. Ça, c'est du bon boulot ! »

L'antiquaire tira à lui une vieille chaise cannée et s'y laissa tomber sans un mot. La tête lui tournait. « Combien ? » murmura-t-il.

« Combien quoi ? Ah ! la taxe ? Ben... deux cents francs, je crois. »

« Deux cents ? »

« C'est bien ça ! »

« Et ceux qui paieront pas ? »

« Impossible, je vous dis ! » ricana le Doc. « Les mouchards ne louperont personne. Clic, photo, amende ! Et il paraît que la note sera salée. C'est un acte de civisme, a dit le maire. Tout le monde doit participer à l'amélioration des conditions de vie dans la cité. »

« Deux cents francs ! » murmura encore Tcherdenek. « Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

« Rien ! Les gens sont trop cons pour ça. C'est comme pour les parcmètres. Hormis quelques hurluberlus qui ont essayé de les déboulonner, tous les autres ont gentiment dit que ce serait mieux qu'avant. »

« Mais ça n'est pas pareil. On n'est pas des voitures, tout de même ! »

« Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? Du moment que la télé ne tombe pas en panne et que le vin et le tabac n'augmentent pas, tout le monde est content. Vous les verrez courir pour trouver des affaires. Quant aux habitués, comme le Doc, ils venaient davantage pour tailler le bout de gras que pour faire des emplettes. « Qu'est-ce qu'on peut faire ? » répéta-t-il pour la troisième fois..

« Payer !» fit sentencieusement Doc Shunt. « On n'est plus bon qu'à ça, à notre âge. C'est bon pour les jeunes, le chambard. Malheureusement, ceux d'aujourd'hui ne pensent plus qu'à s'envoyer en l'air et à écouter les tubes. »

Il s'en alla sur ces mots, son vieil imperméable se coinçant comme à l'accoutumée dans la porte qui se refermait trop vite. Tcherdenek parcourut des yeux le magasin poussiéreux. Il n'avait même pas trente francs dans son tiroir-caisse.

Quand Gilles Bourreau, chef du service de statistiques de la voirie urbaine, pénétra dans la salle de conférence, les responsables des sections se levèrent. Le brouhaha habituel aux réunions administratives ne reprit que lorsque le nouvel arrivant se fut installé. Gilles Bourreau laissa s'achever les dialogues à voix basse, le temps de feuilleter l'important dossier qu'il avait apporté. Alors il s'éclaircit la voix et commença :

« Messieurs ! Vous n'ignorez pas l'importance des travaux que nous avons entrepris. Bien que je n'en ignore pas le côté rébarbatif, je tiens tout de suite à vous dire que votre attention ne doit pas être distraite un seul instant. Le recensement qui a été engagé est capital pour l'avenir de l'opération lancée ces jours derniers. Notre rôle consiste à dénombrer la population active de la commune mais aussi à repérer les éventuels fraudeurs. L'immensité des travaux d'une ville comme la nôtre nécessite un budget dont l'importance ne saurait vous échapper. Chaque citadin doit donc se sentir responsable et participer à l'amélioration de son environnement. La quote-part que nous lui demandons par le biais de la nouvelle taxe piétonnière de circulation s'apparente donc à un devoir comme le service armé, par exemple. Le contrevenant ne saurait être toléré, d'une part parce qu'il constitue un parasite, d'autre part en raison du mauvais exemple qu'il pourrait présenter aux yeux de ses concitoyens. Sa recherche, bien que difficile, doit donc être pour chacun d'entre nous un souci

constant. Toute faute de vigilance devra être sanctionnée si elle se présente. Mais je sais pouvoir vous faire confiance. Je cède à présent la parole au délégué du service du cadastre. Monsieur Braveau ? »

Il y eut quelques instants de flottement dont le nouvel orateur profita pour puiser quelques feuillets dactylographiés dans un cartable posé à ses pieds. Après avoir rajusté les grosses lunettes qui cachaient des yeux bleus très myopes, il se leva.

« Monsieur le chef de service ! Messieurs ! Comme vous ne l'ignorez pas, nos services ont mis à votre disposition un important fichier constituant le résultat d'enquêtes passées sur l'ensemble des propriétés bâties à l'intérieur du périmètre de la commune. De cette manière, vous avez à votre disposition un répertoire en principe complet de tous les habitants de la cité, dont la mise à jour sera grandement facilitée par le fait que chaque propriétaire est tenu de nous prévenir sur les mouvements éventuels de ses locataires. La seule difficulté que vous pourrez rencontrer tiendra davantage de situations provisoires comme l'hospitalisation, l'invalidité temporaire, les voyages ainsi que, dans les premiers temps, les touristes et voyageurs séjournant dans notre ville et insuffisamment renseignés sur les permis provisoires. La fourchette de ces cas particuliers ne devrait cependant pas excéder le millier. Il semble donc quasiment certain que, dans un délai de deux à trois mois, au plus, une liste définitive de cas extrêmes pouvant représenter les contrevenants devrait être établie. Mes services pourront alors agir afin de régler ces divers problèmes. Je suis évidemment à votre entière disposition pour éclaircir les difficultés que vous pourrez rencontrer dans le courant du dépouillement des souches justificatives. Je pense malgré tout que notre fichier est suffisamment clair et ne présentera qu'un minimum de lacunes et de renseignements erronés.

Le délégué du service du cadastre se tut. Il attendit un instant d'éventuelles questions avant de se rasseoir. Les autres problèmes abordés durant la suite de la conférence relevaient plus de détails sur les modes d'inscription des imprimés préalables que du principe même des contrôles.

Tcherdenek referma soigneusement la porte de son appartement et jeta un œil inquiet vers celle du voisin de palier. Il resta immobile près de dix secondes, durant lesquelles son corps tout entier fut occupé à écouter les bruits alentour. Alors, de sa démarche un peu boitillante, causée par l'âge, une vieille blessure de guerre et les rhumatismes, il entama l'escalade du colimaçon. Ses semelles de caoutchouc ne faisaient aucun bruit sur la pierre érodée par les nombreux passages. Son allure était un peu trop précipitée pour ne pas paraître terriblement grotesque, et Tcherdenek avait beau retenir un souffle rare et oublier les douleurs aux genoux et aux hanches, il n'en cahotait pas moins d'une marche à l'autre, plus qu'à l'habitude lorsqu'il allait et venait dans sa boutique, avec la lenteur étudiée d'un commerçant qui respectait sa clientèle au point de ne pas lui imposer un spectacle par trop disgracieux. Mais il fallait qu'il se dépêche. Tant qu'il n'aurait pas atteint le grenier, la possibilité d'une mauvaise rencontre ne pouvait être écartée, même à cette heure soigneusement choisie où la plupart étaient déjà sur leur lieu de travail ou encore dans leur lit.

La porte d'en haut n'était pas fermée. Elle ne l'était plus depuis quelques mois, depuis que l'antiquaire avait une fois pour toutes immobilisé le pêne dans la serrure. Sur le parquet poussiéreux et vermoulu, ses pieds retrouvèrent les lames les moins sensibles et atteignirent la caisse abandonnée sur laquelle était juchée une chaise ayant occupé autrefois l'espace vide près du buffet de sa cuisine.

Après deux ou trois tentatives qui lui arrachèrent un sanglot, son corps parvint à se hisser sur le précaire échafaudage. Tcherdenek se redressa, leva le bras droit, agrippa la tige de fer qui permettait de soulever le vasistas de la verrière. Il coinça la tige à sa position la plus haute, chassa les toiles d'araignée qui envahissaient chaque jour la fenêtre et commença à se glisser par petits soubresauts sur le toit pentu.

Il s'écoula alors près de dix minutes avant qu'il puisse se reposer sur la tuile encore humide de rosée. C'était la partie la plus difficile de son invraisemblable parcours. Chaque fois, la peur le

tenaillait lorsqu'il basculait à l'extérieur, le regard tourné vers le vide, la respiration bloquée de longs instants par la pression de son corps sur l'encadrement, un peu au-dessous du thorax. Plusieurs fois, il avait failli être emporté par le faible élan. Mais, plus encore que la crainte du vide, celle de faire quelque bruit qui puisse être entendu dans l'immeuble l'affolait. Il savait qu'il ne résisterait pas à la honte. Jamais il n'avais triché, trahi, trompé. Sa vie était une longue suite de dévouement et de droiture. Tcherdenek, ancien combattant, infirme, se maudissait de devoir tourner la loi, mais il ne pouvait vraiment pas agir autrement.

Après avoir recouvré quelques forces en contemplant le panorama monotone des cheminées, dont quelques-unes étaient encore enveloppées de brume, il se prépara à poursuivre sa route. Les dernières lumières nocturnes cédaient la place à un soleil rendu trouble par le ciel triste. Les échos de la rue parvenaient jusqu'à lui, toujours les mêmes. Il se souvint de ses jeunes années et comme il aimait les entendre : cris rauques des éboueurs, chocs des bouteilles du marchand de vin, appel de quelque commère en quête de papotage... C'était il y avait un siècle au moins !

Il grimpa jusqu'au faîte du toit et descendit lentement l'autre versant. Il connaissait la moindre tuile et devinait celles qu'il faudrait changer avant le prochain hiver. Son pied droit toucha le premier la toiture voisine. Il se redressa et regarda le nouvel obstacle tandis qu'un frisson lui parcourait le dos. C'était l'un des moments les plus pénibles de son parcours, non pas en raison de la pente qui, au contraire, était plutôt douce, mais parce que le grenier y était occupé par un jeune couple. A plusieurs reprises, d'ailleurs, son passage avait dû susciter quelque émoi dans le minuscule logement car le jeune mari avait soulevé la fenêtre. Heureusement, Tcherdenek avait pu gagner l'autre pente avant qu'il soit trop tard. Il n'empêche qu'un risque très grand subsistait. Déjà alertés à plusieurs reprises, les jeunes gens étaient sur leurs gardes. Peut-être attendaient-ils aujourd'hui, l'oreille aux aguets, prêts à surgir comme il serait en train d'avancer précautionneusement.

Son pied s'appuya sur la tuile heureusement sèche de ce côté. Retenant sa respiration, Tcherdenek observait la fenêtre à la tabatière. Elle n'était pas éclairée. C'était peut-être un bon signe. Le couple pouvait encore dormir, car il doutait qu'il fût éveillé depuis longtemps les jours où il avait failli être découvert. Il avança un autre pied. Un poids énorme pesait sur sa poitrine. Chaque jour, il se demandait s'il pourrait encore longtemps supporter de telles émotions. Un nouveau pas. Tcherdenek se trouvait presque à la verticale de la fenêtre. Il aurait suffi qu'il se penche un peu sur la droite pour découvrir l'intérieur de la chambre, toujours dans la pénombre que le soleil levant chassait de plus en plus vite.

Il se demanda à nouveau s'ils dormaient ou si, intrigués presque chaque jour par les bruits que ne pouvait manquer de produire son passage, les jeunes gens attendaient, juste sous la vitre. La curiosité le brûlait. Une angoisse folle bousculait les battements de son cœur. S'il se penchait un peu, il saurait mais pouvait néanmoins se trouver en présence d'un visage attentif. Il devait avancer, oublier la fenêtre.

Tcherdenek se pencha. La curiosité était trop forte pour qu'il résiste davantage à cette soif de savoir. Peut-être même que sa peur, aiguillonnée par l'insécurité de l'ignorance, le poussait aussi à cette folie. Il se pencha et découvrit pour la première fois le matin de la chambre.

C'était bien différent de ce qu'il voyait chaque soir, lors du retour, alors que le couple était absent. Un certain désordre charmant y régnait, signe d'une vie encore fraîche et, pourquoi pas, joyeuse. Quelques flacons de parfums s'éparpillaient sur la coiffeuse. Une paire de bas – chose rare – traînait sur une chaise. Il y avait des vêtements sur une carpette à longs poils. Le lit était défait et...

Les jeunes gens dormaient.

Tcherdenek, malgré lui, versa une larme. Il se rappelait Madeleine. C'était... il y avait tellement longtemps... Tellement longtemps qu'elle était morte.

Le couple dormait. La jeune femme avait un merveilleux sourire et son bras droit passé autour du cou de son mari paraissait retenir leur dernier jeu d'amour. Il était blond, avec la lèvre timide. Tcherdenek imagina un rayon de soleil jouant avec leurs corps. Il secoua la tête pour chasser la vision et avança enfin. Sans bruit. Comme pour préserver le beau sommeil des amants.

Le plus périlleux de sa promenade accompli, Tcherdenek s'autorisa une nouvelle halte. A présent, seule la prudence guiderait ses pas. Il venait d'atteindre un toit en terrasse qui mettait un terme au parcours aérien. Seule la traversée des cours était à craindre. Une fois, il avait eu beaucoup de mal à justifier sa présence auprès d'une concierge acariâtre et plus encore à s'en éloigner sans prendre le chemin de la rue. Depuis, il avait appris à mieux observer les coins d'ombre avant de s'engager. Sa vue, heureusement, restait toujours perçante malgré son âge.

La porte ouvrant sur l'escalier grinça légèrement. Il se coula dans l'obscurité et commença sa descente à tâtons. Le silence était complet. Matin et soir, il en allait d'ailleurs toujours de même à cet endroit, comme si l'immeuble était inoccupé, ce qu'il n'avait jamais osé vérifier.

Au seuil de la première cour, il prit le temps de vérifier sa tenue, d'écouter et de regarder. Il traversa ensuite en quelques enjambées et se plaqua contre le mur du couloir de séparation avec l'habitation suivante. Bien lui en prit. Une vieille dame et un bambin passèrent à deux pas avant de disparaître dans la rue.

L'antiquaire patienta une ou deux autres minutes. Un chat, durant ce laps de temps, vint se frotter contre lui. Tcherdenek traversa sans problème et gagna très vite la dernière cour. Il ne risquait plus rien. La porte arrière de sa boutique donnait ici et c'était son mode d'entrée habituel dans le magasin.

Son cœur se remit vraiment à battre lorsqu'il eut refermé derrière lui. Il était huit heures moins le quart à la vieille pendule. Le journal sous la porte l'intrigua. Après l'avoir ramassé, il constata qu'il s'agissait d'un spécimen gratuit émanant de la municipalité. Tandis qu'il faisait chauffer le café traditionnel sur le

réchaud de l'arrière-boutique, il parcourut des yeux les principaux titres.

Plusieurs personnes tentèrent d'entrer ce matin-là dans la boutique. La porte resta obstinément fermée. Quand Doc Shunt arriva à quatorze heures, il crut voir un cadavre le saluer tellement le visage de l'antiquaire était décomposé.

« C'est comme je vous le dis, » fit Braveau. « Cet homme paraît être en infraction et pourtant nous ne pouvons pas l'appréhender. Nous avons pu vérifier qu'il était à son domicile chaque nuit et à son magasin aux heures d'ouverture. Aucun enquêteur n'a cependant pu le surprendre sur le trajet qui devrait le mener de chez lui à sa boutique. » Braveau fit une pause pour observer la réaction de son interlocuteur, mais le visage de Gilles Bourreau resta impassible.

« Nous avons tout de même recueilli quelques informations intéressantes, » reprit le délégué du service du cadastre. « Et, par exemple, que ce Tcherdenek utilise les services d'un gamin pour faire ses emplettes. Il lui donne de temps en temps de la monnaie ou des vieilleries en récompense. Et puis il y a aussi un certain Shunt. Celui-là traite parfois quelques affaires en son nom : achats d'objets anciens, reprises à son domicile, que sais-je encore... En tout cas, rien dans le comportement de l'antiquaire ne nous autorise à intervenir. Exactement comme s'il ne se déplaçait jamais ! »

« Vous n'avez donc aucune idée sur la manière dont s'y prend cette personne pour déjouer notre vigilance ? » s'étonna Gilles Bourreau.

« En fait, si ! Je crois avoir compris ce qui se passait. »

« Eh bien, parlez, que diable ! »

« La rue de la Treille se trouve dans un quartier ancien où chaque maison s'appuie contre une autre maison où les cours intérieures succèdent à d'autres cours, où les caves même communiquent. Il y a donc gros à parier que ce Tcherdenek a repéré un

itinéraire qui lui évite d'emprunter la chaussée. N'oubliez pas que son domicile se situe dans une impasse perpendiculaire à la rue en question et dans le même pâté de maisons autrement dit, à vol d'oiseau, la distance entre les deux immeubles est très courte. »

« Aucune solution, en ce cas ? »

« Aucune, j'en ai peur. Et s'il s'avère que tout le monde a bien acheté le B.P. comme il le paraît, Tcherdenek constituera l'exception. »

« Le ver dans le fruit, » murmura le chef du service des statistiques.

« Pour peu de temps ! » intervint alors le directeur des services techniques. Il déplia sur le bureau de son collègue un plan d'urbanisme récemment mis à jour. « Regardez ! » fit-il en pointant l'index sur le quartier incriminé. « Les opérations de rénovation vont bientôt être entamées. Le Conseil Municipal vient de voter un budget de cent millions de francs destiné à couvrir les frais d'expropriation et de démolition des immeubles ne présentant pas un caractère architectural particulier. L'immeuble dans lequel se trouve le magasin de ce Tcherdenek ne sera pas touché par cette mesure, mais il n'en va pas de même de l'endroit où il habite. »

« Et, du coup, plus d'exception, mon cher Braveau ! » s'exclama le chef du service des statistiques.

« Dans ce cas, il ne fait aucun doute que cet homme... qui sera relogé où ? » s'interrompit le délégué du cadastre.

« En principe dans le secteur d'Herbet, » précisa le directeur des services techniques.

« Oui ! Dans ce cas, je ne vois pas comment cet homme pourrait éviter de payer son B.P. ! »

C'était son premier matin.

De la fenêtre de l'immeuble situé rue de la Parlette, où un appartement au huitième – avec ascenseur – lui avait été attribué,

Tcherdenek regardait la rue et, au-delà, le centre ville, avec sa cathédrale de pierres noires, dominant l'agglomération de toute la hauteur de la butte. Il croyait deviner l'ancien lycée Blaise Pascal et les colonnades de l'hôpital, la pyramide gardant la rue Ballainvillers, puis l'école des Beaux-Arts avant la rue Saint-Esprit. La rue de la Treille était encore calme à cette heure. Une camionnette ronronnait devant la laverie. Son magasin à lui paraissait soudain très très vieux dans le petit renfoncement où le soleil ne donnerait guère avant onze heures.

Doc Shunt était peut-être devant la porte, étonné de le voir silencieux et inoccupé. Tcherdenek ne lui avait jamais confié le secret de ses voyages acrobatiques. Pour user de ses services, il avait toujours prétexté son infirmité et cela avait suffi. Le Doc devinerait peut-être un jour. Ce matin-là, en tout cas, il trouverait porte close non sans surprise. Il repartirait après quelques minutes d'attente, engoncé dans l'imperméable délavé qui ne le quittait jamais. Un chic type, Doc Shunt. Ils se connaissaient depuis près de trente ans.

La vieille pendule avait sonné dans un silence que Tcherdenek ne romprait plus jamais. La cafetière était froide. Les poupées de chiffons et de porcelaine seraient étonnées ce matin de ne pas recevoir les petites tapes affectueuses destinées à ôter la poussière d'une nuit. Une larme glissa sur sa joue ridée.

Il entrouvrit la porte-fenêtre de la salle de séjour et, du balcon, laissa les bruits de la rue monter jusqu'à lui et le pénétrer. C'était un matin brumeux comme il les aimait, comme certains de ceux découverts sur les toits du vieux quartier, lorsqu'il accomplissait son chemin de croix vers un magasin si peu fréquenté qu'il ne lui permettait que de survivre.

« Quelque chose est tombé ! » fit le locataire du cinquième à sa femme qui corrigeait le tout-dernier, encore trop jeune pour se rendre à l'école.

En bas, il y avait déjà un attroupement, et les badauds levaient la tête pour tenter de découvrir d'où le corps avait basculé.

C'était le dernier matin de Tcherdenek.

CHRONIQUE DE LA MORT RADIEUSE

par Christian Vilà

LORSQUE le jour se lèvera, je sais qu'il fera vert. Et blanc ensuite, quand neige et blizzard jailliront du ciel ocre. Les moignons d'autoroutes s'écrouleront, comblant peu à peu les énormes cratères vitrifiés. Des bourrasques de neige balaieront la planète entière, s'amoncelleront en dunes glacées contre les quelques souches de buildings encore dressées sur leur route.

La nuit reviendra, toujours noire et silencieuse...

Un silence absolu, palpable, plus profond que celui qui règne dans les immenses abysses de l'espace ; une nuit totale, sans la moindre lueur d'étoile, le plus petit nuage égaré au firmament... Une nuit sans fin, un éternel silence.

Lorsque le jour se lèvera – j'ignore dans combien de temps, car ce terme n'a pour moi aucune signification – je sais qu'il fera vert. Un soleil émeraude, puis jaune d'œuf, montera progressivement dans le ciel pur, le ciel vert-acide vibrant et profond comme un puits de lumière cristalline.

© 1975, *Christian Vilà et Editions Opta.*

Je sais tout aussi – et j'en suis très heureux – que la terre sera verte (toutes les nuances du vert, des plus aigres aux plus bleutées), et blanche, et beige. Il y aura de la brume qui coulera en écharpes roses au creux des ruines, caressera les cadavres nus éparpillés au hasard.

Vers le milieu du jour, blizzard et neige jailliront du ciel vide. Les souches des buildings disparaîtront sous des dunes glacées, les moignons d'autoroutes s'écrouleront au fond des cratères vitrifiés.

La neige gèlera ensuite, et le blizzard ne se fera plus qu'une brise timide et froide, parfaitement inaudible. Le sang, dans mes veines corrompues, se transmutera en rubis.

Ce sera le règne de la mort et du minéral.

Le long Hiver de la Bombe.

Cette nuit-là – je parle d'avant – accompagné de mon chien Cerbère et de la brune Lilia, je m'étais rendu au fond du Val d'Armoise, un endroit merveilleux situé à l'est de notre ferme communautaire. Nous avions bien marché, deux ou trois heures sans halte, traversant les Gorges de l'Ombre, passant à gué le torrent, escaladant le Col de la Faux.

Lorsqu'enfin, épuisés, nous atteignîmes le fond du Val d'Armoise, le soir était clouté d'une multitude d'étoiles et une lune pleine, laiteuse, couronnait l'Aiguille d'Enfer.

Nous nous installâmes tout d'abord à quelques mètres du torrent d'Armoise, et, tandis que je ramassais des branches pour le feu, Lilia fit une toilette sommaire et prépara le café. Spectrale, sa silhouette nue se détachait en clair sur le paysage rocailleux et tourmenté.

Le chien Cerbère gambadait aux alentours.

A l'aube, nous commençâmes l'ascension de l'Aiguille d'Enfer

et atteignîmes trois heures après le refuge situé à mi-pente. Nous ne comptions pas monter plus haut.

Nous découvrîmes les versants éclaboussés de lumière, le Val d'Armoise au fond duquel courait un sillon argenté, puis, plus loin, le Col de la Faux qu'estompait un voile de brume transparente. Les pentes, sous nous, se paraient de fleurs et de verdure. Quelques oiseaux – des réfugiés, comme nous ? – voletaient entre les buissons d'airelles piqués à flanc de montagne.

Après avoir dormi au refuge, nous nous apprêtâmes, vers midi, à explorer la première caverne.

L'Armoise, coulant dans le Val du même nom, prend sa source quelque part dans les entrailles de l'Aiguille d'Enfer. Torrentueuse et glacée, elle jaillit à son pied, creuse son lit dans le val et redevient souterraine pour traverser le Massif de la Faux.

Nous avions, Lilia et moi, réussi à nous faire subventionner par l'office local du tourisme et, tous deux férus de spéléologie, avions entrepris l'exploration des cavernes creusant les pentes de l'Aiguille d'Enfer. Bien sûr, nos compagnons – nous vivions dans une ferme communautaire au bord des Gorges de l'Ombre – ne voyaient pas d'un très bon œil cette entreprise ; ils nous accusaient d'être au service des promoteurs et autres aigrefins exploiteurs de « ressources touristiques » – et, à de nombreux points de vue, ils avaient raison... mais Lilia et moi préférions la découverte au militantisme.

De toute façon, nous pourrions toujours, si nous l'estimions utile, cacher certaines de nos trouvailles.

Sans transition, nous passâmes d'un univers à un autre. Dès notre entrée dans la première caverne, la chaleur et les rumeurs de l'été disparurent, cédant place à l'obscurité, au silence, à la fraicheur humide.

Nous étions enfin seuls, libérés de toute contrainte, hors de

l'espace et uniquement soumis au temps par l'intermédiaire des nécessités physiologiques.

Nous mangions, marchions, dormions et faisions l'amour lorsque nous en avions le désir. Nous avions cessé de fumer, de boire du café et de l'alcool, presque de parler. Je vivais pour moi-même, et Lilia, de son côté, agissait de même. Nos rapports se modifièrent petit à petit, et, au troisième « jour » de notre randonnée, nous étions parfaitement adaptés à notre nouvel univers, abandonnant l'agressivité inhérente à la vie en surface pour une quiétude intérieure proche de l'apathie. Même l'amour, nous ne le faisions plus de la même façon ; ce qu'on appelle les « fantaisies » y prenait de plus en plus d'importance.

Le cinquième jour, notre provision de vivres s'épuisant, nous décidâmes de remonter à la surface.

Les galeries – boyaux à pic ou couloirs plans – se succédaient au fil des kilomètres. Nous explorâmes trois grandes salles, découvrant chaque fois les merveilleuses diapries calcaires,les jaunes, les bleus, les roses brusquement éveillés par les faisceaux de nos lampes.

Le huitième jour, alors que nous n'étions plus qu'à environ cinq cents mètres de la sortie, la terre se mit à trembler.

... Un éclair brutal jaillit dans le boyau ; un lointain grondement naquit, enfla ; derrière nous, quelques morceaux de rocailles se détachèrent des parois.

« Tremblement de terre ! « hurlai-je à l'adresse de Lilia. « Cours ! »

Prestement, nous nous débarrassâmes de nos sacs à dos, ne conservant que les outils, les vivres qui nous restaient et nos gourdes à demi vides. Nous ne courûmes pas assez vite ; quand nous arrivâmes à une centaine de mètres de la surface, alors que nous voyions la lumière du jour grossir au bout de la galerie, il y eut un nouveau tremblement de terre.

Nous fûmes tous deux projetés au sol tandis que le chien, derrière nous, disparaissait en hurlant sous la poussière et les rochers. Une convulsion, plus forte encore que les précédentes, me jeta dans les bras de ma compagne. Plafond et plancher se confondirent ; nous étions ballottés d'une paroi à l'autre, complètement perdus dans cette espèce de centrifugeuse qu'était devenue la galerie.

Bientôt, lorsque la poussière retomba, nous nous rendîmes compte que l'entrée s'était effrondrée et que nous étions ensevelis.

Le long des routes crevassées, à demi effacées, pousseront une abondance de plantes et d'arbres qui se couvriront de fleurs.

Dans les épais fourrés, dans l'herbe grasse, nul animal ne viendra se cacher, aucun insecte ne sera visible. Dans les profondeurs de l'azur nul oiseau ne viendra voler. Plus de bruit, plus de fureur ; un parfait silence règnera... Lentement les fleurs s'ouvriront.

Couchés dans l'herbe d'un pré, les cadavres d'un garçon et d'une fille pourriront lentement. Leurs orbites se creuseront et dans celles de la fille, très belle, pousseront des fleurs inconnues. Le lierre s'accrochera aux flancs du garçon mort, couvrira sa poitrine et glissera des trilles dans son ventre déchiré.

Tout se fera lentement, paisiblement...

Partout la mort et la destruction. Au fond du Val d'Armoise le torrent ne coule plus. Les Gorges de l'Ombre, effrondrées, ne sont plus qu'un chaos rocailleux, un univers de mort sous le ciel plombé, chargé de poussières radioactives.

Une fumée âcre couronne les ruines de la ferme ; les carcasses de deux voitures achèvent de se consumer sous nos yeux.

En arrivant ici, nous avons rencontré un survivant ; l'un de nos anciens compagnons qui errait, fou, le visage déjà mangé par les radiations. Il a semblé nous reconnaître et nous a fait signe, mais dès que Lilia, confiante, s'est approchée de lui, il s'est mis à la bombarder de cailloux. Je l'ai appelé, et il s'est enfui en hurlant.

La nuit venue, en atteignant le village, nous avons découvert une femme grièvement blessée et un enfant.

Croyant bien faire, nous avons tenté de soigner la femme mais, aussitôt qu'elle a repris conscience, elle s'est empressée d'arracher ses pansements.

Quelques heures après, elle mourait.

L'enfant, un garçon d'environ huit ans, est prostré au milieu de la rue principale. Son regard d'aveugle reste obstinément fixé au sol et ses lèvres sont perpétuellement animées d'un mouvement de succion – comme s'il tétait.

Lui aussi va sans doute mourir, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux l'achever (quoiqu'il ne souffre apparemment pas).

Toussant, à demi morts de soif – Lilia avait perdu sa gourde et la mienne fut vidée en moins d'une heure – nous nous sommes relayés devant le bouchon. Nous avions par miracle échappé à l'ensevelissement, mais nos forces s'étaient complètement évanouies lorsque nous commençâmes à attaquer les rochers bloquant la sortie.

Dans l'obscurité, j'entendais le piolet de Lilia cogner contre le roc, et il me semblait que ses coups résonnaient à l'intérieur de mon crâne.

Un temps infini s'écoula avant que mon piolet rencontre enfin le vide. Suffoquant, j'aspirais une goulée d'air poussiéreux, creusais de plus belle. Cela dura bien une heure, ou peut-être plus. Lorsque j'estimai la fissure suffisante, je vins m'allonger près de Lilia ; nous prîmes quelques heures de repos fiévreux et réussîmes enfin à faire rouler dehors quelques blocs de rocher.

En sortant de la caverne, nous avons tout de suite compris.

Spectacle de la mort atomique sous un couvercle de plomb fondu : c'est le jour, mais, au-delà d'une trentaine de mètres, nous ne distinguons plus rien. Une horrible odeur de charnier monte des ruines. Au milieu de la rue, l'enfant se recroqueville de plus en plus ; sa peau se détache par plaques.

Il est mort ce matin.

Nous avons eu, Lilia et moi, une longue conversation :

« Que penses-tu faire ? » La voix de ma compagne était froide, sans passion.

« La même chose que toi, » répondis-je. En fait, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire.

« On continue, on *recommence,* comme ils disent dans les histoires de science-fiction... ou alors on se laisse crever. »

« J'ai pas envie de souffrir... »

« Alors on recommence. »

Recommencer (ou plutôt essayer de continuer), tout reprendre à zéro ? Bâtir, comme ils disent, un monde nouveau ? Et pourquoi faire ? Vivre, ça sert à quoi ?

Bien sûr, on pourrait regrouper tous les survivants, nous unir pour planter nos carottes, chasser s'il reste du gibier, construire un nouveau village... Et que ça recommence, d'ici quinze ou vingt ans ? Que, suivant le niveau technologique que nous aurons atteint, nous nous entredéchirions à coups de haches préhistoriques, d'arbalètes, de canons ou même de Bombes H ? Pourquoi devrions-nous éternellement recommencer ? A nouveau mourir, construire, détruire et faire des gosses ? A quoi bon ?

Tout ça, c'est de la merde.

Quinze jours après la bombe. Ce matin, il fait beau ; le ciel est relativement dégagé et on voit même le soleil.

Hier soir, j'ai trouvé une voiture en état de marche, et de l'essence : trois jerrycans au fond d'une cave.

« Allons-y. »

Lilia monte à la place du passager, je m'installe au volant.

« Où va-ton ? » demande ma compagne.

« On verra bien. » A vrai dire, je n'ai nulle envie d'aller quelque part. Je refuse de me fixer un but.

Pas envie vraiment que *ça recommence.*

Une route. Large et sinueuse. Fissurée par endroits mais toujours praticable. Trois jours que nous roulons dans la campagne déserte. Pas de trace de survivant ; même pas un animal sauvage.

Hier soir, alors que nous nous étions arrêtés pour dîner et contempler le crépuscule, Lilia m'a fait remarquer que nous n'avions pas vu un seul insecte, ni volant ni rampant, pas un seul oiseau. Et que les cadavres disséminés le long de la route ne se décomposaient pratiquement pas. Comme si nous étions – véritablement – seuls au monde.

Une longue succession de faubourgs grisâtres, d'immeubles en ruines. Au loin, les flammes d'un gigantesque incendie, comme si le monde entier se consumait.

Toujours pas de trace de survivant.

Ce midi, nous avons fait l'amour dans la voiture. Mangé nos derniers vivres. Vidé le dernier jerrycan dans le réservoir.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » a demandé Lilia en rassemblant ses vêtements épars dans l'habitacle.

« Marre de rouler sans savoir où je vais. Pas toi ? »

Elle hoche affirmativement la tête, laisse retomber le tas de vê-

tements sur le siège arrière. « Je me demande pourquoi nous continuons à nous habiller, à bouffer, à rouler vers nulle part. »

« On s'arrête ? » je demande.

« On va crever de faim, ou de soif, ou irradiés. Souffrir beaucoup. »

« Pas forcément. »

« Tu as une autre idée ? »

« Oui. Monte. »

Nous avons à notre disposition un moyen efficace d'en finir. Un moyen que nous offre le vieux monde pourri, et qui ne nécessite pas trop de courage.

Je me réinstalle au volant. Contact. Première.

Un crissement de pneus sur la route déserte.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

« T'occupe. » La route est large, plate, bordée de peupliers écîmés.Troisième. Quatrième. J'appuie sur le champignon. La voiture, grondante, bondit. Trépidations.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

« Viens. » Je me rapproche de Lilia, glisse une main entre ses cuisses.

« Ecarte-toi un peu. »

Elle obéit, pose à son tour une main sur mon sexe, le caresse. « J'ai compris, je vais t'aider. » Sa main libre se pose sur le volant, à côté de la mienne.

Nulle émotion, nulle haine ne nous habite tandis que la voiture file en oblique sur la route déserte. Les peupliers grossissent; nous avons choisi; mon pied coince l'accélérateur. J'embrasse Lilia.

Dans un hurlement de tôles broyées, la voiture percute un peuplier, s'en va dinguer contre un autre, se cabre, roule sur elle-même.

Chronique de la mort radieuse

Lilia est morte. Ejectée lors du premier choc. Je me glisse hors de la voiture qui commence à brûler. Soutiens la bouillie de tripes rouges et blanches qui s'échappent de mon ventre. Rampe sur l'asphalte en laissant derrière moi une coulée de sang et d'urine semblable à une traînée d'escargot. Lilia est morte, bien morte. Une grosse fleur saignante bouillonne au creux de sa gorge.

Je n'y vois presque plus. Lilia est lourde, très lourde. Je rampe toujours, roulant son cadavre devant moi. Ondulant comme un gros ver coupé en deux, je me traîne dans le pré, allonge Lilia près de moi.

Je ferme les yeux et j'attends. La nuit tombe.

Lorsque le jour se lèvera, je sais qu'il fera vert.

Le long des routes crevassées, à demi effacées, pousseront une abondance de plantes et d'arbres qui se couvriront de fleurs.

Dans les épais fourrés, dans l'herbe grasse, nul animal ne viendra se cacher, aucun insecte ne sera visible. Dans les profondeurs de l'azur nul oiseau ne viendra voler. Plus de bruit, plus de fureur, plus d'animaux ; un parfait silence règnera...

Lentement, sous la chaude caresse d'un soleil radieux, les fleurs s'entrouvriront.

Couchés dans l'herbe d'un pré, les cadavres d'un garçon et d'une fille pourriront lentement. Leurs orbites se creuseront et dans celles de la fille, très belle, pousseront des fleurs inconnues, des fleurs rouges peu à peu épanouies. Le lierre s'accrochera aux flancs du garçon mort, couvrira sa poitrine et glissera de jeunes trilles dans son ventre déchiré.

Tout se fera lentement, paisiblement, sous le souffle d'une brise tiède et silencieuse.

Ce sera le règne de la lumière et du végétal ; un règne sans fin.

L'éternel Printemps de la Bombe.

LA ROUTE EN ROND

par Christian Jordan

DEPUIS le matin, Herv marchait aux côtés du vieillard. Déjà les nuées montaient de par-dessous la Route. Herv frissonna. Peu de temps avant la nuit épaisse, il leur fallait atteindre un abri. Bien que personne ne parlât volontiers de la Route, Herv savait qu'elle n'était pas sûre entre les lieux 5034 et 5035 et que nombreux étaient les hommes tombés, entraînés par Ceux d'en bas. Les deux hommes allongèrent le pas. Le vieillard avait peine à suivre les longues enjambées du jeune homme. Il respire trop fort, pensa Herv, il ne pourra me suivre longtemps.

« Va devant, Herv. Au lieu 5543, j'aurai deux fois la Route en rond. Mes jambes faiblissent, mon corps n'a déjà plus tellement d'importance. »

« Marche, vieil homme ; je reste avec toi. »

« Va devant, Herv. »

Le ton était impératif. Le vieillard avait presque deux fois la Route en rond. Il avait ordonné deux fois : Herv devait obéir. Tel était l'ordre des choses. Les nuées seraient bientôt dessus la Route.

© 1975, *Christian Jordan et Editions Opta.*

« Marche ta Route, vieil homme. »

« Marche ta Route. »

Herv accéléra. Trois, quatre foulées. Il tourna la tête. Une lueur traversa le regard du vieillard. Le jeune homme y lut l'angoisse, un effort pour se souvenir. « Cours, Herv, cours si tu veux avoir la Route en rond. »

Rapidement Herv distançait le vieillard. Il courait sur le long ruban régulier qui s'amincissait, filiforme à l'horizon : la Route. A droite, à gauche, rien. Juste les nuées montantes, ternes et sombres, agitées d'épaisses palpitations à l'approche de la nuit, et la Route immobile sur les nuées.

« La Route ne fut pas toujours et ne sera pas toujours. L'homme doit marcher la Route une fois, deux fois, trois fois la Route en rond. La Route ne fut pas et ne sera pas toujours. L'homme doit marcher... »

Herv courait, scandant la Phrase Fondamentale. Au loin, il lui semblait distinguer une masse plus sombre en érection sur la Route : peut-être l'abri. Jaillissant de chaque côté, deux énormes volutes encadrèrent Herv. A la limite de son souffle, il fonça entre elles. Elles se refermèrent derrière lui, retombant lentement. Et, par devant, les nuées débordaient en glissements lourds et sirupeux. Tout le corps de Herv frissonna de dégoût : il serait obligé de marcher dans les nuées.

« Je serai obligé de marcher dans les nuées. Ne pas m'affoler, ne pas foncer n'importe où, courir droit, ne plus courir trop vite. Ne pas céder à la peur. S'ils viennent, déjouer Ceux d'en bas. Ne pas foncer n'importe où, ne pas céder à la panique. »

Herv marchait presque, respirant à fond. Les nuées ne jaillissaient plus. Elles montaient, se déroulant mollement. Il ne voyait plus ses genoux. Les nuées lui arrivèrent à mi-cuisses, ne créant aucun attouchement sur sa peau. Herv pensait très vite. Il ne sentait pas les nuées, il ne sentait aucune hostilité se dégager des nuées. Il pensait, et soudain quelque chose craqua en lui. Les nuées n'étaient pas hostiles. *Les nuées n'étaient pas hostiles.* Elles étaient là, phénomène que l'homme aurait dû comprendre. C'était une évidence qui submergeait Herv, tellement puissante

qu'il en tremblait de la tête aux pieds. Un voile s'était déchiré. Il chercha à se souvenir. Jamais il n'avait connu quelqu'un qui fût revenu des nuées. Pour les hommes, elles signifiaient la chute, entraînés par Ceux d'en bas, l'arrêt définitif dans la marche de la Route. Mais il y avait *autre chose...*

Herv avançait toujours. Il pensa faire demi-tour ou attendre le vieillard, quand il entendit, devant lui, des petits cris étouffés comme des sanglots. L'obscurité était presque totale. Les points lumineux du ciel commençaient à briller. Il reprit sa course, se dirigeant à l'oreille. Là, sur la droite, une forme vague dépassait des nuées. Un buste mince. Ce ne pouvait être un homme, ils étaient tous puissamment charpentés. Herv s'approcha encore. Une femme tellement fine... Il n'en avait jamais vu de semblable. La Route avait dû l'épargner, ne pas la tailler à sa mesure. Herv ne voyait ni les hanches ni les jambes de la femme mais les devina en harmonie avec le buste. Elle boitait, et chaque pas était ponctué d'un sanglot de douleur et d'irritation. Elle dut sentir sa présence, se retourna et sursauta.

« N'aie pas peur, je ne suis qu'un homme. Marche ta Route, tranquille. »

« Ne m'approche pas. Marche ta Route, marche vite. Ceux d'en bas approchent, je les sens. L'abri n'est pas loin. »

Herv la rejoignit. Elle tremblait, et ses yeux écarquillés cherchaient à le détailler. « Ne me touche pas. »

« Je m'appelle Herv, ne crains rien. » Grave, il tendit sa main ouverte. « Viens, je vais t'aider, ne crains rien. »

Elle se détendit, posa sa main dans la sienne. Il ajouta : « Tu aurais dû t'arrêter à l'abri précédent, ne pas prendre ce risque. »

« Je m'appelle Etoile. Je n'ai pas eu la possibilité de m'arrêter avant. Si nous atteignons l'abri, prends garde. Il y aura beaucoup de monde, de mauvais hommes, de mauvaises femmes... »

La fin de la phrase se perdit dans un gémissement douloureux. Elle s'appuya légèrement sur lui. Herv frissonna au contact de sa peau contre sa hanche, une telle douceur...

Ils ne se voyaient presque plus. Juste la pâle brillance de mille points dans le ciel. Ils n'en avaient jamais vu autant. Ils mar-

chaient l'un contre l'autre, en silence. Herv sentit sa cheville droite devenir douloureuse. Il pensa : « J'ai dû me faire mal en courant. » Il se surprit à boiter légèrement. En même temps que la douleur montait en lui la peur, une peur insidieuse. Ceux d'en bas se rapprochaient. Ils seraient bientôt là. Il se sentirait agrippé de tous côtés au travers des nuées épaissies qui prendraient corps, déchiré, entraîné vers le bord de la Route, vers la chute. La peur d'Etoile montait en lui. Il pensa très fort : « Les nuées ne sont pas hostiles, les nuées... » Il le scandait comme il avait scandé la Phrase Fondamentale. La panique reflua. Un peu l'impression d'un poids libérant sa poitrine, l'impression aussi que les nuées devenaient moins denses. Les points lumineux étaient occultés juste devant lui.

« Nous avons réussi, l'abri est là. »

« Tu as réussi pour deux. Mais demain, réussiras-tu, même pour toi seul ? »

« Il ne fait pas encore jour, la nuit prochaine est loin et la lumière du soleil nous rendra forts. »

« Le sais-tu ? Le sais-tu vraiment ? »

Herv débloqua l'ouverture à tâtons. La lumière de l'abri leur fit cligner des yeux. Ils entrèrent précipitamment.

Herv repoussait déjà le battant de l'abri quand une voix effrayée hurla : « Rebloque l'ouverture en vitesse. Les nuées doivent être sur la Route. »

Herv bloqua l'ouverture et se retourna. L'homme ajouta durement : « Vous avez marché dans les nuées, elles doivent être sur la Route maintenant. »

C'était plus une affirmation qu'une question. Herv le regarda. Un corps de géant dans la force de l'âge, un visage rude et veule à la fois. Il se campait sur ses jambes, maintenant sûr de lui, arrogant et hostile. Herv se souvint de l'avertissement d'Etoile : « Prends garde, il y aura beaucoup de monde, de mauvais hom-

mes et de mauvaises femmes. » Derrière la brute, une dizaine d'autres, tous grands et forts. Des femmes aussi, les femmes de la Route, aux attaches épaisses, aux mamelles énormes et tombantes, volontaires et rudes à la marche. L'une d'elles, enceinte, portait son ventre comme un défi. Une véritable bande organisée pour survivre, pour profiter de la Route, pensa Herv. Couchés ou assis, la brute en face de lui, tous le fixaient, vaguement ironiques, attendant sa réponse. Renfoncés dans un angle, trois hommes jeunes et deux enfants ne faisaient visiblement pas partie du groupe. Herv lut une muette prière dans leurs regards, la crainte d'un affrontement brutal, leur impuissance. Jugeant la situation délicate, il mentit :

« Marche ta Route, toi et tes compagnons. Je m'appelle Herv. Je crois que nous sommes arrivés à temps. »

Il soutint calmement le regard de l'homme, Etoile se rapprocha insensiblement de lui.

« J'aime mieux ça. Sinon je t'aurais rejeté dehors. »

« Tu sais bien que l'on ne revient pas des nuées, » ajouta Herv mi-souriant.

La brute sembla prise au dépourvu et détourna les yeux, hésitant légèrement. « Non... non, pas que je sache... C'est bon, je m'appelle Mors. Marche ta Route, Herv. »

Suivi d'Etoile, Herv se dirigea vers les alimentateurs. Il les essaya, aucun ne donnait. Seul un mince filet coula de l'alimentateur eau.

« Inutile, Herv, ils ne donnent pas. » La voix de Mors se fit ironique. « Je vois que tu n'as pas de réserves. Désastreuse négligence. Il te faudra attendre demain. Avec un peu de chance, au prochain abri... Seul, tu y arriveras sûrement. » Puis, s'adressant à Etoile, provocant : « Alors, tu as quand même réussi à atteindre l'abri ? »

Herv but. Sans répondre, Etoile but.

« Mors, je vois que toi, par contre, tu as des réserves. Pourrais-tu nous donner à manger ? Je n'ai rien pris depuis hier et... »

« Et tu devras attendre encore demain. »

Mors souriait, moqueur, et tous les autres rirent bruyamment. Herv se raidit sous l'insulte, mâchoires et poings serrés, le regard vrillé dans les yeux de Mors.

« Pourquoi ne fais-tu pas comme nous ? » poursuivit Mors d'une voix doucereuse. « Pourquoi ne transportes-tu pas de nourriture solide dans tes mains, et pourquoi t'en donnerais-je ? Je peux en avoir besoin demain. »

Impuissant, Herv se détourna et, s'adressant à Etoile, lui dit calmement : « Viens, couchons-nous. Le sommeil prendra soin de nos corps. »

Mors s'élança et lui barra le passage. « Doucement, Herv. Toi, tu couches dans l'angle avec tes semblables, mais Etoile m'appartient, elle dort avec moi. »

Les rires fusèrent de plus belle. La voix d'Herv claqua : « Non. » Le silence se fit instantanément. « Non, tu l'as laissée car elle ne pouvait plus suivre. Elle n'est plus avec toi. De plus, personne n'a jamais appartenu à quelqu'un. Demande-lui, elle choisira : moi, toi ou personne. »

Affolée, Etoile se précipita derrière Herv.

« Tu vois, elle a choisi. »

Furieux, Mors serra les poings. Il fit un signe. Trois hommes vinrent à ses côtés.

« Tu n'as aucune chance, Herv. Tu seras écrasé. Tu as marché peut-être cinq mille lieues, sûrement pas plus... Laisse Etoile. »

« Non. »

Les deux hommes se jaugeaient. Herv jouait sa dernière chance. Il fallait que Mors attaque seul, qu'il en fasse une affaire personnelle. Sinon, Herv savait qu'il y perdrait la vie, du moins l'usage des deux jambes.

« Tu es grand et large. Ne te sens-tu pas assez fort tout seul ? »

La femme enceinte parla d'une voix éraillée : « Ecoute-moi, Herv. Laisse-lui Etoile, et si tu veux une femme, prends-moi. Tu es beau, tu as l'air courageux, tu as les reins puissants. Ils ne veulent plus de moi, ces... »

« Silence ! »

Répondant au cri de Mors, un hurlement atroce s'éleva au dehors, long et inhumain. Toutes les têtes se retournèrent vers l'ouverture. Un homme bredouilla : « Ceux d'en bas, ils sont autour de l'abri... »

Un second hurlement, plus profond et plus déchirant que le premier, lui coupa la parole. Herv réagit très vite : « C'est un vieillard, il doit être tout près. Il faut lui porter secours. Vite, il n'est peut-être pas trop tard. »

Les hommes ne bronchèrent pas. Ils écoutaient. Ils se regardaient. Les lèvres de Mors tremblaient légèrement. Herv s'élança vers l'ouverture qu'il débloquait déjà.

« Arrêtez-le, nous allons tous mourir ! »

Il était à moitié dehors quand il fut saisi à la taille. On le tirait en arrière. Il résista, se débattit. Au milieu des nuées rendues vaguement translucides par la lumière de l'abri, il vit le vieillard, et ce qu'il vit lui glaça le sang dans les veines. Il cessa de se débattre et, d'un coup, la nuit explosa dans sa tête.

Herv reprit conscience lentement. Des voix et des rires lui cognaient dans la tête. Des halètements, des cris de femmes et des rires. Il se sentait couché sur le dos, en croix, et des mains lui caressaient avidement le corps. Il bougea légèrement, entrouvrit les yeux juste à temps pour voir une énorme femme se coucher sur lui. Une sensation d'étouffement, la tête lourde. L'effort qu'il fit pour se dégager lui rendit pleine conscience : l'abri, le vieillard, Etoile. Il roula de côté, la femme cria, il la repoussa violemment. Il respira goulûment à genoux, ouvrit les yeux. Trois hommes en face de lui le regardaient, sarcastiques. Deux femmes maintenaient Etoile, tandis que Mors abusait d'elle. Les autres, spectateurs vautrés et emmêlés, applaudissaient. Tassés dans leur angle, les trois hommes jeunes et les deux enfants roulaient des yeux affolés. Fou de rage, Herv fonça tête baissée. Il bouscula l'adversaire du centre, mais le second se jeta dans ses jambes. Herv tomba lourdement, rua. Le troisième lui porta un violent coup derrière la tête...

Herv revint à lui, allongé sur le ventre, le poids d'un corps velu lui écrasant le dos et les reins. Sentant le désir de l'homme, il hoqueta de dégoût. Dominant les bruits indistincts, la voix de Mors ordonna :

« Assomme-le une fois pour toutes, ça évitera de le surveiller, et ce sera tout aussi bien. »

Herv ne sentit pas le coup. Du cauchemar, il plongea dans l'absence de sensations.

Des flots de soleil pénétraient par l'ouverture débloquée. Herv ne sentait plus son corps. Il doit être tard. Se secouer, remarcher la Route. Il ne s'est rien passé. J'ai atteint l'abri avant la nuit. Deux ou trois hommes, pas plus. Je me suis endormi très vite. Alors le cauchemar a commencé. Remarcher la Route. Herv se laissait tournoyer dans son vertige. Le soleil envahissant l'abri lui explosa dans les yeux. Il se redressa péniblement, s'efforça de fixer le tournoiement des murs et des éclaboussures de lumière. L'eau lui coulant sur la nuque le fit grimacer de douleur. Il but pour oublier les protestations de son estomac vide, se frictionna tout le corps et sortit.

La Route était lumineuse, aveuglante jusqu'à l'horizon. Une fine ligne au-dessus des nuées mates qui semblaient absorber le soleil. Pas un vivant, un silence écrasé... Herv marcha de long en large, tourna en rond et finit par s'asseoir juste au bord de la Route, les pieds dans le vide, à regarder les glissements visqueux des nuées sur elles-mêmes.

Loin dans le temps, ses premiers souvenirs de la Route. Il marchait avec une femme qui le tirait par la main, qui le tirait toujours, sans un mot. Elle le lâchait parfois. Il courait pour la suivre. Elle se retournait, un appel muet dans le regard. Un jour, elle ne s'était pas retournée. Il s'était retrouvé seul, s'était assis juste au bord de la Route. Le même silence qu'aujourd'hui. Un temps indéfini. Deux mains l'avaient saisi sous les aisselles. Cet homme vigoureux, au bon visage ouvert, le portait de temps en

temps. Puis quantité d'autres visages se superposaient au sien. Jamais plus il ne s'était approché des nuées. D'ailleurs, personne n'y songeait... aujourd'hui, tout naturellement...

Herv s'étira et se leva. Juste au bord de la Route, la marche était totalement différente. Survolant les nuées, il avançait... Une tache sombre au loin. Plus tard, c'était déjà une fine silhouette. Etoile marchait doucement. Les images de la nuit affluèrent par saccades.

Les lâches ne sont forts qu'en troupe, pensa-t-il. Il revoyait Mors : géant grimaçant et velu, noueux, et le corps d'Etoile, hurlante, écrasée sous cette masse. Le cauchemar se déroula dans sa pensée et il en souffrit de nouveau dans son corps. Etoile s'était arrêtée et l'attendait. Pour la première fois, il eut le temps de la regarder. Elle était presque aussi grande que lui et fine, mais parfaitement harmonieuse, les cheveux longs et libres dans le dos, couleur de nuit sur sa peau aux reflets de soleil juste quand il cesse d'éblouir. S'approchant, il se rendit compte des violences qu'elle avait subies. Traces de coups et ecchymoses lui marquaient tout le corps. La poitrine et les cuisses griffées jusqu'au sang ; la cheville droite énorme ; la joue gauche griffée jusqu'à l'œil et couleur du ciel à la fin du jour. Mais la couleur de ses yeux, il ne l'avait jamais vue, pas même dans les yeux d'une seule autre femme, ni d'un seul autre homme.

« Ils sont partis tôt ce matin. Ils m'ont entraînée, m'ont frappée pour que j'avance plus vite. Je me suis écroulée de fatigue, et ma cheville... Peut-être étais-je inquiète pour toi. Je t'ai attendu. Tu n'as pas l'air en meilleure forme que moi ? »

« Le temps guérira les blessures. »

« Je ne sais pas pourquoi, mais si tu n'étais pas venu je serais retournée te chercher. »

« Je ne sais pas pourquoi je marche au bord de la Route. Je ne sais pas pourquoi je ne crains pas les nuées. Je ne sais ni pourquoi hier je t'ai aidée ni pourquoi j'aurais voulu aider le vieillard... » Il s'interrompit net.

« Tu as vu le vieillard. Qu'as-tu vu ? Tu as vu Ceux d'en bas ?... »

« Non, pas exactement. Ne parlons plus de cette nuit, pas maintenant. »

« Viens, le prochain abri ne doit pas être loin. Malgré ma cheville, nous y serons bien avant que le soleil s'enfonce dans les nuées, et les autres l'auront sûrement dépassé. »

Ils marchèrent la Route. Herv à l'extrême bord. Etoile plus à l'intérieur, boitillant, les yeux rivés sur la ligne d'horizon. La nuit, ils furent seuls dans l'abri. Tous les alimentateurs donnaient. Ils mangèrent et s'endormirent très vite, côte à côte. A son réveil, Etoile retrouva Herv assis, à regarder les nuées qui finissaient juste de descendre. Elle fit quelques pas en chantonnant. Il ne bougea pas, ne tourna pas la tête vers elle.

« Marche ta Route, Herv. »

« Marche ta Route, Etoile. »

Un instant plus tard, la regardant : « Oui, marche ta Route. Je ne sais pourquoi, mais je resterai ici aujourd'hui. Va. »

Comme honteux de cette décision, il détourna les yeux. Sans se presser, Etoile mangea, but, puis revint lentement vers lui. « Je ne te comprends pas. Tu es reposé maintenant. Alors pourquoi restes-tu ici ? »

Il ne répondit rien.

« Très bien. Marche ta Route. Plus tard, peut-être... »

« Peut-être, marche ta Route, Etoile. »

Vers le milieu du jour passèrent deux hommes qui ne lui adressèrent pas la parole. Le soir, cinq autres, accompagnés de deux femmes, pénétrèrent dans l'abri. Herv ne rentra qu'au dernier moment, alors qu'ils allaient bloquer l'ouverture. Ils lui parlèrent peu, il répondit par monosyllabes. Une attitude, un arrêt inhabituel dans la marche de la Route éveillait la méfiance des hommes. Méfiance de ceux qui marchent envers ceux qui, volontairement, transgressent ne serait-ce qu'un moment la Phrase Fondamentale. Il s'endormit, avec sous les paupières l'image des nuées montantes, ensanglantées par le soleil couchant.

Il partit tôt le lendemain. Juste au bord de la Route, il avait la sensation de marcher au-dessus des nuées, et cela facilitait ses réflexions. Vers le milieu du jour suivant, il rattrapa Etoile.

« Je t'ai attendu, Herv. »

« Il ne fallait pas. Souviens-toi : l'homme doit marcher la Route, une fois, deux fois, trois fois la Route en rond. Tu crois cela, tu le crois, n'est-ce pas ? »

« Oui... oui, bien sûr. Je n'ai pris qu'un léger retard que je rattraperai avec toi. Je marcherai à ton pas. N'importe comment, tu m'aurais rejointe bientôt. »

Hésitante, elle ajouta : « Je veux savoir ce que tu as vu, ce que tu as compris, ce qui te rend différent des autres. »

Il ne répondit pas tout de suite. Les yeux baissés, il réfléchissait. Puis il trancha d'une voix résolue :

« Je ne crois pas que l'homme doive marcher la Route. C'est moi qui irai à ton pas. »

Elle n'osa pas lui demander d'explications.

Le soir, elle s'offrit à lui. Il la prit sans un mot, lui fit l'amour avec force et douceur, les yeux fermés, alors qu'elle cherchait ses yeux. Il ne pensait plus à rien, il était comme absent de son propre corps et pourtant parfaitement conscient de chacun de ses gestes, du moindre de ses attouchements. Quand leurs corps se séparèrent, elle voulut parler. Souriant, il lui mit la main sur la bouche, et la tête au creux de son épaule.

« Tout ce que tu veux me dire, je le sais déjà ou je m'en doute. Je te parlerai plus tard. J'espère même qu'à ce moment-là tu pourras entrer totalement en moi parce que... Plus tard, tu le pourras peut-être. »

Il desserra son étreinte, lui caressa un moment les cheveux et s'endormit.

Pendant le jour, ils marchaient côte à côte. Herv, juste au bord de la Route, les yeux perdus dans les nuées, ne parlait pratique-

ment pas. Etoile, plus en retrait, l'observait à la dérobée, craignant à chaque instant qu'il ne fît un faux pas. Il ne la regardait pas, mais si elle s'arrêtait, deux ou trois pas plus loin, il se retournait, interrogatif.

« Ma cheville me fait un peu mal... »

« Marchons plus doucement ou arrêtons-nous, si tu veux. »

Il ne la pressait jamais, sauf s'il estimait qu'ils n'arriveraient pas à temps dans un abri.

« Pour toi, » disait-il. « Moi, je n'ai pas exactement peur des nuées. »

Chaque fois qu'ils rencontraient un abri, Herv se précipitait vers les alimentateurs, même s'il n'avait ni faim ni soif. Certains donnaient telle ou telle sorte de nourriture ; d'autres, non. Parfois, tous donnaient, quelquefois aucun, raison pour laquelle certains hommes transportaient dans leurs mains de la nourriture solide. Alors Herv semblait se livrer à un rapide calcul mental. De temps en temps, il comptait sur ses doigts.

Tout en marchant, il déroulait en silence idée sur idée. Etoile connaissait toutes ses mimiques : hochements de tête approbateurs, dénégations, soupirs signifiant un élément manquant, grimace d'ignorance. Et il reprenait sans cesse ses raisonnements, inlassablement. Il interrogeait les vieillards rencontrés :

« Dis-moi, toi qui a beaucoup marché, existe-t-il beaucoup d'abris sans aucune nourriture ? »

« Par-ci, par-là. Mais le plus souvent, sur le total, un certain nombre d'alimentateurs donnent. C'est le principal. Sinon, il faut attendre l'abri suivant et oublier sa faim. »

« Oui... oui, bien sûr. Mais aurais-tu remarqué des alimentateurs donnant lors de ton premier passage et ne donnant pas après que tu aies eu la Route en rond ? »

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire par-là. Que cherches-tu ? »

La méfiance des hommes était éveillée et tous refusaient absolument de s'interroger sur la Route. Herv enfreignait ainsi une loi tacite. Dès le premier rappel à l'ordre, il essayait de leur redonner confiance :

« Aucune importance ! Juste une idée saugrenue qui me traversait la tête ! J'aurais dû réfléchir avant de parler. Excuse ma maladresse. »

« Ne laisse pas vagabonder tes pensées, et marche ta Route. »

Dans le meilleur des cas, ils ajoutaient :

« Non, je n'ai rien remarqué de semblable. Il faudrait vraiment une bonne mémoire ou avoir prêté attention. La Route est tellement longue... »

Le soir, Herv n'aimait Etoile que s'ils étaient seuls dans l'abri. Sinon, il préférait attendre le matin, que tous les hommes soient partis.

« Ne penses-tu pas que c'est mieux ainsi ? »

« Tu as sans doute raison, mais il est parfois excitant d'être observés pendant l'amour. Ne trouves-tu pas ? »

« Non, les autres volent l'intimité. »

Il s'endormait très vite, toujours avant elle, et même dans son sommeil semblait à la recherche d'un élément qui lui aurait échappé. Elle l'observait un moment, murmurait à voix basse : « Quel chemin de ta tête as-tu marché aujourd'hui ? Tu ne crois plus à la Phrase Fondamentale, mais quand tu auras la Route de ta tête en rond, la marcheras-tu une seconde fois avec moi ? Et que feras-tu à ce moment-là ? T'arrêteras-tu une seconde fois avec moi ? Et que feras-tu à ce moment-là ? T'arrêteras-tu dans un lieu pour attendre la vieillesse ? Tu en es fort capable, mais elle te sera longue, cette attente immobile... Tu m'acceptes à tes côtés, mais me réserves-tu un rôle, attends-tu que je fasse quelque chose ? Qu'attends-tu de moi ? Si je m'éloignais, aurais-tu vraiment mal ?... »

Finalement, elle posait sa tête sur son épaule pour chercher le sommeil.

Au fil des jours, Herv se rapprochait d'Etoile. Il s'arrêtait parfois sans raison, simplement pour la regarder, un étrange sourire au bord des lèvres. Un sourire spontané, issu de ses pensées propres, car rien ne le justifiait. Après l'amour, il l'étouffait de tendresse, lui révélant ainsi un domaine auquel personne ne l'avait initiée jusqu'alors. Il marchait aussi plus volontiers au centre de

la Route, mais matin et soir il allait regarder les nuées. Il aimait qu'Etoile l'accompagne mais il ne le lui demandait jamais. Elle était incapable de s'approcher trop près du bord. Qu'elle ne parvienne pas à contrôler son vertige et sa crainte semblait le contrarier.

Ils atteignirent ainsi le lieu 5035.

Le lieu 5035 était relativement petit par rapport à certains autres. Un lieu : une étape où l'on ne devait pas s'attarder plus que nécessaire. Un élargissement de la Route hérissé d'abris. Il existait d'immenses abris du sommeil pour dormir côte à côte, à même le sol, de multiples abris à alimentateurs pour prendre la nourriture en commun. Il existait en outre de petits abris individuels, carrés, accolés les uns aux autres mais reconnaissables par les aspects extérieurs différents : abris du repos, abris des soins, abris des femmes enceintes. Une fois l'ouverture bloquée de l'intérieur, on ne pouvait y pénétrer de l'extérieur. On devait s'étendre sur une couche basse, et venait le sommeil... De plus, il y avait un abri particulier dans chaque lieu : celui de la Mort. Chaque homme robuste se devait d'y apporter une dépouille trouvée sur la Route. Le corps était déposé le soir sur la couche, l'abri fermé. Le lendemain, la dépouille avait disparu. « Ceux d'en bas, » murmuraient craintivement les hommes. Personne ne pénétrait dans l'abri de la Mort sans raison.

Herv et Etoile étaient fatigués. Il allait faire bientôt nuit. Ils se rendirent dans un abri à alimentateurs. Herv les regarda tous attentivement, mais s'aabstint de les faire fonctionner plus que nécessaire. Une vingtaine de personnes étaient déjà en train de manger, il ne voulait pas attirer l'attention sur lui. Il remarqua pourtant qu'un tiers à peu près ne donnaient pas. Puis ils allèrent se coucher dans un abri commun. Ils ne virent ni Mors ni les siens : marchant vite la Route, ils avaient déjà dû quitter le lieu.

Très tôt le lendemain, avant que le lieu s'éveille tout à fait, Herv sortit de l'abri. Il s'était assigné les alimentateurs comme premier objectif. Il put les examiner et les faire fonctionner à loisir. Avant de rejoindre Etoile, il fit une rencontre inattendue. La femme enceinte de la bande de Mors sortait d'un abri individuel réservé à son état et clignait des yeux dans le soleil. Elle le reconnut et retrouva son arrogance :

« Tu vois, Herv, l'enfant n'a pas voulu quitter mon ventre. Il me sera peut-être donné au lieu 5036. Je le porterai jusque-là. J'espère qu'il sera alors temps de m'en débarrasser. »

« Mors et les siens ne sont plus dans le lieu. »

« Tu ne me crois pas capable de les rattraper ou de marcher seule ? »

Il ne répondit rien et s'éloigna.

« Etoile, en sortant d'un abri individuel, on sait uniquement qu'il ne fera pas nuit, jamais le temps qu'on y est restéé... »

« Bien sûr, mais quelle importance ? C'est comme ça. »

« Oui, mais pour quelle raison ? Je trouve cela étrange. »

« Herv, si tu sors avant moi d'un abri individuel, m'attendras-tu ? »

« Bien sûr, je t'attendrai. »

« Même si je suis longue à sortir, tu ne marcheras pas seul la Route ? »

« Je t'attendrai. »

Ils pénétrèrent dans deux abris de soins voisins. Les coups et meurtrissures qu'ils avaient reçus s'étaient effacés avec le temps, mais parfois la cheville d'Etoile était encore douloureuse et Herv n'arrivait pas à se débarrasser tout à fait de certains vertiges datant de la rencontre avec Mors. Il bloqua l'ouverture de son abri. La douce lumière couleur de soleil couchant suintait des murs. La couche basse au centre, les murs nus et lumineux, le plafond et le sol couleur de la Route. Rien d'autre. Il s'étendit lentement. Ses paupières s'alourdirent. Il se releva d'un bond, et la somnolence disparut. Il répéta plusieurs fois la même expérience, espé-

rant confusément provoquer quelque chose. En vain. Convaincu qu'il n'arriverait pas à appréhender ce qu'il sentait autour de lui, il se livra à l'inconscience...

Il se réveilla d'un coup, le corps léger, mais comme vidé de toute énergie. Il se tâta la nuque. Plus aucun mauvais souvenir des coups qu'il avait reçus. Se levant, il examina de nouveau l'abri. Il ressentit une impression de puissance indéfinie et immuable se dégager des murs, du sol, du plafond. Une impression d'étouffement aussi : il se sentait prisonnier de forces obscures, neutres et pesantes dont il ne pouvait percer la nature. Il sortit de l'abri. Celui d'à côté était vacant. C'était tôt le matin. Le lieu commençait à peine à s'éveiller.

Pris d'une idée subite, Herv se plaça à l'ouverture de l'abri qu'il venait de quitter et compta les pas jusqu'aux ouvertures des deux abris encadrant le sien : huit pas. Il répéta la même expérience, mais à l'intérieur des abris, de l'ouverture au mur mitoyen. A peu près trois pas de chaque côté. Donc, les murs mitoyens avaient deux pas d'épaisseur. Il vérifia ; il en allait de même pour les murs communs des abris de soins. Par contre, les murs non communs n'avaient qu'une épaisseur négligeable. Un pas et demi pour les abris de repos, trois pour ceux des femmes enceintes. Si, de l'extérieur, les abris se différenciaient par les formes respectives de leurs toitures en cônes, en pyramides ou en demi-sphères, à l'intérieur, ils étaient tous exactement semblables et de même dimension. En faisant cette constatation générale, Herv prit conscience que les plafonds de tous les abris étant plats à l'intérieur, avaient donc tous une certaine épaisseur. Il n'osa pas se hasarder maintenant dans l'abri de la Mort. Trop de gens commençaient à circuler et chacun évitait justement la proximité de celui-ci. Herv ne voulait pas prendre de risques, d'autant plus que les hommes s'écartaient insensiblement de lui dès qu'ils avaient accroché ses yeux. Un peu, pensait-il, comme s'ils sentaient mon indifférence envers la Phrase Fondamentale, ma soif de juger la Route.

Herv retrouva Etoile près des alimentateurs. Elle courut sur lui, l'embrassa. « J'ai cru que tu ne sortirais jamais. Voilà tout un jour plein que je rôde autour de ton abri, espérant que l'ouverture se débloque enfin. »

Tandis qu'il mangeait, elle lui raconta joyeusement cette journée d'attente. Herv, soucieux, n'écoutait que d'une oreille distraite. D'un coup, il se leva et, comptant ses pas, vérifia l'épaisseur des murs des abris communs. Il revint ensuite près des alimentateurs, que tout le monde avait désertés. Etoile l'avait suivi et regardé sans comprendre, un peu blessée de l'absence d'intérêt qu'il montrait à son égard.

« Herv, j'ai l'impression que tu n'as pas tellement écouté ce que je disais. »

« C'est vrai, je n'ai pas écouté. » Puis, s'animant soudain : « Comment expliquer que les murs mitoyens et les toitures des abris individuels aient une épaisseur assez considérable, de même que les murs des abris communs portant les alimentateurs ? Par contre, l'épaisseur des autres murs et toitures est pratiquement négligeable. Autre chose encore : comment se fait-il que certains alimentateurs ne donnent pas de nourriture, alors qu'il n'y a aucune raison pour qu'ils ne remplissent pas la même fonction que les autres, qu'ils soient sans fonction aucune ? Je vais te dire : les toitures, les murs épais, les sols aussi peut-être renferment quelque chose qu'il nous est interdit de voir. J'ai même l'impression que les volumes sont atténués de façon à ce que l'œil ne le remarque pas. La Route ne semble pas naturelle, tu comprends, *pas naturelle.* Pas comme le soleil, pas comme les points brillants du ciel à la nuit tombante, pas comme la température douce et légèrement plus fraîche matin et soir, pas comme les souffles d'air parfois sur le visage. »

Herv avait prononcé ces derniers mots presque doucement. Etoile le regardait. Sur son visage passaient toutes les expressions qu'il avait en marchant la Route en silence. Voilà, voilà la Route de sa tête qu'il marche tous les jours, pensa-t-elle. Il ne me parle pas, il pense tout haut. Herv poursuivit : « Finalement, la Route nous aveugle et nous dirige. Il doit nécessairement exister

autre chose, aussi naturel que le soleil. Maintenant, je ne peux plus ne pas sentir cet *autre chose* vibrer dans l'air. Je ne peux plus comprendre comment personne ne semble avoir conscience d'une telle évidence. »

Herv tournait en rond, les mains dans le dos, les yeux fixés au sol. Etoile l'entendait mais, dans son esprit, les mots ne s'enchaînaient pas les uns aux autres. « Je ne comprends rien... Je ne saisis pas le sens de tes paroles... »

Herv la regarda vaguement. « Tu es pourtant différente des autres femmes, tu devrais sentir tout cela. Or, tu as la même attitude que les vieillards que j'ai questionnés sur les alimentateurs. Tu as *peur*. Inconsciemment, tu sais comme moi que tout cela n'est pas naturel et que les lois tacites qui régissent les rapports des hommes entre eux et vis-à-vis de la Route ne servent qu'à masquer ce manque de naturel. Elles y réussissent. Les hommes un peu sensibles ou ceux qui ont beaucoup marché sentent la faille ; pourtant ils ne veulent pas, ils ont peur de la localiser. Ils préfèrent se raccrocher, comme tu le fais toi-même, à la dureté de la Route sous leurs pieds. »

« Tu es peut-être dans le vrai, mais c'est ainsi. Si les lois existent, c'est qu'elles ont leur raison d'exister. »

« Mais alors, à ton avis, quelles sont ces raisons ? »

« Qu'importe... »

« Non, justement, il m'importe, et il devrait en être de même pour toi. Maintenant, tu ne peux plus ne pas sentir cette faille. Tu la touches du doigt. Je t'aide à en déterminer le contour, tu ne peux plus en refuser systématiquement l'évidence... or, cela ne t'intéresse pas, et tu n'aimes pas que je m'y intéresse. Tu me guettes. Chaque signe d'oubli de ces problèmes te remplit de joie. Mais, rends-toi compte que c'est parce que je suis ainsi, et à l'écart des autres, que tu m'aimes. »

Herv s'était planté devant elle. Elle n'osait plus le regarder. Il était habité d'une telle puissance. Son ton était sans réplique, presque dur. Et ce dernier point la touchait tellement. Les larmes aux yeux, elle demanda : « Cela se voit-il ? D'ailleurs, ce n'est pas exactement... »

« Mais si, c'est exactement cela, tu le sais bien. »

Sans perdre de sa fermeté, sa voix s'était faite presque tendre. Un instant de silence, il se remit à tourner en rond. Ils étaient tous deux tellement absorbés qu'ils ne remarquèrent pas l'entrée d'une vieille femme. Les voyant, elle s'immobilisa près de l'ouverture. Herv poursuivit : « Et les alimentateurs ? Certains ne donnent pas de nourriture. En tous points semblables à ceux qui en donnent, ils devraient avoir la même fonction. C'est qu'ils ne donnent *plus* de nourriture. *Ils se sont taris.* »

Etoile le regardait, sidérée.

« Je vois que tu me suis parfaitement. Les hommes disent : tel alimentateur ne donne *pas*. Jamais ne donne *plus*. Je ne sais s'ils n'osent, ou si une telle évidence ne leur vient pas à l'esprit. Chose plus étrange encore : tous les alimentateurs sont disposés de la même façon dans les abris, l'alimentateur eau donnant pratiquement toujours. Souvent les alimentateurs à nourriture fluide, donc intransportable dans les mains, donnent encore, tandis que les alimentateurs à nourriture solide ne donnent plus. Par contre l'inverse est très rare. Les alimentateurs sont en train de se *tarir*. Je ne peux en avoir la preuve, n'ayant pas encore la Route en rond, mais j'en suis sûr. Cette progression ne peut aller qu'en s'accélérant. Un jour, il n'y aura plus aucune nourriture solide, puis plus aucune nourriture fluide, enfin plus d'eau. La Route commence à ne plus remplir son rôle. Enfin, un jour, elle continuera d'exister *sans les hommes*. »

« Tu déraisonnes, Herv, tu es complètement fou. »

« Non, il n'est pas fou. »

Herv et Etoile se retournèrent d'un bloc. Les yeux de la vieille femme brillaient d'un étrange éclat. « Je suis vieille, je n'arrive plus tellement à mettre mes idées en ordre, je n'ai pas entendu tout ce que tu as dit. Je n'ai pas tout compris non plus. Mais, au sujet des alimentateurs, je peux t'apporter la preuve que tu cherches. Dans le lieu où mon enfant a vu le jour, je me suis attardée lors de mon second passage. Trois ou quatre alimentateurs où j'avais l'habitude d'aller ne donnaient plus. C'était de la nourriture solide, j'en suis sûre. C'est tout ce que j'ai à dire. Le reste, je

n'ai pas compris. Mais fais attention, tu ne devrais pas... Je ne sais pas, je suis vieille, j'ai tout oublié sauf ce que je t'ai dit. Marche ta Route. »

Elle sortit sans bruit, laissant Herv et Etoile interloqués. Herv réagit le premier. « Elle, elle en sait beaucoup plus qu'elle ne veut bien le dire. Mais elle a peur, je lui rendrai confiance, il faudra bien qu'elle parle... »

Il sortit mais ne la vit nulle part. Il courut partout, interrogea des hommes, fouilla tous les abris. En vain. A l'extrémité du lieu, la Route était déserte jusqu'à l'horizon.

Il revint profondément troublé.

« Ne pense plus à tout ça ; fais comme elle, oublie. »

Il n'entendit pas, reprit à voix basse comme pour lui-même : « Oui, tout est parfaitement logique. La Route commence à ne plus remplir son rôle. La Phrase Fondamentale, que tout le monde prononce, personne ne la comprend. « *La Route ne fut pas toujours et ne sera pas toujours.* » Qu'y avait-il avant, et surtout qu'y aura-t-il après ? Rien, puisqu'il n'y aura plus de vivants. Il faut « appréhender » l'*autre chose*. C'est la seule issue possible, le seul moyen d'échapper à la Route. » Herv caressa le sein d'Etoile. « Passons dans l'abri de repos et nous reprendrons la marche. Nous n'avons plus rien à faire ici. Sur la Route, peut-être... »

Etoile pénétra dans un abri de repos. Personne en vue. Herv se précipita à sa suite et bloqua l'ouverture.

« Que fais-tu ? Es-tu fou ? »

« Mais non, ne crains rien. Que crains-tu qu'il t'arrive ? Etends-toi. »

Réticente, elle finit par s'allonger. Elle resta parfaitement éveillée et il ne se passa rien.

« Tu vois l'abri refuse de remplir son rôle parce que je suis ici. Je vais dans l'abri voisin. »

Il repoussa l'ouverture de son propre abri sans la bloquer et s'étendit sur la couche. Le sommeil ne vint pas. Il se leva, murmurant un « Bien sûr » las, et bloqua l'ouverture. Il n'était pas possible de tromper la Route. Quelques instants plus tard, il per-

dit conscience. Il se réveilla un matin, détendu, les muscles parfaitement reposés. Etoile n'était pas encore sortie. Très peu d'hommes circulaient entre les abris. Il se dirigea vers celui de la Mort. Il y pénétra sans angoisse. Aucune impression puissante ne s'en dégageait. Au contraire des autres abris, celui-ci ne semblait pas « habité ». La lumière suintait du plafond. Les murs étaient mats, d'épaisseur insignifiante. Il ressortit, se dirigea vers les abris communs pour attendre le réveil d'Etoile.

Herv et Etoile marchèrent la Route au milieu du jour. Ils parlèrent peu. Puis, au matin du second jour :

« Etoile, que tu le comprennes ou non, tu sais parfaitement ce que je pense. Maintenant, je me moque totalement d'atteindre au plus vite le lieu suivant. Je m'arrêterai chaque fois que je le jugerai nécessaire pour étudier les nuées. Je ne serai peut-être pas un compagnon agréable. Je ne me sens en rien obligé vis-à-vis de toi, il faut qu'il en aille de même pour toi. Si tu crois en la Phrase Fondamentale, tu peux marcher seule et plus vite que moi. Sinon, avec plaisir, je te garde à mes côtés. »

« J'avais tellement peur que tu ne me chasses ; je veux rester avec toi. »

Un moment plus tard :

« Herv, même si ce que tu penses est vrai, cela ne te concerne pas. Tu pourrais vivre encore cent fois. Pourquoi ne pas oublier ? Pourquoi rester en marge des autres ? »

« C'est impossible, Etoile. Je veux savoir et connaître l'Autre Chose, la Libération de la Route, même si c'est inutile, même si j'échoue. Si tu avais faim, dans un abri sombre comme la nuit, tu chercherais à tâtons les alimentateurs car tu sais qu'ils existent, même si tu n'es pas sûre qu'ils donnent. Je ne suis peut-être pas le premier à chercher cette Libération et d'autres l'ont peut-être trouvée avant moi. C'est peut-être même pour pouvoir découvrir la Libération que l'on doit marcher la Route. Oui... c'est même sûrement pour cela. Ainsi la marche de la Route constitue le

moyen de la prise de conscience. En stagnant dans un lieu, les chances seraient bien moindres. *Oui,* c'est là que réside le sens profond de la Phrase Fondamentale. Maintenant je la crois, mais pas dans son acception limitée. « *Ne fut pas toujours et ne sera pas toujours.* » Cela sous-entend l'Autre Chose, que l'on doit découvrir par la marche. C'est là le sens profond. Etoile, te rends-tu compte ? Grâce à toi, j'ai découvert le pourquoi de la Phrase Fondamentale. Maintenant, tu ne peux pas ne pas comprendre, tout s'enchaîne. »

Il la saisit par les épaules, l'embrassa, la secoua dans sa joie débordante. « Etoile, tout se recoupe. Mais alors, même le fait que certains alimentateurs ne donnent pas... »

Herv lâcha Etoile. Il était reparti dans ses pensées, au centre de cet univers où elle ne parvenait à l'atteindre, où elle perdait tout contact avec lui. Il la regardait, mais son regard lui passait au travers du corps, comme pour se perdre dans l'Autre Chose. Elle eut mal, elle comprit que les « ça ne sert à rien », « cela ne te concerne pas », « et puis même après tout » ne seraient plus d'aucun effet. Elle se sentait dérisoire à côté de la possession de l'Autre Chose qu'entrevoyait Herv.

« Penser que certains alimentateurs ne donnent *plus* ne serait qu'une étape nécessaire de la prise de conscience... Ne donnent *pas,* fait absolument fixe depuis l'origine de la Route pour suggérer aux hommes de tous les temps l'impression de quelque chose en train de se produire. La vieille femme aurait été sur le chemin de la prise de conscience mais ensuite bloquée par ses peurs. Des faits : trois alimentateurs ne donnent plus au lieu 5035, trois autres sans fonction se mettent à donner au lieu 5036 ou 5037. Personne ne peut s'en apercevoir ou n'y prête attention. La Route renferme tellement de mystères... Après la Libération vient peut-être la Connaissance... Et les nuées... Pas hostiles... Non, elles ne sont pas hostiles, mais pas exactement naturelles non plus, pas comme le soleil... »

Herv réfléchissait, et d'un coup, sans se préoccuper d'Etoile, il marcha vers le bord de la Route et s'assit. Il ne bougea plus de toute la journée. Etoile ne savait que faire. A ceux qui passaient

et s'arrêtaient, étonnés de leur attitude, elle disait qu'Herv était fou, qu'il frappait quiconque lui adressait la parole, qu'elle restait pour prévenir les gens de ne pas s'occuper de lui. Ils s'éloignaient, hochant la tête d'un air triste et compréhensif. Le soir, ils furent seuls ; Herv décida de rester encore le lendemain. Il médita, les pieds au-dessus des nuées. Etoile agit comme la veille et respecta son silence. Dans l'abri, il lui parla de son enfance, lui fit parler de la sienne, lui fit l'amour à la faire crier de plaisir. Elle ne tentait plus de le dissuader. Un accord tacite s'était établi.

Le jour suivant, ils marchèrent la Route. Herv était comme absent de son propre corps. A la tombée de la nuit, par contre, il semblait retrouver Etoile et ne s'occuper que d'elle. Les jours se succédaient. Quand elle le regardait dormir, un sentiment d'inquiétude indéfinie l'étreignait.

« Où es-tu, maintenant ? Je sens que quelque chose se prépare, mais que peut-il donc arriver ? Tu es tellement loin et proche tour à tour. »

Lors d'une halte, elle questionna : « Tu ne m'as jamais dit ce que tu avais vu à l'extérieur le soir de notre rencontre. As-tu vu le vieil homme attaqué par Ceux d'en bas ? Et comment peux-tu penser que les nuées ne sont pas hostiles ? »

Herv prit le temps de réfléchir. « Finalement, les faits sont très simples. Par l'ouverture débloquée passait un rayon de lumière qui n'éclairait pas loin mais rendait les nuées suffisamment translucides pour que je voie le vieil homme. C'était à la fois vague dans le détail et précis dans les faits. Il se débattait furieusement comme s'il était étreint de tous côtés, tiré vers le bord de la Route, et il roulait des yeux exorbités. Or, il n'y avait *personne* autour de lui. Il se débattait contre lui-même et pourtant semblait lutter contre une force contraire. Il griffait l'air, se labourait le corps et le visage de ses ongles. Il était en sang. Or, cela, je l'ai vu distinctement. Pas longtemps, mais je suis sûr de ne pas m'être trompé. *Ceux d'en bas n'existent pas.* Je veux dire par là qu'ils n'ont aucune existence physique. Ils sont nés à l'intérieur même de l'esprit du vieil homme. Il s'est tué lui-même dans sa fo-

lie. Les nuées doivent avoir un rôle à remplir, et c'est l'incompréhension de ce rôle qui conduit à cette destruction de soi-même.

Etoile frissonna. « Dis-moi, Herv, dis-moi que tu ne vas pas volontairement affronter les nuées. Tu finiras comme le vieillard et je ne veux pas te perdre. »

« Mais non, n'aie crainte, il n'est pas encore temps. »

Herv changea de conversation. Les jours suivants, il sentit la peur lovée dans l'esprit d'Etoile, surtout à l'approche de la nuit. Il plaisantait : « Mais non, ce n'est pas pour ce soir, je ne suis pas encore prêt. »

Ils approchaient du lieu 5036. Herv avait décidé de s'arrêter un jour complet pour se reposer avant les dernières étapes. Comme à son habitude, il était assis au bord de la Route, Etoile un peu en retrait. Ce devait être le milieu du jour. Soudain, Herv sentit un frisson le parcourir. Il ne rêvait pas, il était bien sûr qu'il ne rêvait pas. Juste sous ses pieds, les nuées semblaient s'ouvrir, se déchirer. Il se créait un vaste tourbillon, une gigantesque dépression dont le fond sembla s'éclaircir et, d'un coup, s'évanouit, démasquant « quelque chose », mais tellement plus bas. Le soleil au zénith s'engouffrait droit dans la déchirure. Et il vit... Il vit plus de couleurs mélangées qu'il n'en avait jamais vu jusqu'alors : une couleur céleste sur laquelle miroitait le soleil, des couleurs qui ne se trouvaient que dans les yeux des hommes. Il vit la couleur des yeux d'Etoile, des couleurs qu'il pensait ne pouvoir appartenir qu'au soleil s'enfonçant dans les nuées, d'autres encore qu'il n'aurait jamais pu imaginer. Sous le coup de l'émotion, sa voix s'étrangla. Il regardait, fasciné. Il pensait très vite : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible. » Il se leva d'un bond, explosant, bégayant :

« Etoile, approche, c'est... c'est incroyable, viens voir. »

Il gesticulait, tantôt la regardant, tantôt penchant la tête au-delà de la Route. Une crainte terrible s'abattit sur elle. Elle se redressa, tremblante.

« Etoile, approche, c'est... c'est incroyable. Il existe quelque chose en-dessous, que les nuées voilaient constamment à nos yeux. C'est plus beau que tout ce que je connais. C'est stable, solide, en relief. Cela paraît illimité. C'est... c'est naturel, oui, *naturel.* En harmonie avec le ciel, comme en correspondance avec lui. Etoile, approche. Tu ne peux pas refuser de voir cela, tu comprendras tout, tu ne peux pas refuser de croire tes yeux. »

Il se dirigea vers elle en tendant la main comme pour la saisir. Elle s'enfuit en courant.

« Etoile, je te supplie de venir voir. » Il se retourna vers le bord. « Ne laisse pas passer cette chance. Dépêche-toi. Il sera trop tard. Les nuées se referment déjà. »

Comme deux gigantesques lèvres, les nuées avalaient la déchirure. Herv regarda jusqu'à la fin et revint lentement vers l'abri, silencieux.

« Pardonne-moi, je n'ai pas pu. Je crains déjà d'approcher le bord de la Route. Tu le sais, comment aurais-je pu ?... La fuite fut plus forte que moi. »

Les yeux d'Herv brillaient ; ils perdirent tristement leur éclat en se posant sur elle. « Je ne peux rien pour toi, j'en suis désolé. »

« Si, tu peux tout, je suis heureuse à tes côtés. »

« Mais tu n'arrives pas à te détacher de la Route et pour moi tu triches un peu avec elle. Tu t'arrêtes chaque fois que je m'arrête mais tu ne me suis pas jusqu'où je vais. Et plus le temps passe, plus augmente le déséquilibre. Prends garde à toi. Tranche avant d'avoir trop mal. »

« J'ai choisi, je reste avec toi. Le temps passant, mes peurs s'effaceront peut-être. »

« Mais auras-tu le temps ? Tu sais, la libération est presque à portée de ma main. »

« Que veux-tu dire ? La libération est à portée de ta main ? »

« Je ne sais pas encore, je le sens. »

« Mais cela ne changera rien ? Tu me garderas avec toi ? »

« Je le voudrais. Mais toi, resteras-tu avec moi ? »

« Je veux rester avec toi. »

« Alors, tout est bien. »

« Tout pourrait être tellement mieux si... »

« Tu as raison, et tu sais que je n'attends que toi. »

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. »

« Je le sais, mais je regrette, c'est impossible dans le sens où tu l'entends. Je ne peux plus retourner vers toi. »

« Et je ne peux pas encore... »

« Je le sens bien, je souhaite qu'il ne soit pas trop tard. »

« Que veux-tu dire ? Tu parles toujours par énigmes. »

« Je sens qu'il te faut me rejoindre très vite. Tu as tous les éléments, et plus un instant à perdre. »

« J'essaierai. »

Ils ne parlèrent plus jusqu'au soir. Herv resta à ses côtés, plongé dans ses méditations.

Ils marchèrent la Route le lendemain.

« Si tu veux, nous pouvons rester au centre de la Route. Mais pour toi, il serait bon que nous marchions au bord. Il te faut sentir que les nuées ne sont pas hostiles. »

« Soit, je vais essayer. Mais pas trop au bord. »

« Fais comme tu veux. »

Ils atteignirent les lieux 5036 puis 5037. Herv ne s'intéressait plus ni à la Route ni aux nuées. Seulement à Etoile, jour et nuit, la guidant aux travers de ses raisonnements, essayant de cerner et d'arracher sa peur. Il était d'une patience infinie et de plus en plus lumineux chaque jour. Il lui parlait de la paix intérieure, de la paix avec soi-même. Il l'aimait souvent, et n'importe où, parfois au milieu de la Route. Pleinement aimée, elle vivait dans la joie.

« N'oublie pas, Etoile, n'oublie pas. Tu avances lentement. »

« Je progresse, je n'ai presque plus peur des nuées. Je peux marcher comme toi. Je peux attendre le dernier moment avant de rentrer dans l'abri. »

« Il te faut progresser aussi à l'intérieur. C'est un chemin où je ne peux t'aider. C'est ton chemin. »

« Je sais, je progresse. »

Un jour, elle lui annonça gravement : « Herv, je crois que je suis enceinte. Tu m'as tellement bien aimée... »

« C'est une bonne nouvelle. Toutes les femmes ne peuvent avoir d'enfants. C'est une très bonne nouvelle. Tu devrais être heureuse. »

« Je suis heureuse, profondément. C'est pour cela que je suis grave. Je suis sûre que tu voudrais un fils. »

« Oui, un fils. »

« Alors, ce sera un fils. »

Les abris succédaient aux abris. Etoile demandait des éclaircissements. Herv lui répondait de son mieux. Il dormait, calme et détendu. Son corps semblait de plus en plus léger, comme s'il échappait, comme s'il n'appartenait plus à la Route. Elle le sentait provisoire.

Les lieux succédaient aux lieux. Le ventre d'Etoile gonflait. Elle ne posait plus de questions. Elle les avait toutes épuisées. Elle sentait qu'Herv voulait se transmettre très vite. Comme s'il était pressé par le temps, il cherchait à lui donner maintenant toutes les joies qu'il pouvait lui apporter. Il ne parlait jamais du futur. Il ne parlait jamais de son fils qu'au présent :

« Il me semble parfois, lorsque je pose la main sur ton ventre que je le sens bouger. N'est-ce pas merveilleux ? »

« C'est vrai, il commence à bouger. Dis-moi, que feras-tu de ton fils quand je te l'aurai donné. »

« Puisses-tu me le donner. Puisse-t-il être libre de la Route avant même que de naître. »

Il attendait une réponse. Etoile baissa la tête, silencieuse.

Herv devint plus profondément grave. Il semblait se concentrer en lui-même, puis de jour en jour rassembler toute sa force intérieure. Ils marchèrent très lentement. Ils se trouvèrent assez tard à proximité d'un abri. Il l'entraîna à l'intérieur, lui fit l'amour longtemps, tendrement. Il ne parlait pas. Le silence était étrange.

« Qu'as-tu, Herv ? »

« Nous serons seuls ici ce soir... »

« Certainement, nous serons seuls. Herv, rassure-moi, que veux-tu faire ce soir ? »

« Ce soir, il est temps pour nous de quitter la Route, de rejoindre le monde naturel d'en bas. Je t'en ai parlé, je t'en ai souvent parlé. Un monde où existe la couleur des yeux de tous les hommes et où je te montrerai la couleur de tes yeux. »

« Es-tu bien sûr que ce monde existe ? N'as-tu pas vu seulement un morceau de ciel différent de celui-ci ? Il y a beaucoup de couleurs dans les couchers de soleil. »

« Il n'y a pas de relief. »

« Et comment iras-tu ? »

« Il n'existe qu'un seul moyen : je ne sais par quel phénomène, les nuées sont le trait d'union entre le monde naturel d'en bas et la Route. Il nous faut nous confier aux nuées. Elles savent. Elles rempliront leur rôle. »

« Herv, souviens-toi du vieillard. »

« Le vieillard n'était pas prêt. Il n'avait pas compris les nuées. Il ne savait pas qu'elles avaient un rôle à remplir ; en luttant contre elles, il s'est détruit lui-même. Je suis prêt. Si tu ne l'es pas maintenant, tu ne le seras jamais et tu le sais. Fais-moi confiance, fais confiance aux nuées. Viens. »

« Je ne peux pas. Tu ne sais ce qui peut t'arriver. Tu ne sais ce que tu vas trouver. »

« Ce ne peut être que meilleur. Il faut avoir confiance. »

« Attends encore. »

« Ce n'est plus possible, tu le sais bien. Je t'ai attendue. »

« Attends quand même, attends ton fils. »

« Je ne peux t'entraîner. C'est toi qui dois venir. Pour toi-même et pour lui. Même si tu refuses encore le choix, tu auras choisi. » Herv se tut. Il regardait tristement Etoile secouée de sanglots.

« Je ne peux pas, je ne pourrai jamais. »

« Tu n'as pas trouvé ton chemin intérieur. Je le sentais confusément. Je n'y pouvais rien. »

« Herv, reste encore, pour connaître ton fils. »

« Tu lui parleras comme je t'ai parlé. Tu lui diras que je l'attends. Je t'attendrai aussi. »

Herv se détourna et sortit. Il s'assit à quelques pas de l'ouverture, face au soleil qui s'enfonçait, énorme et rouge, dans les nuées. La nuit tomba lentement. Les nuées montaient, paresseuses. Elles n'eurent aucun jaillissement. Herv ne regardait pas vers l'abri. Les premières nuées lui recouvrirent bientôt les jambes. L'ouverture claqua, bloquée. Etoile avait choisi.

Etoile resta éveillée, guettant les moindres bruits extérieurs. La nuit fut parfaitement calme, semblable à toutes les autres. Au petit matin, elle sortit. Herv n'était plus devant l'abri. Il n'était nulle part. Un dernier fol espoir s'était éteint. Les larmes embuèrent ses yeux fatigués. Vers le milieu du jour, une femme s'arrêta :

« Les nuées sont mauvaises. Ont-elles pris le père de ton enfant ? »

« Il est parti avec elles. »

Etoile s'enfonça dans le silence.

« Je m'appelle Edra. Marche ta Route, viens avec moi. »

Edra lui prit la main et la tira doucement. Etoile se leva...

Bien après le lieu 5659, Etoile rattrapa un homme qui boitait affreusement. Elle portait son enfant bien qu'il fût déjà en âge de marcher. S'approchant, elle reconnut Mors.

« Quelle surprise ! Etoile ! Tu dois être contente. Voilà des jours et des jours que je me traîne seul sur la Route, lorsque je retrouve le courage de me traîner. Personne ne m'aide : c'est la loi ; je n'atteindrai peut-être jamais un lieu ni jamais un abri de soins. »

« J'ai oublié le passé. Je vais t'aider, Mors. Mon fils peut marcher. »

« Ton fils et celui d'Herv ? »

« Oui, celui d'Herv. »

« Tu n'as jamais pu me donner de fils, et tu lui en as donné un, à lui. »

Il lui saisit le bras. Elle déposa l'enfant. Mors avait le regard mauvais.

« Sale femme. Ainsi, avec moi, tu étais stérile... Je n'atteindrai peut-être jamais le lieu, mais toi non plus, sûrement pas. »

La serrant étroitement, Mors l'entraîna vers le bord de la Route. Prise de panique, elle se débattit, griffa, hurla. Elle se déséquilibra trois, quatre fois. Ensemble ils roulèrent sur la Route. Il ne lâcha pas prise. Le bord était proche. Pour être certain de réussir, Mors s'avança encore. La poussant dans le vide, sa jambe blessée plia sous lui. Leurs deux cris se mêlèrent. L'enfant resta seul, sanglotant au milieu de la Route. Peu après, un homme vigoureux, au bon visage ouvert, le prit dans ses bras...

LES JOIES DU VELO

par René Durand

DANS l'étroit conapt de mon bâti-clape, j'avais amoureusement préparé mon vélo pour le départ. Il m'avait coûté des mois de salaire. Une vraie fortune ! Trois fois rien, bien sûr, pour les richards pourris qui se promenaient en bagnole, mais l'Eldorado pour le commun des pauvres mecs qui peuplaient les bâti-clapes et déambulaient à pied sur les routes de Paris. Un fuselage ovoïde, fait d'un alliage d'acier, nickel et chrome pratiquement indestructible, où s'abritait mon corps revêtu d'une combinaison de titane et vanadium super-légère, ignifugée : dernièrement un de mes vieux amis avait grillé vif sur sa bécane ; ces salauds, ils utilisaient des lance-flammes surpuissants maintenant.

Pour l'armement, je n'avais pas lésiné sur le prix, et le résultat valait la peine : une merveillè technologique d'efficacité et de destruction.

© 1975, *René Durand et Editions Opta.*

Mon casque intégral d'un noir rutilant et romantique me procurait une impression réconfortante d'invulnérabilité et, à travers la visière opaque, mes lunettes panoptiques à viseur incorporé élargissaient mon champ de vision à 360° et me permettaient de tirer dans tous les sens avec une extrême précision.

Tout ceci me remplissait du sentiment délicieux de ma propre puissance et, le frottement de la selle aidant, dès que j'enfourchais mon vélo, mon sexe se dressait et restait en érection tant que je roulais, érection parfois entrecoupée d'éjaculations épaisses, quand la violence de certains affrontements devenait paroxystique.

Mes bagages avaient été soigneusement rangés dans la remorque cuirassée, casemate compacte et aérodynamique du même alliage que le vélo. J'emmenais avec moi quelques armes portatives et des systèmes offensifs et défensifs facilement manipulables, qui pouvaient m'être utiles.

Quittant la ville en direction du sud, vers la mer, je me mis en route début juillet, aux premières grosses chaleurs. J'avais compté deux jours pour le voyage, et il me fallait passer une nuit dehors sur l'aire routière, en évitant de dormir trop pesamment.

Le ciel était dégagé, serein, dès quatre heures, quand je pris la route qui menait vers la Méditerranée. D'autres vélos, des tandems, des triporteurs circulaient déjà, dans le silence des dérailleurs bien huilés.

MEFIANCE.

En général, les cyclistes ne se tirent pas dessus. Mais il y a les paranoïaques, les schizophrènes et les ordures, ceux qui enfreignent toutes les règles et n'ont aucun sens social.

(C'est comme ça qu'ils ont tué maman. Elle était naïve, maman, bonne, confiante, et tout et tout. Ils circulaient tranquilles, avec papa, quelques kilomètres sur une petite route réservée aux cycles. Il y avait deux mecs, assis au bord de la route, les vélos à

terre, comme s'ils étaient en panne, visiblement emmerdés. Ils avaient même relevé leurs visières, les mecs. Paisibles. Alors maman s'est arrêtée, gentiment, pour les aider, elle a relevé sa visière avant que papa ait pu l'engueuler et lui dire de continuer. Et elle a pris la rafale dans la gueule. Elle avait plus de tête, maman, après ça. Rien. Que de la bouillie, d'un rouge squameux. Et papa n'a rien pu faire. Ils se sont regardés à travers leurs visières. Parce qu'ils avaient vite baissé leurs visières, les porcs. Ils pouvaient pas tirer. Aucun des trois survivants. Les combinaisons blindées étaient inattaquables, même aux balles à la nitro. C'est tout ça, le miracle de la technologie et de la miniaturisation. Alors papa a chargé de corps de maman sur le porte-bagages, a désarmé le vélo de son épouse tendrement chérie, a pris les armes avec lui, abandonnant la proie de métal à ces hyènes puantes, et il est rentré. Il est presque ému quand il raconte ça, papa, quatre mois après.)

Mais, en général, les cyclistes, ils ne s'attaquent pas.

Il y a bien assez à faire avec ces merdeux
bouseux
crados de piétomanes,
et avec les richards puants de pétrole qui roulent en voiture.

Elles sont rares, les voitures, mais elles existent. Vous les entendez arriver de loin,
chevaux de l'Apocalypse,
BLANC carène canonnières
ROUGE sang saloperie
NOIR chromatic commando
VERDATRE dégoulis défonce,
et une sueur glacée coule entre vos reins et le long de l'arête du nez. C'est la mort qui galope et caracole, mitrailleuses et rockets, lance-flammes, lames tourbillonnantes et faux fauchantes :
gare à vous si vos cuirasses ont un défaut !
gare à vous qui dormez
reposez
ouvrez vos casques !

gare à vous, car elles happent
triturent
malaxent
et ne vous lâchent plus !
gare à vous, petits ballons de protoplasme mou qu'elles projettent, qui rebondissent et qu'on entraîne dans des ruées de mort vers des garages-boucheries, où, prisonnier,
l'on vous dénude
et l'on vous chasse,
petit gibier
petit morceau de peau blanche,

qu'on tamponne,
qu'on aplatit
qu'on désosse,
roues larges sur vos os,
roues qui vous dépècent et vous répandent
roues qui font craquer la tête et les reins,
capots où vous vous écrasez où vous vous éclatez
pare-chocs qui accrochent vos testicules !
GARE A VOUS, QUI N'AVEZ PAS D'AUTOMOBILE !

Sur les plaques de plastacier surchauffé, en rase campagne, l'œil aux aguets, sous l'opaque métallisé de ma visière, je cheminais plein d'entrain, doublant de nombreux tandems, triporteurs, triplaces superbement suspendus, depuis une cinquantaine de kilomètres, quand je tombai sur le groupe de piétons.

Une famille entière, marchant orgueilleusement sur la droite de la route, vêtue des blanches combinaisons proprettes que ces imbéciles affectionnent. Quatre silhouettes pâles, une corpulente et de haute taille, le père sûrement, deux plus minces, une minuscule, toute frêle. J'actionnai mes mitrailleuses de potence du plus loin que je les vis, histoire d'entrer en matière. Les grosses balles traçantes ne les surprirent guère et bousculèrent légèrement le plus petit, un gosse qui devait avoir une huitaine d'années. Mais peine perdue. Ils étaient blindés. Leur riposte me fit rire : des im-

pacts mous de balles de ping-pong sur une raquette matelassée. En même temps, ils se mirent à courir. Le gosse que j'avais ébranlé tout à l'heure traînait. Je fus vite sur lui. Travail bien fait. Je l'empoignai de ma main droite aux gants d'acier et, dans la vitesse de ma course, je lâchai le guidon pour dégrafer sa visière. Visage doux, enfantin, apeuré.

Moi, je n'ai pas d'enfant. Alors pas de pitié. Pas de cruauté superflue non plus, ce n'est pas mon genre. La balle explosive lui fit proprement éclater la tête. Je m'en voulus un peu d'éjaculer à cet instant. Déséquilibré un moment par mon orgasme, je le balançai en tremblant sur le bas-côté et repris la poursuite, bien profilé sur mon beau vélo noir, muscles tendus, sexe à nouveau durci, mais calme, très calme. Les trois autres couraient, bien groupés, jetant fréquemment des regards en arrière. Leur course régulière ne me trompait pas. Ils préparaient leur attaque. Elle vint tout d'un coup, fort adroitement : ils avaient dû s'entraîner longtemps. Alors que je sprintais sur eux, ils s'écartèrent soudain pour former une sorte de triangle dont je vins occuper le centre, et les trois lance-flammes se déchaînèrent sur moi. Je riais intérieurement. Le feu me picotait légèrement, comme le soleil de dix heures, au mois de juillet, rien de plus : efficacité de la technique ! Mais eux, stupidement,

(Piétons ignares ! Marcheurs débiles ! Connards pédestres !)

n'avaient pas prévu qu'un cycliste ait pu munir son vélo d'un lance-flammes : des extrémités latérales de la fourche avant, dans le prolongement des papillons, jaillirent les deux minuscules entonnoirs qui crachèrent le combustible. Ma vision panoramique ne s'attarda pas sur les deux torches qui s'écroulaient sur le plastacier. Le lance-flammes de devant se déploya dans le prolongement du fuselage, à partir de la potence, en éventail :

JAUNE LE SOLEIL !

Je déchargeais à gros bouillons au moment où la boule de feu, dans un jet surpuissant, trouait littéralement le piéton qui me faisait face, visiblement le chef de famille : à la place de l'abdomen, un grand trou circulaire qui fumait un peu, à travers lequel on

voyait les boulons du bas-côté. Il resta là, stupide, le lance-flammes à la main, percé de part en part, avant de s'écrouler, tandis que je continuais mon petit bonhomme de chemin, d'une pédale allègre.

Ce fut le lendemain matin, après une nuit calme dans une casemate de la Prévention Routière où je dormis tranquillement près de mon vélo, que je rencontrai la voiture. Je n'eus pas le temps de plonger dans le bas-côté. Mes rétroviseurs ultra-grossissants me la montrèrent alors qu'elle venait de happer un triporteur mal armé, qu'elle hacha menu avant de disperser les copeaux de métal et de chair au vent de la route. Encore quelques cyclistes qui ne connaîtraient plus le bonheur d'avaler les kilomètres au rythme régulier et souple des pédaliers.

Je voyais les lames et les pinces articulées se préparer : un faux mouvement de ma part, un centième de seconde de retard, et j'étais fait, laminé sur place ou collé à la voiture jusqu'au prochain garage, et je ne savais que trop le sort que réservaient ces automobilistes mégalomanes et sadiques aux cyclistes qui tombaient dans leurs pattes.

Les deux canons arrière, sous la selle, étaient prêts. Le viseur raccordé à mon casque fonctionnait merveilleusement. Derrière les vitres blindées de la longue carrosserie noire qui avalait l'espace, je devinais l'assurance adipeuse du dégueulasse qui conduisait. Les lames et les pinces tournoyaient dans l'air. Il fallait jouer serré.

MILLE METRES.

SEPT CENTS METRES.

CINQ CENTS METRES.

TROIS CENTS METRES.

CINQUANTE METRES.

P O U M !!!

Le petit champignon monta gracieusement dans la rosée du matin. Les deux bombes atomiques miniaturisées à effet très

concentré, de fabrication artisanale, avaient atteint leur but. Un petit sprint m'éloigna très vite. Il fallait tout de même se méfier des retombées radioactives : les radiations étaient mortelles dans un rayon de cent mètres autour du point d'impact pendant un peu plus d'une heure.

Dans mon slip aussi il y avait eu une explosion atomique, et mon sexe baignait dans le fluide musqué de l'apothéose. Le petit con motorisé ne s'attendait pas à cela : un armement aussi sophistiqué sur un vélo. Moi, je n'ai jamais hésité question sécurité. Ça m'a coûté un peu cher, mais tant pis : c'est encore moins cher qu'une voiture, et je ne puis me priver de l'ivresse de rouler silencieusement, le vent sur la visière, tous les sens aux aguets, le long des belles routes de Paris, en plein accord avec la nature retrouvée.

Je ne connus pas d'autre ennui marquant jusqu'à l'arrivée. La Méditerranée se profilait au loin, bleu sur bleu, et à travers ma visière je humais l'iode mêlé des senteurs maquisardes, du chant des cigales, de l'odeur moite de la terre chaude alentour du ruban routier : les paysans, à l'abri de la frénésie roulante, ouvraient les sillons souples dans la tramontane, indifférents à l'activité brouillonne des vacanciers qui se ruaient vers les plages ensoleillées.

Mais il fallait encore se méfier : la route est meurtrière, et le moindre morceau du serpent de plastacier boulonné est une chausse-trape en puissance. Tant que je n'étais pas entré dans le village, tant que je n'avais pas garé mon vélo et ôté ma combinaison pour devenir un paisible vacancier ordinaire dans l'enceinte de la coquette station, je restais sur mes gardes, fauve impitoyable aux sens aiguisés, aux muscles souples, au self-control étonnant, les yeux grands ouverts sous la visière, constamment rivés au viseur panoramique : rien n'était plus dangereux que les abords des stations balnéaires, avec tous ces petits cons à pied ou à vélo, qui venaient tuer leur ennui et leur flemme et épater leurs petites amies, indifférents à la souffrance ou à la mort.

Comme de juste, un petit groupe attendait, à l'entrée du village. Ils étaient une dizaine, de toutes tailles et des deux sexes, au vu de ce qu'on devinait de leurs morphologies sous l'acier bigarré, arc-en-ciel multicolore, fait des combinaisons bariolées qu'affectionnaient ces frappes infectes et les petites salopes qui leur servaient de pissotières à sperme. Peu soucieux des règles de bonne conduite entre cyclistes, ils attaquaient tous ceux qui passaient. Je me laissai adroitement dépasser, feignant un ennui de dérailleur, par une paisible famille de six membres sur deux vélos triplace, fuselages fleuris et combinaisons aux couleurs fraîches : durant l'accrochage, bref, pendant lequel j'appréciai d'un coup d'œil l'énergie du désespoir de cette famille, qui vendit chèrement sa peau et entraîna avec elle dans la mort deux ou trois de ces voyous sans foi ni loi, je m'écartai sur la gauche de la route, mis le grand plateau et le plus petit pignon, m'arc-boutai sur les pédales et m'élançai dans le sprint le plus effréné que j'eusse jamais fait. Tout à leur carnage, les crapules prêtèrent très peu attention à moi, ne me gratifiant que de quelques balles creuses remplies d'acide sulfurique qui entamèrent à peine ma combinaison. J'entrevoyais la sortie de la route. Mon petit voyage était fini. Mes vacances allaient vraiment commencer. J'allais pouvoir bronzer tranquillement, draguer les filles et nager avec volupté dans les eaux maternelles de la Méditerranée. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

CLINS D'ŒIL A UNE REVOLUTION EN SAUNA

par Jean Le Clerc de la Herverie

ALORS, mon vieux, toujours pas fait ton Service ? » dit le chef de bureau avec un large sourire.

« Eh bien non, monsieur, toujours pas, » répondit Morzad, que la question n'embarrassait plus tant il l'avait entendue. Encore une ou deux interrogations, et puis le subalterne rejoindrait son bureau, mis en forme pour la matinée.

« C'est curieux. Mais je te le prédis pour bientôt. Allez, je te laisse. Plein de boulot aujourd'hui. »

D'un pas traînant de fonctionnaire, Morzad traversa un couloir sale, s'arrêta une ou deux fois pour saluer ses collègues, monta un escalier, puis arriva devant la porte de son bureau. S'assurant que personne ne pouvait le voir, il entra immédiatement, dédaignant de saluer l'effigie du Responsable. Dans la mesure du possible, il accomplissait chaque jour, et ce au moins une fois, le crime de lèse-Responsable.

© 1975, *Jean Le Clerc de la Herverie et Editions Opta.*

S'installant à sa table de travail, il feuilleta d'un air absorbé les quelques feuillets dont il était censé corriger les fautes d'orthographe. Pour rien au monde, les Grands de l'Administration n'auraient laissé entrevoir au public une faille quelconque dans la rédaction de leurs amendements.

Ainsi donc, s'il en croyait son chef de bureau, il ne tarderait pas à faire ce fameux Service. Morzad n'avait jamais eu d'information précise quant à son déroulement. D'après les rumeurs, on se trouvait appelé individuellement dans une salle obscure où, après quelques préparatifs et maints questionnaires, on mettait au point un programme de direction nationale qui serait discuté ensuite avec les dirigeants.

Toujours d'après les rumeurs, la discussion pour l'élaboration de la politique à suivre avait lieu dans un gigantesque bain thermal où l'on préparait un organigramme approximatif. L'organigramme en question serait complété par des politico-informaticiens d'après les données des trois dernières semaines.

Une faute d'accord ! Toujours la même : les préjudices qu'ils auront *causé*, causé sans *s*. Conscient de l'importance de sa tâche, Morzad rajouta un *s* qu'il dessina avec amour et application.

Toutes les trois semaines, un nouvel appelé s'absentait quelques jours pour donner son avis sur l'orientation du gouvernement. L'appelé rejoignait son travail avec de la brume dans les yeux et la profonde conviction d'avoir modifié le cours des événements. Mais Morzad restait sceptique : depuis cinq ans qu'existait cette participation à la chose publique, il n'avait rien observé de bien particulier, sinon l'augmentation exponentielle du prix des préservatifs.

Morzad prit sur lui de corriger une erreur ou deux de ponctuation, élimina quelques majuscules outrancières et, lissant sa moustache blonde d'un air satisfait, contempla le fruit de son travail. Parfait. Il laissa le dossier sur sa table et décida d'aller prendre l'air dans la rue.

Il marchait, rêvant d'une société où il trouverait un travail in-

téressant, une société qui ne livrerait plus de guerres coloniales ineptes, une société dont... aïe !

« Mes excuses, madame, » fit Morzad à l'intention de la dame âgée qu'il venait de pousser contre un poteau électrique incongrument dressé sur le trottoir.

L'apparemment septuagénaire femelle ne lui déversa pas le flot de remontrances dont les anciens sont coutumiers, mais se contenta de sortir prestement de son sac à main une petite carte tricolore en prononçant ce simple mot : « Service. »

Elle lui prit le bras et l'amena, docile, à une petite voiture blanche où attendaient deux hommes dont l'apparence terne le confirma dans son jugement que, pour être fonctionnaire, il faut être anodin ou terne. Les lumières s'éteignaient vite dans l'étouffement ambiant de l'Administration.

Au terme d'un voyage-éclair, pendant lequel il dut garder un bandeau obscur sur les yeux, il descendit de voiture. Arrivé à l'intérieur d'un édifice qui lui semblait immense, il lui fut permis de regarder de nouveau. Rien, sinon la crasse des murs, ne le dépaysait : Morzad retrouvait une atmosphère familière.

Après quelques couloirs – les coulisses du pouvoir ? – il se retrouva, toujours accompagné de ses ravisseurs officiels, dans une salle d'importance moyenne, très éclairée.

Un bureau massif occupait une bonne moitié de la salle. Derrière le bureau, un fonctionnaire pommadé le regarda avec méfiance. Accrochée au mur, l'effigie du Responsable semblait jauger Morzad. Avec mauvaise grâce, celui-ci salua l'idole. Rassuré, le fonctionnaire commença l'interrogatoire.

Trois heures. Trois heures plutôt monotones bien qu'entrecoupées de questions indiscrètes, cent quatre-vingts minutes de jargon ambigu. Morzad ne réagit qu'à la dernière question. On lui demandait : « Y a-t-il des raisons pour lesquelles vous ne voudriez pas accomplir le Service ? »

Il n'avait jamais réfléchi à la question. Tout dans son passé, que ce soit son éducation, ses amis, ses collègues, son travail,,sa femme...

rien, ni ses parents, ni ses flirts, ni ses larcins, ni la fille du concierge – elle est drôlement monteuse je la veux ruisselante...

pas même le ciel gris sur la ville blanche ni la fenêtre sur demain...

ni tout ni rien et pourtant Dieu sait s'il abhorrait la face adipeuse, le triple menton pendant du Responsable de l'Etat...

« Alors ? » demanda le fonctionnaire d'une voix doucereuse.

« Non, je ne vois pas. »

Morzad passa la fin de l'après-midi dans une cellule claire, à remplir des tas de dossiers de dissertations sur moult sujets de politique générale qu'il devait traiter en interprétant des graphiques compliqués et en commentant des observations contradictoires. Ce travail lui parut long et fastidieux.

Vers sept heures une sonnerie, plutôt un carillon, lui signala que le moment était venu de se mettre à table. Une abondance de plats l'attendaient : mets délicieux au goût rare, viandes variées soulignées de sauces riches et accompagnées de légumes exotiques, poissons de mer et de rivière, volailles aux truffes. Les vins relevaient sans les amoindrir les plats précédents, que ce soit le pinot noir d'Alsace ou le Montbazillac 1952, le Juliénas ou le vin d'Arbois, et d'autres boissons peu fréquentes qui transportaient le buveur loin des préoccupations politiques.

En sortant de table, Morzad se sentit ivre, drogué, mais loin des sensations banales que procuraient les euphorisants de mauvaise qualité dispensés par les apothicaires de l'oubli. Mais le gardien qui avait dîné avec lui vint réveiller Morzad qui rêvait déjà.

« Maintenant vous devez téléphoner. »

Devant l'air interrogatif de son interlocuteur, le surveillant continua : « Eh, oui, votre plan, vous l'avez ébauché, mais qui

vous dit qu'il va être accepté comme ça, tout de suite ? Il faut que vous préveniez ces messieurs du gouvernement, il faut que vous leur donniez rendez-vous, et alors vous pourrez réfléchir ensemble à la suite qui sera donnée à vos idées. »

Morzad se souvint ou plutôt eut l'impression de se souvenir. Par la suite, il se rendrait compte qu'on l'avait drogué pour que les pires invraisemblances lui paraissent naturelles. Avant de se concentrer sur son prochain travail, il regarda la photo murale qui représentait la chambre aux regards. Les initiés réfléchissaient, nus, adoptant des poses songeuses, vaguement hallucinées. Il vit d'avance la scène :

Il y aurait d'abord des regards vifs, encore pétillants de la lumière du jour. D'abord les yeux de Peps, une des conseillères permanentes, des yeux-miroirs. Puis Réa d'Olvideg, noble personne au regard altier. Il affronterait les pupilles cruelles de Réa et sourirait du clin d'œil de Carole. D'autres étapes suivraient, avant de rencontrer l'iris hypocrite du Représentant. Ce serait les yeux gris du mathématicien – dont il se souvenait très bien, quoiqu'il ait oublié son nom – l'incertitude trouble de Lydia et les noisettes rondes d'Edith, pendant féminin à l'azur de Saint-Kris, son compagnon.

« Vous devez d'abord prendre rendez-vous avec tous les membres du conseil, sous forme des messages codés que vous connaissez déjà, organiser les rencontres dans le temps, l'espace et la causalité, et puis être sûr de savoir ce que vous avez à dire. »

Le gardien hocha la tête avec respect.

« Si je puis me permettre de vous conseiller, appuyez d'abord sur la touche *s*, puis la touche *p*. »

La projection spatiale du mathématicien se précisa à un mètre cinquante de son interlocuteur. Evidemment, enfin selon ce que Morzad commençait à reconnaître évident, la projection était plus petite que nature. De fait, Morzad avait l'impression – au demeurant fort agréable – de parler à un nain, alors qu'il s'adressait à un des grands de son monde. A vrai dire, la partie était équitable, puisqu'une effigie rétrécie de Morzad devait être en

train de dialoguer avec le mathématicien, à bien des kilomètres de là.

« Salut. Il serait, je pense, indispensable que vous participiez à la finale de notre grand tournoi d'échecs qui aura lieu, je vous le rappelle, le deuxième Sadorn de cette luniade, c'est-à-dire demain. »

Morzad s'écoutait parler. Avec aisance, décontraction. Jamais il ne se serait cru capable de commander ainsi au célèbre mathématicien.

« Gwerz contre Gronwl ? »

« Exact. Gwerz a les blancs pour la finale. »

« Accord principe. Sans doute de fait. Si je n'ai pas rappelé ce soir à la treizième heure, c'est que je viens. »

« Parfait. A part ça ? »

« Bonnes sont les choses et fluides les événements. »

(Il tenait à s'assurer qu'il avait réellement parlé au mathématicien. Parfois, les Services Sécuritaires interceptaient les conversations tridi et créaient ainsi des situations fausses. Subversion.) Il répondit, confiant :

« Malheureuse la puce qui sauta dans le temps pour piquer la même journée Napoléon et le Responsable. »

Cette formule-mot de passe plaisait à Morzad par son petit côté irrévérencieux à l'égard du Responsable. Il imaginait l'air pincé de la masse bouffie dont les fonctionnaires devaient chaque jour révérer le portrait – ainsi d'ailleurs que les industriels – le sourire forcé, le regard néanmoins fixe et l'air inspiré, tandis que la puce dévore méthodiquement, en prenant son temps, les centimètres carrés qui pour elles deviennent des collines gonflées d'humeurs malignes.

Tout en composant le second numéro d'appel, il essaya d'imaginer la suite de l'entrevue fumeuse du lendemain.

Dans l'obscurité planerait un nuage menaçant – on inventerait quelques fantômes et les auras des morts lanceraient des lumières violettes. La lumière viendrait-elle d'abord des perles grises du mathématicien ou de la fluorescence des yeux rouges de

Clara l'albinos ? Tiens, il avait failli l'oublier, celle-là. Pourtant marquante, avec ses yeux de lapin russe.

« Bonjour. »

« Bonjour. » La secrétaire qui avait ouvert le feu arborait un sourire très très appétissant. « Pourrais-je parler à Réa d'Olvideg ? »

« Mademoiselle d'Olvideg est occupée. C'est de la part de qui ? »

« Boris Flamel. Réf. B G 673. »

« Ah ! oui. Mademoiselle d'Olvideg a laissé un message. D'accord pour demain après-midi. Farci soit qui mal y voit. »

« Aux petits oignons. »

Morzad ne s'étonnait plus de ce langage imagé qu'il parlait inconsciemment. Il ne s'étonnait plus de rien, d'ailleurs. Il fixa de la sorte une dizaine de rendez-vous, tout en continuant de réfléchir à autre chose. Etait-ce véritablement lui qui continuait de parler ?

Les regards racontaient, polémiquaient. Et, au-dessus des vapeurs euphorisantes, les hommes-pythies du gouvernement prenaient de nouvelles résolutions, échafaudaient la politique de trois semaines, rêvaient à des horizons limités mais après tout probables.

Les initiés se détendaient parfois : quittant leur concentration, ils échangeaient leurs corps, ils se prêtaient leurs talents, ils transfugeaient la bonne, la douce énergie sexuelle avant de traquer le vermisseau de l'ignorance, si tenace que l'erreur politique ne quitte aucun des hommes-pythies avant que les vapeurs se soient accumulées et que, d'une résultante de brume, naisse une goutte de conduite à suivre.

Le gardien revint, un sourire aux lèvres. « C'est très bien, monsieur, vous vous êtes comporté comme un professionnel. Il faut maintenant songer à vous reposer. La quête sera astreignante, mais vous verrez, ça vaut le coup. Cette nuit, vous dormirez treize heures, treize heures pendant lesquelles un système enregistreur vous apprendra les dernières conclusions politiques du gouvernement et vous mettra au courant de la situation de ces

dernières semaines avec un maximum d'informations. Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Le gardien expliqua à son invité que la chambre où il allait dormir était constamment surveillée par quinze yeux électroniques qui donnaient aux surveillants une vision intégrale de l'activité de son occupant. Le gardien était certain que tout allait bien se passer ; si monsieur Morzad avait besoin de quelque chose, il lui suffisait d'appuyer sur ce bouton là-bas et le veilleur viendrait immédiatement s'enquérir des besoins de son pensionnaire d'une nuit.

Quand il fut seul, il enfila son pyjama de polyvinyle qu'il trouva sur le lit et examina soigneusement le casque qu'il devait garder toute la nuit. Simple casque de magnétophone : deux écouteurs qui chuchoteraient pendant son sommeil les détails indispensables de l'entrevue du lendemain. Morzad examina l'intérieur des placards, détecta les yeux électroniques, puis, satisfait de la tournure que prenaient les événements, disposa le casque sur sa tête et se coucha. Il tâcherait de garder intact son esprit critique pour le lendemain.

Morzad se réveilla à neuf heures et demie, en pleine forme. Il s'étonna de l'agilité acrobatique qui semblait avoir gagné ses neurones : la marche à suivre se dessinait, limpide, dans son esprit fraîchement réveillé. D'abord, le petit déjeuner.

« Bien dormi ? » demanda-t-il au gardien. Toujours l'air affable, cheveux courts de fonctionnaire propre, honnêteté rayonnante, homme tout à fait sympathique.

« Merci, et vous ? »

Pas de réponse. Morzad tenait à la main une tasse de thé tandis qu'il examinait les ordres du jour.

Problème numéro 1, la guerre. Tiens, curieux, il aurait dû lire mieux les journaux. Complètement ignorant du fait que son Etat livrait une guerre ces derniers temps. Bon, ce n'est pas le moment d'être surpris : il y a un problème et il faut le résoudre.

Ah ! oui, les colonies. Il se souvenait maintenant. Un peuple pour lequel on avait tout fait, des indigènes à qui l'on avait ap-

pris à lire, à travailler, à vendre. Que réclament-ils ? La liberté, bien sûr. Après tout, c'est normal. On va réfléchir à la question.

Il ne faut peut-être pas trop attendre. Evidemment, les négociations sont déjà en cours : les dimensions de la table ronde ont été fournies aux Grands Charpentiers du Responsable. Se hâter. Pendant ce temps, des milliers de prisonniers sont torturés par les instruments acérés de médecins adroits et novateurs. J'en parlerai demain, se promit Morzad, résolu.

Second problème : les carences d'énergie. Morzad trouva très curieux le fait que, dans aucun des rapports qu'il avait lus, on ne parle des consommations dues à la guerre.

Troisième problème : l'intérieur. On remarquait la prolifération de commandos privés qui rançonnaient les honnêtes citoyens noctambules. Ouais.

Addenda : baisse de patriotisme chez les jeunes. En italiques : comment les amener à rendre à la Nation ce qui lui est dû : soixante-douze heures à servir les intérêts du pays.

« Je suis français, » déclara Morzad à voix haute. Il ricana doucement, en homme qui sait les manières. « Et aucun de ces problèmes ne m'est étranger. »

Comme s'il avait prévu que Morzad avait terminé sa lecture des dossiers, le gardien entra, un sourire aux lèvres et un plateau de nourritures dans les bras. L'homme disposa deux couverts sur une table roulante et servit le repas. Nourriture saine, vite ingurgitée. A peine Morzad avait-il dégusté ce poisson dont la chair blanche fondait sur son palais que déjà la poire, conclusion de son repas, arrivait dans son assiette.

Il l'éplucha d'une main précise, ne laissant qu'un dixième de millimètres de peau déclarée non comestible.

« Une petite partie d'échecs ? » proposa l'homme aux cheveux gris coupés courts.

« O.K., » répondit Morzad en lissant sa moustache blonde.

Il avait les noirs, ce qui d'ordinaire exigeait de lui une longue stratégie de défense. A sa propre surprise, il mena une attaque audacieuse qui aboutit rapidement à une victoire brillante.

« Vous êtes en forme, » déclara le gardien pantois. « Profitez-en, c'est maintenant que vous devez partir. Bonne chance. »

Morzad rêvait de la campagne. Marchant sur un chemin de terre, il longeait un champ de blé au-dessus duquel le ciel éclatait comme un mur d'azur. Un soleil ocre luisait sereinement, tandis qu'une invisible alouette, perdue on ne sait où, grisolait un chant de liberté.

Joyeux, Morzad retrouvait la Bretagne de son enfance et sa langue si proche de la nature éclatante. Il comprenait l'alouette et lui répondait par sa propre chanson, qu'elle comprendrait certainement.

« *Me 'ya d'ar park da labourad, lonla,*
Me 'ya d'ar park da labourad. »

Il rouvrit les yeux et son chant s'arrêta net, au moment où il comprit que sa liberté n'avait duré que deux minutes : il était arrivé.

Devant ses yeux, la salle aux regards. Les milles bacs changeants du gouvernement qui s'étalaient, flous ; les bains chimiques où trempaient la chose publique ; les vapeurs incertaines d'où sortiraient les décisions d'un Etat.

Dans des espèces de cabines, toutes adjacentes, Morzad reconnut ces personnes dont il n'avait rencontré que la projection tridi : Peps, Réa, Lydia, Carole, Edith et le mathématicien, qui communiquait avec Saint-Kris. Sept personnes nues qui se livraient à des transes curieuses, délirant au-dessus de leurs bains de vapeur. Bizarrement, dans les brumes du therme, malgré l'apathie des corps, les regards luisaient comme les mille yeux d'une divinité.

En scrutant l'étuve, Morzad remarqua une petite baignoire qui lui semblait réservée, une place où il se mettrait à pied d'œuvre pour arriver à cette phase du délire propice à résoudre les affaires d'un gouvernement.

Il se dévêtit à la hâte. Un sentiment furtif de dégoût qu'il avait éprouvé le quitta soudain, remplacé par l'envie de connaître le

processus des affaires de l'Etat. Un goût de révolte lui venait à la bouche, l'envie de plonger dans un bain où sa minceur choquerait les ministres graisseux en délire.

Quand il s'installa, un petit haut-parleur situé à sa droite le renseigna sur ce qui l'attendait.

« Bienvenue parmi nous, camarade fonctionnaire. Tu as été appelé pour servir les affaires de ton pays et on va voir quelles idées te suggèrent tous ces problèmes dont tu viens d'être informé. »

Cette voix, Morzad ne la reconnut pas tout de suite. Elle était terne, presque atonale. Mais qui pouvait se permettre de s'adresser ainsi, sans se montrer ?

Bien sûr, le Responsable !

Morzad écoutait avec attention le chef de l'Etat, attendant la faille dans le discours, la faiblesse à partir de laquelle il pourrait entamer l'offensive. La faille ne vint pas, et il dut commencer à expliquer méthodiquement les points qui ne lui plaisaient pas. Il se jeta à l'eau.

« Messieurs, j'ai appris de graves nouvelles. Un climat d'insécurité pèse actuellement sur notre pays. Chaque jour, les rapporteurs fournissent de mauvaises nouvelles du front. Les colonies discutent entre elles d'une guerre qui risque de liguer les minorités contre les grands pays. On sait maintenant que les pays du tiers-monde envisagent une offensive proche. Il ne sert à rien de torturer quelques personnes dans les prisons alors que la vie de nos compatriotes est en jeu. »

La voix du Responsable coupa Morzad :

« Ne vous en faites pas pour cela. Vous verrez, la crise ne sera que passagère. Quant aux souffrances qu'endurent les prisonniers français, elles ne sont rien comparées à celles qu'endurent les vermines étrangères. »

Réponse totalement à côté, songea Morzad. Bonne manœuvre politique – ou, sinon bonne, du moins éprouvée.

« Pourquoi, monsieur le Responsable... » (et Morzad ne mettait plus aucun respect dans sa voix) « pourquoi n'a-t-on rien fait pour avertir le peuple de ce qui risque de lui arriver ? »

La réponse vint rapidement, formulée avec cette assurance qui caractérise les petits menteurs :

« Monsieur Morzad, je ne doute ni de votre bonne foi ni de vos compétences en tant que fonctionnaire. Mais le problème qui vous intéresse est un problème de politique pure et il s'agit de le traiter comme tel. Vous ne faites donc pas confiance à notre armée ? Tous ces valeureux combattants de métier, qui souffrent de l'incompréhension de leurs concitoyens et des malheurs de la guerre, vous n'en faites aucun cas ? Notre armée est la meilleure et elle gagne, peut-être lentement, en tout cas sûrement. Pourquoi affoler le public avec des problèmes dont il ne soupçonne même pas l'étendue diplomatique ? Mes collègues et moi avons décidé de tenir les Français à l'égard de cette donnée : il faut que l'industrie continue à produire, car vous n'ignorez pas qu'il s'agit autant d'une guerre sur le terrain que d'un combat économique. Et si, par accident, des combattants étrangers pénètrent dans le pays, je vous assure que le peuple saura de lui-même comment se comporter. »

Tout ceci était tout bonnement idiot, irresponsable. Morzad ne pouvait croire que de telles âneries aient pu frapper ses tympans avant de venir s'égarer sur ses circonvolutions cérébrales, qu'elles mettaient d'ailleurs en court-circuit. Etait-ce bien là ce Responsable dont il voyait parfois, sur la tridi de ses parents, l'image rassurante d'un père de famille sensible et artiste, attentif à l'extrême aux problèmes de son pays ? Mettez à chauffer votre fer à utopies et faites sauter tous les plombs de votre H.L.M. Qui pourra débrancher le fer à temps ? Morzad essaya de prendre à partie les silhouettes vagues qu'estompaient les brouillards thermaux :

« Etes-vous d'accord avec le jugement du Responsable ? »

Le mathématicien se fit le porte-parole de la troupe des hallucinés. « Sans partager toutes les convictions qui poussent le Responsable, je crois qu'il est bon de ne pas se poser trop de questions et de laisser de peuple agir, bien entendu, sous notre contrôle, au moment où la chose s'avérera nécessaire. »

A mesure que le mathématicien parlait, Morzad se rendit

compte que les yeux gris ne l'influençaient plus. Il s'était débarrassé de l'envoûtement et, d'une voix sèche, il coupa court aux péroraisons rationalistes de l'autre :

« Mais enfin c'est le peuple qui vous a mis en place, c'est le peuple qui vous nourrit ; vous vous devez de l'informer de la situation ! On ne peut pas se permettre de sacrifier des gens, les soldats tout comme les autres, à de vagues raisons diplomatiques. Supposez que l'ennemi – les gens en qui vous voyez des ennemis – profite de la situation pour envahir le pays... »

Ce fut Peps qui répondit, et ses yeux étaient deux pastilles orangées qui fixèrent Morzad. « Il te faut comprendre, mortel, la différence entre les dirigeants, qui sont en quelque sorte des dieux, et le peuple, qui leur doit une obéissance inconditionnelle. »

Morzad releva la tête qu'il avait maintenue penchée, sans grand effort d'ailleurs. Cette position, croyait-il, l'aidait à mieux réfléchir. Violemment, ses yeux lancèrent des éclairs. Les pupilles orange de Peps fondirent.

« Si c'est sur des données aussi dépassées que vous fondez votre politique, laissez-moi vous faire remarquer que vous n'en avez plus pour longtemps ! »

Choquée par les propos enflammés de Morzad, la brume se dissipa autour de lui. Les ministres ne réagissaient pas tous. Pourtant le fonctionnaire remarqua deux personnes qui, rhabillées à la hâte, se rapprochaient. Méfiant, il se tint sur ses gardes.

Mais l'azur des yeux fixes de Saint-Kris brillait d'autre chose que d'animosité. Edith, qui l'accompagnait, expliqua leurs intentions : « Nous, nous... sommes avec toi. »

Saint-Kris continua : « Nous en avons plus qu'assez de ces pachas de graisse qui conjecturent dans le brouillard. Tu nous a rappelé les autres : allons les voir. »

Morzad ne doutait pas de leurs intentions. « D'accord. C'est le Responsable qu'il faut d'abord éliminer. »

Au loin, une espèce de temple aux colonnes enchevêtrées de manière obscène et provocatrice. Dedans, indifférent à ce qui venait de se passer, le Responsable, installé confortablement, re-

gardait la chose publique. Quelques courtisans, près de lui, le soutenaient de l'œil torve d'un brain-trust vaporescent.

Les yeux de dieu, un drôle de dieu issu d'une pléiade d'idées absurdes et de concepts : économie, industrie, religion. La déesse société, ses filles ordre, profit et la petite attardée : la justice. Edith, Saint-Kris et Morzad, trois briseurs de rêves, trois qui ne voulaient plus que la sueur des travailleurs devienne la sève d'un arbre atrophié. Las ! L'arbre trop grand était l'arbre et tant importantes ses racines pour qu'elles se souviennent qu'elles n'étaient que des racines. Etre racine est suffisamment éprouvant comme ça, on n'a pas le temps de se poser la question de savoir de quoi on est la racine.

Les trois protagonistes connaissaient l'histoire et se disposaient à agir.

« On y va ? » demanda Saint-Kris.

« D'accord, » répondirent les deux autres en chœur.

Ils coururent vers la cabine du Responsable.

Edith était la plus violente. Arrivée devant le Responsable, elle fonça, le poing serré, prête à écraser la ronde image de l'idole. Mais son poing ne rencontra que le vide...

... car le plein n'était pas là. N'y avait jamais été. Là où les trois avaient vu un monstre de chair, ne restait plus qu'un nuage verdâtre qui se confondait lentement avec les brumes du sauna.

Pas de réaction dans la salle aux regards. Seule une voix immatérielle, provenant d'un haut-parleur lointain, reproduisit la voix sinistrement familière. Atone et explicative.

« Vous avez voulu détruire l'idole, mais vous n'avez fait que briser l'une des statues du temple. Nous allons en reconstruire de plus belles à la place, non plus en cire mais en plastique. »

Evidemment il ne suffisait pas de briser l'idole pour tuer le dieu : les artistes officiels ne se feraient pas faute de modeler un nouveau portrait du Responsable. Et les dieux politiques croyaient peut-être que les ouvriers allaient encore briser leurs mains sur ces effigies grotesques. De dégoût, Edith vomit quelques moisissures bilieuses, jaune cire.

Saint-Kris courait, son corps svelte semblant rebondir à cha-

que foulée, et son amie purifiait l'air de ses longs cheveux roux. Morzad sentit qu'il avait pris du poids ces derniers temps : il haletait mais ne cessait de courir plus vite.

Dehors... A leurs yeux, le décor était une rue passante, familière, mais les gens qu'ils rencontraient n'étaient pas vraisemblables. Ils marchaient le regard vide, le geste mécanique. Saint-Kris arrêta un passant. « Où vas-tu, camarade ? »

« Hé, voyons, aux jeux présidentiels. »

L'individu s'éloigna rapidement, montrant par son attitude qu'il pensait en avoir déjà trop dit.

« Ah ! oui, » se souvint Edith. « Les jeux présidentiels se déroulent aujourd'hui. »

Saint-Kris avait complètement oublié, mais il fit comme si de rien n'était. Toutefois Edith voulut en savoir plus. « En quoi consistent les jeux maintenant ? Depuis le temps que... »

« Cette luniade, » répondit Morzad, « les jeux se composent d'interrogatoires publics d'équipes de candidats dont la meilleure a pour récompense la joie de partager une journée avec le Responsable dans sa résidence terrestre. Le dieu explique à l'équipe gagnante, au cours de dîners somptueux, les problèmes du pays et la manière dont il compte les résoudre. »

Saint-Kris prit rapidement la décision. « On y va : c'est le seul moyen de passer inaperçus : se mélanger à la foule. »

Ils prirent place dans la procession silencieuse.

Quand ils arrivèrent, les jeux venaient à peine de commencer. Montrant sa carte officielle, qui détonait un peu avec les vêtements enfilés à la hâte, Edith réussit à faire entrer ses compagnons sous le chapiteau abritant les spectateurs des jeux. Ils se dirigèrent vers les coulisses et arrivèrent finalement devant le présentateur des jeux, lequel exhalait une exquise senteur d'homosexualité rancie. Son costume rouge fit sourire Edith qui laissa Saint-Kris parler, tandis que Morzad serrait les poings, prêt à intervenir. Montrant sa carte, Saint-Kris commença :

« Nous avons pour mission de vous présenter un speaker qui doit poser une série de questions aux équipes sélectionnées, questions qui doivent susciter une réflexion sur notre régime. »

« Une espèce de propagande, en sorte, » fit le présentateur d'un air entendu.

« C'est cela même. »

« Parfait. »

Le présentateur alla prévenir le speaker que quelqu'un d'autre allait le remplacer, et c'est d'un pas rythmé, dynamique et assuré – la danse des meneurs de jeu – que Morzad arriva sur la scène.

« Les amis, bonjour. Vous avez droit aujourd'hui à une série de questions parfaitement, complètement, i-n-é-d-i-t-e-s. Avancez-vous, messieurs, jusqu'au micro. Merci. Et maintenant, les amis, je vais poser une question d'histoire. Ecoutez-bien, c'est assez facile. Que représente pour vous la révolution russe de 1917 ? »

Embarrassés, les candidats devinrent rouges d'ignorance. La salle ne pipait plus mot, mais Morzad fit mine de désapprouver le bruit. « Ne soufflez pas, s'il vous plaît. »

Il tenta de mettre l'équipe sur la voie. « Quel régime y avait-il eu jusqu'alors ? Vous pouvez vous concerter. Hâtez-vous, il ne reste que vingt secondes. Un, deux... »

Hésitant un peu, celui qui semblait le plus âgé des candidats répondit : « Le tsarisme. »

« Le tsarisme, oui. Bravo, monsieur, vous avez fait gagner à votre équipe le lot de dix pouvaches. » (Dans le règlement des jeux, il est dit que le meneur a la liberté d'accorder le lot qui lui convient, à la tête du client.)

« Vous avez jusqu'ici bien répondu. Vous pouvez donc continuer et répondre à la question suivante, toujours sur le même sujet. Vous êtes prêts ? Oui, allons-y : à votre avis, quels furent les facteurs qui motivèrent cette révolution ? »

Les candidats se regardèrent, et l'un d'entre eux répondit, brusquement : « Le fait que le pouvoir ne se faisait pas suffisamment ressentir. »

Morzad était dépité mais n'en laissa rien paraître. Il allait de soi que ces gens se trouvaient préparés à répondre à des questions qui ne pouvaient remettre en cause ce qu'on leur disait chaque jour. Il sentit l'aide que lui apportaient Saint-Kris et Edith. Regards forts, nourrissants. Chargé d'une énergie nouvelle, il lança :

« Votre réponse n'est pas tout à fait exacte. Il s'agissait plutôt, disons-le schématiquement, du fait que, très pauvres alors, les travailleurs en eurent assez d'être exploités à fond par un régime tsariste tout-puissant et aveugle. »

Morzad enchaîna rapidement : « Pouvez-vous – je pose une question de rattrapage – établir un parallèle entre la situation d'alors et celle d'aujourd'hui ? »

Il pouvait sans doute, le gentil auditoire... Sans prendre le temps de réfléchir, le public réagit. Des protestations, des injures ainsi d'ailleurs que des applaudissements parvinrent aux oreilles des trois ex-gouvernementaux. Morzad se frotta les mains de satisfaction : le branle était donné. Mais une chaussure lancée avec violence manqua de l'assommer. Edith, elle, avait reçu un petit crucifix sur la poitrine et se tordait de douleur. Sans se concerter les trois quittèrent rapidement le chapiteau.

Dans la salle, quelques auditeurs obscurs s'étaient emparés du micro et, aidés du présentateur, demandaient que les jeux se poursuivent. Hélas, il n'était plus question de reprendre cette saine activité : la foule s'était scindée en trois groupements, dont deux antagonistes : une minorité aboyante qui se réclamait du Responsable et une autre minorité qui venait de mettre au point après une réflexion son slogan : *Changeons tout.* Le troisième groupe était formé d'un bon nombre de gens qui se méfiaient des représailles et n'osaient exprimer leurs sympathies. Rapidement, le mouvement faisait tache d'encre et s'étendait au-dehors.

La fureur combative dura trois jours. Pendant trois jours, les rues se jonchèrent des cadavres convaincus de ceux qui livraient

ainsi leur dernière lutte. Mais, chaque jour, les indécis prenaient position et quelques personnes tentaient d'arriver à une explication pacifiste.

Morzad et ses deux amis se cachaient, occupés à discuter avec les têtes de la révolution de la conduite à suivre. Ils ne doutaient pas de l'issue du combat.

Ils se montrèrent à huit heures, le matin du quatrième jour de l'après-Responsabilité. Parcourant les rues sous bonne escorte, se rendirent au palais des regards. Ouvrirent grand les fenêtres et firent partir toute la vapeur : on pouvait discuter...

Morzad présenta les événements à une poignée de ses hommes :

« D'abord, il s'agit d'arrêter la guerre. Pas un problème facile, comme vous savez. D'autant plus qu'il est malheureusement lié à beaucoup d'autres questions comme dirait le copain qu'on appelait Responsable. Evidemment, arrêter du jour au lendemain la croissance d'un arbre qu'on a vu grandir, puis pourrir sans jamais tomber, ce n'est pas de la tarte. »

Morzad et ses camarades discutèrent une heure encore, puis se mirent d'accord sur le média à utiliser : la tridi. Il parlerait seul, en essayant de ménager au maximum la sensibilité de ses auditeurs.

Son speech fut rapidement préparé et l'ancien subalterne se promena en long et en large dans la pièce d'où son intervention serait transmise. Il était seul, mais dans le même immeuble une poignée d'amis le soutenaient. Des regards qui en disaient long, des regards dans lesquels il puisait force. D'ici quelques instants, des milliers de gens le verraient parler et commenteraient entre eux ses propos. Il alluma une cigarette, la première qu'il savourait depuis quelques jours. Puis le technicien vint le prévenir :

« Tout est prêt, vas-y. »

Il aspira une longue bouffée, puis s'avança vers la caméra :

« Bonjour, les amis... »

C'EST LA GUERRE ENCORE UNE FOIS

par Bernard Blanc

1

LES vagues se chevauchent et crachent l'écume molle. Au loin, les côtes de l'Angleterre disparaissent dans la brume. Ce matin, un Boeing 707 s'est écrasé contre une falaise. Des courants chauds de détritus font lentement le tour du monde à peu de distance de la terre et le détroit de Gibraltar se bloque de temps en temps. Il faut faire appel aux Brigades Maritimes Chasse Ordure. LA MER, LA MER SE PERD, QUE FAIRE ? Ce matin, une petite fille bouclée blonde mangeait un pamplemousse d'Israël (haute teneur en produits chimiques et un peu de radioactivité), le jus un peu amer coulait doucement sur ses lèvres tendres, comme deux boutons de rose. Elle riait la petite fille blonde l'avion a percuté la falaise juste au moment où elle entamait la seconde moitié du fruit. Les ordures flottent giclent grondent, la mer se couvre de pustules. Demandez le poster en 40 sur

© 1975, *Bernard Blanc et Editions Opta.*

50 noir et blanc d'un dépôt de déchets industriel ! La mer est jaune/ocre/bistre/orange/noire suivant la pression atmosphérique. Une fusée en direction de la face cachée de la Lune s'élance de Cap Finistère. Ciel violé orgasme nul danse lascive du kérosène en fusion pertes blanches dans les nuages gris. LA MER, LA MER S'ENDORT DU GRAND SOMMEIL DES MORTS, QUE FAIRE ? Les algues dévorent les barques des pêcheurs qui s'éloignent trop des côtes, les algues sifflent comme des serpents / vertes écailles / yeux glauques / violents tentacules qui cinglent les vagues. « MON AMOUR, QUELLE EST LA TEMPERATURE EXTERIEURE CE MATIN ?... » « QUARANTE DEGRES A L'OMBRE ET IL N'Y A PLUS D'OMBRE. » « BON, JE VAIS RESTER AU LIT JUSQU'A CE QU'IL FASSE UN PEU PLUS FRAIS. » (Petite scène conjugale dans le quotidien du matin, il n'est guère permis d'en rire.) A Fos IV, Mégaville technologique, un ouvrier spécialisé tombe dans une cuve d'acier en fusion. Lentement l'océan enfle enfle enfle. Des crabes rouges sortent du sable pour la première fois, ils commencent leur longue migration vers l'intérieur des terres et rongent tout sur leur passage. Tout est vert sale / tout siffle / tout se dévore sans fin / les poissons ventre en l'air agitent leurs nageoires bleues rongées, ils se laissent couler. Les conserves rouillent sur les plages (conserves / béton / barbelés). COMMUNIQUE : DECHIQUETEES PAR LES GRUES A CROCS INOXYDABLES, LES BALEINES TRONENT AU MUSEE DE LA MER, DU PLASTIQUE PLEIN LA GUEULE. Voyez les navires bloqués dans les marées d'ordures qui brûlent. Voyez le mazout huileux qui caresse les derniers coquillages baiser noir baiser gluant. Le pamplemousse s'est éparpillé, les hublots et le visage de la petite fille ont volé en éclats (bizarre feu d'artifice dans le vent doux de l'automne). COMMUNIQUE : UN BROUILLARD SURSATURE D'ACIDE RONGE LES GREVES DU NORD. Tout son sang s'est vidé sur les sièges de l'avion puis s'est mis à bouillir en cet instant si bref. Il-est-dangereux-de-se-pencher-par-la-portière-il-est-interdit-de-parler-au-conducteur. La mer et les ordures s'accouplent sexe d'écume et sexe de goudron. Les falaises fument là où l'avion s'est déchiré.

A NEUF HEURES PRECISES DEUX MIRAGE III MISSIONS MULTIPLES MACH 2,15 7 MILLIONS DE FRANCS ABATTENT UN BOEING BRITANNIQUE JUSTE EN FACE DE DOUVRES UNE PETITE FILLE BLONDE MEURT C'EST LA GUERRE TOTALE ET ILLIMITEE ORDRES DE MOBILISATION LES MISSILES SOL-AIR CROTALE SE DRESSENT SUR TOUTES LES COTES DEFENSE AERIENNE DE BASSE ALTITUDE C'EST L'ERECTION GENERALISEE PAS DE CHANCE LA REINE AUJOURD'HUI A MAL AU CŒUR ELLE EST DE MAUVAISE HUMEUR UN BOUTON DE PUS GACHE SON BEAU VISAGE SEREIN PAS DE CHANCE.

2

6 heures 30 / caserne Est / les Soldats Noirs ont été réveillés à coups de sirène, comme une scie qui frotte lentement un long mur de granit, gros points noirs, durs au toucher. La sirène hurle dans le couloir c'est le réveil des Soldats Noirs. Déjà ils ont pris leurs fusils mitrailleurs, déjà ils montent dans les avions géants aux ailes triangulaires d'aluminium léger. Car ces soldats n'ont pas d'âme : comme un piano qui joue toute une journée dans une pièce vide, comme la musique folle du vent dans la forêt brûlée par le napalm (essence/palmitate de sodium/chairs grillées/arbres morts). Pas d'âme, pas d'âme, machines à peine humaines qui avancent, fusil dressé haut (autobus automatique/métro blanc surpeuplé/couloirs sans fin/rails/distributrices de chewing-gums euphorisants E 224 E 235 E 147). Un avion décolle en quelques secondes il y a 3600 secondes en une heure et pendant des jours et des jours tremblent les pistes de béton armé – légères déformations des corps et bourdonnements ininterrompus sourds. Voilà les machines de guerre à roue unique qui se déplacent à toute vitesse sur les routes – ECARTEZ-VOUS ! – ils ont bloqué le trafic civil, toutes les voitures se touchent, parfois un conducteur fou appuie sur le bouton de son siège éjectable. Voilà des convois militaires sur des kilomètres, les routes ne sont plus

assez larges, le bourdonnement envahit la ville entière enfle enfle déborde dans la campagne industrielle (un arbre/une usine/un arbre) – on dirait que le pays entier tremble sur ses bases.

Les Maîtres préparent ce jour depuis longtemps. Chaque Homme du Pouvoir sait quel bouton enfoncer quelle manette tourner – les portes automats des magasins d'armes s'ouvrent clac clac – les verrous sautent – on met les centrales nucléaires en état d'alerte totale et les sirènes hurlent/vrillent les crânes – il n'est plus temps de rester au lit corps serrés amour très fort, pour traîner, rire ensemble, regarder les grains de poussière qui bondissent dans le soleil matinal, se caresser tendrement les cheveux ou le ventre – DEBOUT ! DEBOUT ! REJOIGNEZ VOS LIEUX DE TRAVAIL ! – Tout retard sera puni de peines sévères par le Tribunal Permanent des Forces Armées. Attention, il ne supporte pas la désertion ! – REJOIGNEZ VOS LIEUX DE TRAVAIL ! – A quinze heures précises, c'est l'état d'urgence/instructions détaillées dans le petit manuel noir confié secrètement aux officiers supérieurs. On emprisonne cet après-midi tous les éléments subversifs il en reste si peu c'est vite fait quelques opérations rapides, réglées à l'avance.

3

Voici l'histoire de Sulf, le Soldat Noir sans âme qui avance dans la plaine – on voit bouger quelques ombres à l'horizon, d'autres Soldats Noirs, ses frères sans âme sans âme qui se regroupent après une brève mission de surveillance du territoire sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique. Les appels radio militaires se succèdent sans interruption le public n'a plus d'informations – on a coupé les communications privées – c'est facile, les Soldats Noirs ont fait des stages prolongés dans les services des P.T.T.-Média-Mass/ et dans les aéroports civils/ et dans les Gares Multi-Voies. C'est facile – on les a mis partout

dans les Administrations d'autres ont participé au travail des Hôpitaux Généraux.

Sulf a passé deux mois avec une jeune télégraphiste déjà morte sans âme travail de robot pris dans les invisibles griffes de l'araignée électrique qui pompe les cerveaux – debout derrière elle, il regarde ses gestes précis et lui demande de temps en temps des explications supplémentaires à coups de phrases automatiques (paroles froides, incisives) : « Dites-moi ce que signifient ces lignes blanches sur l'appareil de droite »/ « Quel est le code d'appel des Grands Ensembles de la Banlieue Sud ? » – On a ordonné à Sulf de brancher les écoutes d'Etat sur le réseau civil – la télégraphiste (rouge à lèvres violent) ne dira rien parce qu'elle tient à sa peau – de temps en temps un télescripteur clignote/ l'ordinateur transmet le message en clair : « OPERATION DE NETTOYAGE EFFECTUEE COMME PREVUE A TREIZE HEURES DEUX AGITATEURS EXECUTES » – Hier, ils ont tué mon frère, foulard rouge, paroles d'amour aux lèvres, sexe dur, ils l'ont coincé dans une rue, ils l'ont frappé au visage et tué à bout portant d'une giclée de rayon laser – ils ont laissé son cadavre tout sanglant à même le sol, nez cassé, flaque rouge sur le trottoir – merde ! pourquoi t'es-tu laissé surprendre ?

4

Ecoutez le catalogue précis des armes du futur écoutez les ultra-sons qui vident les consciences/les ultra-sons implacables qu'on diffuse par haut-parleurs pendant les émeutes populaires. VOUS VOUS SENTEZ MAL TOUT A COUP – VOUS ETES EFFRAYES PAR VOS VOISINS – les ultra-sons coupent toute communication orale entre vous – tu vois ta femme qui te parle tu vois ses lèvres bouger mais tu n'entends plus rien un pli d'angoisse se forme sur son visage blanc.

Ecoutez la liste honteuse des armes du futur – ils électrifient l'eau – quand une goutte te touche tu sens une brûlure parfois ça

te donne un choc qui te renverse – tache de sang sur la joue membres tétanisés l'homme encore jeune qui ressemble à mon frère est plié en deux sur le sol – l'électricité est une vilaine maîtresse aveugle.

Ecoutez la description détaillée des armes froides du futur – hier, pendant une manifestation non-violente (mais que peuvent les fleurs plastique contre les fusilasers ?), ils ont essayé des barbelés fins comme une toile d'araignée qui s'accrochent à vous et vous paralysent – long fils coupants comme des ronces – vous saisissent au passage mais ce sont des ronces de fer – l'homme est plié en deux sur le sol mains sur le ventre visage asphyxié par une boule de barbelés électriques.

ECOUTEZ LES CRIS JOYEUX DU SOLDAT NOIR QUAND IL SE SERT DE SON LONG FUSIL A SERINGUES CHARGEES D'ACIDES !

5

Voici l'histoire de la petite fille blonde de l'ère Coca-Cola morte-explosée contre une falaise – elle était pleine d'amour pour tout ce qui vit même les moustiques et les tarentules (il n'y en a plus depuis longtemps, c'est vrai, mais elle a vu leurs photos dans ses livres tridim d'histoire naturelle). Elle s'appelle Ula et elle se souvient de son huitième anniversaire ils sont partis en famille pour visiter la Grande Réserve Naturelle de Paris-Sud il y a des arbres oui-oui-oui des arbres avec des feuilles vertes et on ne voit pas les tubes plastique greffés dans leurs troncs les tubes nourriciers qui charrient les engrais phosphatés LA SEVE C'EST SI DEMODE N'EST-CE PAS ? – Il y a des oiseaux gris tout rachitiques avec de petits masques à oxygène – champignons vénéneux/ amanites tue-mouches/ phalloïdes/ purulentes/ spongieuses/ et feuilles d'arbres jaunies grillées racornies et mottes de terre brûlée jaunie grillée C'EST SI BEAU LA NATURE recueillez-vous et adorez ! respirez et respirez !

Ils ont pris le Super Périphérique Métro Souterrain Nord avec des inscriptions sur les murs (il est interdit – pas permis – déconseillé – mal vu – de de de) – les mains dans le dos, la tête un peu penchée, le regard éteint ils avancent dans les couloirs de béton poussiéreux – de temps en temps un souffle chaud les décoiffe (mais ils n'ont plus guère de cheveux, l'atome, vous comprenez, exige certains légitimes renoncements) – et sur tout le Réseau le Métro s'arrête une centaine de fois par jour à cause des corps broyés ROUGE ROUGE hier c'était un couple ils étaient encore enlacés et sanglants la femme était enceinte la salope – bientôt les Machines Automats ne seront plus programmées pour s'arrêter elles rouleront sur les cadavres CHAIR SANG – c'est une idée originale pour se débarrasser des débris encore chauds, offerte par le Club Français des Petits Bricoleurs (association autorisée à buts non lucratifs) – HIER C'ETAIT UN JEUNE COUPLE.

En famille, Ula avance dans le couloir de béton – la poussière grasse l'empêche de respirer mais elle se rattrapera dans la Grande Réserve (bruits sinistres des pas qui résonnent dans le tunnel) – la petite fille est heureuse elle verra des arbres pour la première fois et déjà elle les aime – son père est tombé merde il a déchiré son pantalon de toile bleue heureusement personne ne l'a vu ça aurait pu lui jouer un mauvais tour à son prochain Examen Mensuel de Qualification – des dizaines de types sans travail attendent pour le remplacer – la semaine dernière notez bien que ça n'a peut-être pas de rapport un fou lui a tiré d'assez loin plusieurs décharges de révolaser il l'a raté les Machines Flics l'ont descendu mort mort sur le trottoir.

Aux alentours du Parc de petites boutiques démontables en matière plastique bariolée proposent aux visiteurs des photos relief des anciens temps – étendues de coquelicots qui se balancent (COQUELICOT : nom masculin, espèce de pavot des champs. C'est une jolie plante à fleurs d'un rouge éclatant, quelquefois cultivée dans les jardins.) Troupeaux de moutons dans un vallon planté d'oliviers – sauts de la truite bleue vol des hirondelles dans le soir. « Toutes ces choses sont belles mais inutiles. Elles

n'ont donc qu'à disparaître, » a dit le Coordinateur – et elles ont disparu – il reste quelques photos qui se vendent bien aux touristes – maintenant ils contrôlent le climat par ordinateur miniature – CLIC ! une légère pluie fine CLIC ! une heure de soleil – bien entendu il y a quelques petits problèmes bien entendu l'atome fait des siennes – CLIC ! un soleil pluvieux CLIC ! une neige un peu chaude – la France est un exportateur important de crevettes tropicales.

6

Prends ma main, surtout ne te perds pas il faut rester dans le chemin fléché d'aluminium regarde les bornes qui clignotent tous les cinquante mètres pour nous guider – j'avais peur d'être dépaysé, a dit papa – heureusement la transition n'est pas brutale – ça fait si longtemps que je ne suis pas venu ici – c'était avec ta mère quand nous nous sommes mariés oui exactement le lendemain de l'Examen Diagnostic Général et des Vaccinations Obligatoires – mais qu'est-ce que tu veux, je n'ai plus le temps il faut que je surveille tout le monde dès que j'ai le dos tourné on essaye de me piquer la place – oh ! c'est pénible aujourd'hui, tu sais, de gagner sa vie ! – Tu nous emmerdes avec tes histoires, dit la mère – profite de la nature respire fort au lieu de nous casser les pieds avec ces trucs idiots – l'oxygène lui monte à la tête, pense la petite fille (elle est déjà pleine d'esprit pour son âge).

Prends ma main, nous arrivons dans la châtaigneraie fais attention regarde où tu poses les pieds tu ne vas pas déchirer tes chaussures neuves je n'ai plus de tickets jusqu'à la fin du mois prochain. C'EST UNE BELLE FAMILLE UNIE QUI SE PROMENE UN JOUR DE REPOS LOUES SOIENT NOS MAITRES ! – les châtaignes sont tombées – elles pourrissent sur le sol très sec – il n'y en a pas beaucoup – elles ne devraient pas déjà pourrir en cette saison, pourtant ! – c'est la nouvelle variété – qu'on ne dise pas en-

core du mal des Mutations Accélérées ! – TOUT EST CONTROLE DANS LE PARC TOUT EST NORMAL NORMAL LA NATURE EST UN TOUT OUI OUI OUI ET NOUS LA RESPECTONS – l'ordinateur du Centre a un fichier spécial dans son gros ventre bombé qui supervise l'ensemble – CAR VOYEZ-VOUS ÇA N'A L'AIR DE RIEN, DES FEUILLES, MAIS C'EST UN SACRE MECANISME IL FAUT DES CALCULS ET DES CALCULS POUR REGLER LA CROISSANCE.

Ils ont de la chance qu'un Vice-Directeur vienne faire un bout de chemin avec eux. La petite fille aurait préféré se promener en silence sous les arbres – elle n'aime pas non plus savoir que l'Administration du Parc contrôle tout – ça gâche son plaisir – heureusement elle n'y pense pas longtemps, à cet âge-là on n'a pas de suite dans les idées et ça arrange bien les choses. Devant eux, soudain, débouche un écureuil marron, il sautille un moment au bord du sentier entre les touffes d'herbe un peu jaune et des brindilles sèches (quelques restes de la saison dernière IL FAUT APPELER LE SERVICE DE NETTOYAGE) – elle s'approche de lui, il n'est pas trop effarouché – ses parents se sont arrêtés pour la laisser faire – quand elle est très près, l'écureuil commence à jeter des coups d'œil inquiets. « Mais qu'est-ce qu'il a ? » dit la petite fille – elle regarde ses yeux, on dirait des billes de verre – et ses mouvements, ils ont l'air si mécaniques – au même moment, avec un air complice, le Vice-Directeur (il a un nom bizarre, avec des z) explique à voix basse que les enfants sont toujours impressionnés par les Animaux Cybernétiques (propriété de l'Etat) – un nouveau modèle plus perfectionné est en fabrication dans les usines souterraines de Paris-Sud, mais celui-là n'est déjà pas mal.

Ils se promènent dans le Parc – le Z–quelque chose les a quittés il devait terminer un urgent travail de planification. « Je suis quand même bien vu, » dit le père, « puisqu'ils ont envoyé un fonctionnaire important. » Maman le regarde elle n'est plus en colère le bon air lui fait du bien – c'est peut-être aussi le tranquillisant qu'ils pulvérisent par hélicoptère (croix rouge sur fond blanc comme dans l'ancien temps) – ils arrivent dans la plus grande clairière de la Réserve, il y a déjà pas mal de monde dans

tous les coins – au fond à gauche, un troupeau d'écoliers suit une femme assez vieille : béret rouge, badine brillante, c'est l'uniforme des Instituteurs Supérieurs – elle a un écusson numéroté sur la poitrine.

Et maintenant une sonnerie puissante éclate dans tous les coins du Parc elle ne dure pas longtemps mais fait quand même mal aux oreilles – BRUIT AIGU COMME UNE AIGUILLE QUI S'ENFONCE DANS UN TYMPAN – Ula sursaute et se tourne brusquement vers sa mère, un peu effrayée. « Il faut rentrer, c'est fini, » dit le père et ces mots brefs font souffrir Ula elle voudrait courir et se perdre dans la forêt courir loin – mais il n'y a pas beaucoup d'endroits où se cacher et ils ont des hélicoptères qui tournent dans le ciel – et des chiens policiers – et des détecteurs infra-rouges – IL EST IMPOSSIBLE DE LEUR ECHAPPER – elle s'arrête, ramasse une feuille et la garde serrée fort dans sa petite main elle sent comme des picotements dans sa paume un peu chaude – elle espère que personne ne lui dira rien si elle emporte une feuille en souvenir elle espère que ce n'est pas interdit.

7

PLUTON/ SOL-SOL TACTIQUE/ OTOMAT MISSILE ANTI-NAVIRE/ APPAREIL TELEGUIDE/ ACRA ARMEMENT PRINCIPAL ANTICHAR/ TELECOMMANDE AUTOMATIQUE INFRAROUGE/ AMX 10 LEGER CHENILLE/ PELLE MECANIQUE VERIN HYDRAULIQUE/ CANON AUTOMOTEUR BLINDE/ CHAR AMPHIBIE/ SYSTEME ANTIAERIEN/ MORTIER TOUS TERRAINS/ CARTOUCHE-GRENADE-EXPLOSIFS-PISTOLETS/ LE TYPE S'AFFAISSE IL A LA MOITIE DE LA TETE EMPORTEE PAR UN OBUS ON VOIT SA CERVELLE.

8

Sulf s'approche de la fenêtre. Le chalet, comme un champignon, sent bon la forêt de pins chauffée par le soleil – aujourd'hui on ne voit pas trop les quelques arbres en plastique dur, ou alors il faut être spécialiste – il regarde la clairière, les herbes jaunes se balancent il fait encore doux pour la saison – bientôt son stage au Parc sera terminé il rentrera dans sa caserne noire – et il se laisse aller à rêver Sulf tu planes ! ta haine s'endort tu es loin des ordinateurs – des prélèvements sanguins – du plasma chaud – des écouteurs dans les oreilles – UN MOMENT JUSTE UN MOMENT TU TE SENS VRAI EXACTEMENT COMME IL FAUT DANS TA PEAU – et à ce moment, exactement, tu vois apparaître la petite fille blonde au bout de la clairière elle a l'air effrayée elle s'arrête un instant comme pour s'orienter et se met à courir vers le chalet – VERS TOI ! – Sulf Sulf c'est une histoire d'amour qui commence regarde les herbes ondulent pour approuver la terre est jaune comme un soleil si les papillons existaient encore ils pourraient venir se poursuivre au-dessus des petits chênes juste nés – SULF LE SOLDAT NOIR A RETROUVE SON AME POUR UN INSTANT la petite fille arrive à la porte du chalet elle a des yeux bleus et de longs cils elle est essouflée – peau très blanche – duvet blond au coin des lèvres – JE VAIS T'OUVRIR LA PORTE MON AMOUR JE VAIS TE SERRER DANS MES BRAS – légère robe rouge comme une cerise (il en a vu au Musée d'Histoire Naturelle, en Stage/en Stage /en Stage – Sulf ne pense plus à tout ça !) – respire le parfum clair de la petite fille qui est dans tes bras – promène tes doigts dans ses cheveux encore glacés par sa longue course à travers bois caresse ses lèvres embrasse ses lèvres.

Ils sont allés vers le fond de la pièce il y avait un rayon de soleil endormi sur le lit le duvet s'était gorgé de lumière et les draps étaient encore chauds exactement la température qu'il faut – lèche doucement le léger frisson de sa peau – maintenant sa main caresse le sexe tendre pas encore très formé ses doigts l'ouvrent doucement il découvre les vrais gestes de l'amour – déjà, dehors,

le vent agite les fleurs en plastique on voit les ombres des nuages qui courent sur le plancher de bois – les deux corps se sont enlacés, petite fille qui s'est échappée et Soldat Noir sans âme (bruits de bottes sur le béton des avenues froides – grincements de chenilles des tanks – éclatement sourd de la grenade).

Sulf la petite fille te protège de la guerre prends-la contre toi elle sera ton habit même – et les odeurs piquantes du pin chauffé se glissent entre eux.

Elle est repartie avant la nuit – les Gardes du Parc l'ont capturée et remise à ses parents après interrogatoire et fichage détaillés – le père a perdu sa place – MAIS ILS N'ONT PAS TROUVE LA FEUILLE.

9

Depuis le matin, les bombardiers font un pont aérien pour amener des troupes, des machines et des munitions en Bretagne-Nord et sur les côtes glacées de la Manche – les gigantesques mouches d'acier viennent à la curée elles tournent et tournent dans le ciel elles obscurcissent le maigre soleil très rouge – l'air vibre la peau se hérisse ce matin des millions de litres caillent dans les Usine Laitières de la Zone Rurale Accélérée. A la curée (LASER DEGRE 200 FRAPPE AU VISAGE ECRASE LE VISAGE GICLEE PUISSANTE SPERME ROUGE QUI SORT DU LASER DEGRE 200) d'autres mouches d'acier / télécommandes de précision/ système complet d'ordinateurs pré-programmés mémoire morte/ se sont envolées vers le large – ventres gonflés par les Bombes Très Puissantes qui dévorent l'oxygène autour d'elles comme si l'espace soudain se contractait – Bombes-Bouches lèvres rouges rayées de blanc brillant – qui apparaissent dans l'air – ce sont des gouffres noirs qui sucent – qui aspirent – qui violent la réalité des arbres, des enfants rieurs et des plantes douces. Les Bombes font naître partout dans l'espace des bouches goulues (bruits de succion) l'oxygène est pompé l'espace se rétrécit les feuilles jaunissent roulent sur elles-mêmes comme brûlées par le

défoliant – les hommes portent leurs mains à la gorge ils étouffent brutalement les corps se contractent par à-coup – à peine ont-ils eu le temps d'entendre les sifflements des essaims de Bombes.

Il y avait un grand rassemblement annuel pour la célébration de la Musique Mentale – car l'Angleterre guidée par les Maîtres-sous-les-Montagnes (bunkers profonds de béton multi-armé) a toujours gardé en apparence ce visage libéral que les anciennes générations lui ont donné et que les Maîtres ont progressivement récupéré au profit de leur complexe système d'oppression (sombre robot humanoïde accompagné de machines sombres qui roulent sur le béton des trottoirs fortifiés). Tous ceux qui montraient un goût décadent pour la Musique Mentale s'y retrouvaient régulièrement (les Maîtres connaissaient leurs photos et les détails significatifs de leur vie privée) – bouquets de fleurs séchées récoltées dans les marécages de l'Angleterre-Nord – clochettes vivantes aux notes cristallines – beaux visages de femmes – dents très blanches qui font du sourire un soleil clair – longues robes – femmes vivantes corps qui se frottent doucement l'un contre l'autre.

La Musique a lancé ses vibrations parmi nous – nous étions unis déjà par la même extase caresse de l'air bleuté sur nos visages encore jeunes – douce douce haleine du vent – couleurs des sentiments, couleurs des goûts et des odeurs – à travers elle se reconnaissent ceux qui s'aiment sans se connaître – touche-moi tu sais qui je suis.

Je t'aime et je LASER 200 LES BOUCHES TRES AVIDES SUCENT L'OXYGENE/ LA MUSIQUE MENTALE SE TAIT COMME SE FANENT LA FLEUR / L'HERBE/ LES JONCS AU-DESSUS DE L'ETANG/ BOUCHES NOIRES SANS DENTS QUI DEVORENT LES FLEURS SECHEES DU MARECAGE/ LES ARBRES SE REPLIENT SUR EUX-MEMES ET SE TORDENT ILS ONT MAL/ BOUCHES QUI MANGENT LA MUSIQUE ET LA CHAIR DES FEMMES PARFUMEES/ PLUS D'AIR/ PLUS DE PAROLES/ LES BOMBES CURIEUSEMENT EXPLOSENT EN SILENCE/ LES BOUCHES LEVRES NOIRES RONGENT LES CORPS DEJA ENLACES/ LES MEMBRES

S'ALLONGENT CASSES NET/ BLEUS VIOLACES/ LES CORPS SOUS LE CHOC PRENNENT D'IMPOSSIBLES POSITIONS/ SAVANTES TECHNIQUES DE L'AMOUR/ LES BOUCHES MANGENT LA FEMME CHEVEUX LONGS RIRE PROFOND QUE TU VIENS DE RENCONTRER ENFIN/ BOUCHES INSENSIBLES/ TELEGUIDEES/ INHUMAINES/ LES ROBES MAUVES SONT DECHIREES PLEINES DE SANG/ LES BOUCHES ONT MANGE L'AMOUR.

Quand elles se referment enfin le Grand Rassemblement est terminé. Cette année il n'aura pas duré longtemps.

10

EN DIRECT D'ALBION/ Sulf Sulf tu tournes fusil en bandoulière et laser bien serré dans la main droite – à tes oreilles des casques très adaptés transmettent les indicatifs et les derniers ordres. Stridence : trois coups brefs/ aigus – c'est l'alerte rouge stéréophonique/ il faut courir sur le chemin de ronde béton et caoutchouc. Tu as répété vingt fois cette opération, mais tu serais encore capable de te tromper Sulf rien n'est sûr ici, sur cette machine il suffit d'un boulon trop serré il suffit d'une artère qui claque dans un cerveau – comme un bateau chargé de dynamite/ haute charge explosive/ en pleine tempête/ parmi les algues dévoreuses et les ordures industrielles/ Sulf malgré ta perfection mécanique tu es paumé dans tout ça – le temps se dégrade de plus en plus vite autour des silos – hier tout était noyé dans un brouillard très dense on voyait de grandes giclées d'ombre et ça donnait envie de tirer sur tout ce qui bougeait.

Sulf Sulf tu tournes fusil en bandoulière casque blanc S.A. Sécurité Atomique (mais es-tu SOURDAVEUGLE ? il n'y a pas de sécurité/ il n'y en a jamais eu) – tu es le gardien sacré du Silo 14 dans le Complexe Opérationnel de Défense Nucléaire et parfois tu te penches au-dessus de la fosse où attend la fusée – droite comme une tête de vipère – la fusée attend/ attend – c'est un

monstre noir mécanique et Sulf Soldat Noir sans âme tu trembles un peu de la savoir si proche.

STUDIO : EN DIRECT D'ALBION/ Une émission radiophonique d'actualité le monde frappe chez vous vous êtes les premiers à découvrir les trépidations de la planète au moment même où elles se produisent. Avec, aujourd'hui, le Général-en-Chef-des-Forces-Armées et le Ministre-en-Chef-de-l'Environnement –oui, planez ! ils répondent à vos questions en direct oui ils sont vivants vous ne l'auriez pas cru et ils vous parlent – la partie culturelle de l'émission est confiée à SINGLETTE HORMER, la chanteuse de luxe – n'oubliez pas de nous téléphoner si vous avez des problèmes – la Grande Famille de l'Etat veille sur chaque individu avec une sollicitude émouvante.

EN DIRECT D'ALBION/ Au sommet du Silo 14 – les collines : pierres blanches, oliviers à l'abandon, garrigues et lavandes sauvages – plus loin : un cabanon en ruines, un figuier mort et un vieux noyer qui donnait encore de beaux fruits une année sur deux – et maintenant jetez un coup d'œil, chers amis, sur la construction (béton armé, circuits électroniques) que garde un Soldat Noir en stage – écoutez les instructions et les détails : 3600 HECTARES OU LES MISSILES ATTENDENT JOUR APRES JOUR – SOL-SOL BALISTIQUE STRATEGIQUE 32 TONNES CHARGE NUCLEAIRE – TU AS INTERET A TE BOUCHER LES OREILLES – ATTENTION LA TV RISQUE D'EXPLOSER D'UN MOMENT A L'AUTRE ET LE FRIGIDAIRE ET LES VITRES ET TOUT LE VERRE DE TA MAISON SOUDAIN – N.U.C.L.E.A.I.R.E. –

Regardez les rampes de lancement planquées dans les silos, comme un immense furoncle tous les trois kilomètres : c'est ce qu'ils ont fait du pays (marjolaine/ lézards/ pins parasols/ soleil). Attention vous approchez du Poste de Conduite de Tir enterré sous 300 mètres de roches dures.

BROUILLAGE/ EN DIRECT D'ALBION/ Emission pirate qui inonde les chaînes nationales pour un instant – fond sonore : un vieil air des Beatles – quelques minutes d'une voix lointaine qui gueule : « LE CAPITALISME DEVELOPPE LE NUCLEAIRE POUR EN TIRER LE MEILLEUR PROFIT AU MEPRIS DES CONDITIONS DE

VIE DES CLASSES POPULAIRES » - puis plus rien : une explosion fait vaciller la tour où se cachait la station – les Flics Stéréophoniques ont bien fait leur travail (« C'est la seconde ce mois-ci », a dit le Chef de District, « il ne doit plus guère en rester... »)

11

Sulf est prêt. Il a terminé son premier cycle de Stage – Soldat sans âme, Sulf est prêt, il avance – Sulf a traîné dans l'Hôpital Général – il a dormi dans les entrepôts froids de la Poste Centrale il a visité tous les couloirs des Standards Principaux – Sulf a essayé toutes les armes neuves et cruelles il a tiré/tué/déchargé ses lasers sur les masses clairsemées des manifestants – il a joui dans les armes du futur, violemment – sans âme, il a marché avec ses semblables dans la plaine et le long des falaises il a erré dans le brouillard – maintenant Sulf monte dans l'avion de chasse Mirage III missions multiples 7 millions de francs : ce matin il faut abattre un Boeing – ce matin les Maîtres ont décidé que c'était la guerre de nouveau.

Avant de lâcher ses rockets puissants il pense une dernière fois à la petite fille blonde qu'il a aimée elle porte peut-être un enfant de lui.

J'AI TOUT COMPRIS, J'AI TOUT COMPRIS...

par Jean-Pierre Hubert

« NE bouge pas, Vira. J'ai mis au point une méthode infaillible pour les expulser de la maison sans leur permettre de porter plainte. »

« Sois prudent, Eloi, tu joues avec le feu... »

Il sortit de l'atelier en tenant fermement la clé anglaise dans sa main droite barbouillée de cambouis. Les Bourgouls s'étaient arrêtés dans la cuisine. Il suffisait d'ailleurs de les suivre à la trace. Leur passage laissait sur les murs une légère rémanence lumineuse qui persistait pendant plusieurs heures. Ils étaient penchés tous deux sur la cuisinière à bois et testaient prudemment les portes, examinant le foyer où traînaient quelques cendres avec un petit appareil compact qui ressemblait à un microscope.

Eloi fut immédiatement incommodé par leur odeur indécise qui faisait penser aux parfums frelatés que répandent les aérosols.

« Biede Ergfuhl, schlove deyt ? »

Il pensa fortement : *Je vous déteste, vous êtes partout, vous vous croyez chez vous mais vous n'êtes rien, je vous déteste...*

© 1975, *Jean-Pierre Hubert et Editions Opta.*

« Schlove deyt ? »

Ils lui parlaient dans leur pseudo-langue que devait connaître chaque Terrien, mais il restait obstinément muet, remâchant les injures les plus sanglantes de son répertoire.

« Schpordi ubez Therma, juger over deyt ? »

« Ne schlove ! » grommela-t-il.

Derrière leurs masques plumeux, deux paires d'yeux étonnés le fixèrent.

« Ne schlove, » répéta-t-il, mal à l'aise, en pensant parallèlement que sa clé à molette pouvait faire d'immenses dégâts dans la masse duveteuse et délicate qui cachait leur visage.

« Scouder der Therma, » dit un des personnage en s'adressant à son compagnon.

Il caressa la plaque de la cuisinière, eut aussitôt un mouvement de recul et contempla ses gants blancs maculés de suie avec une stupeur mêlée de convoitise.

Hors de lui, Eloi lança la clé sur la cuisinière. L'outil brillant rebondit, glissa et tomba dans le réservoir d'eau chaude dont la plaque faisait défaut.

Les Bourgouls firent un saut en arrière comme si l'instrument était sur le point de les mordre. Eloi plongea ses mains noires dans le réservoir et sortit la clé ruisselante en souriant.

« Ne schlove ! » dit-il sur un ton catégorique en leur montrant aimablement la porte.

« Biede Ergfuhl... »

« Oui, salut et amusez-vous bien sur Therma. »

Dès qu'ils furent sortis, Eloi referma frénétiquement les quatre serrures qu'ils n'avaient eu aucun mal à forcer. Il rejoignit Vira en fulminant.

« Ils se promènent partout, rien ne les arrête, leur passe-chput ouvre toutes les sûretés, et comme nous n'avons rien à leur refuser pour la brillante raison qu'ils nous ont tout donné (ou presque), ils rentrent dans les maisons, fouillent dans tous les coins, essayent les lits, te regardent faire l'amour avec leur tête d'arlequin curieux. »

« Qu'est-ce qu'ils voulaient, ces deux-là ? »

Eloi leva les bras au ciel. « Quelle question ! Schlover, évidemment ; acheter, emporter, collectionner, admirer... tu sais bien que ce mot est intraduisible. »

« Mais pourquoi achètent-ils des objets dont ils n'ont que faire ? »

Il alluma nerveusement sa pipe ; des brindilles rougeoyantes tombèrent sur sa chemise et il dut les chasser d'un geste sec. « Pour nous faire plaisir sans doute, » fit-il, de fort méchante humeur. « Je n'aime pas leur politesse de commande ; elle sonne faux. »

Il jeta un coup d'œil critique au désordre de l'atelier. Il n'aimait pas travailler dans cette ambiance. Au bout du treuil, le randonneur était presque entièrement démonté. Il s'était promis d'ôter jusqu'au garde-boue arrière, mais les vis qui le fixaient au cadre ne bougeaient pas d'un cran, sans doute grippées.

« Comment fais-tu pour les chasser ? » demanda Vira.

« Je les crois un peu télépathes ou du moins sensitifs. En développant autour d'eux une épaisse atmosphère d'hostilité, on parvient à les troubler. »

Vira n'abandonnait jamais une question qui n'avait pas trouvé une réponse satisfaisante à ses yeux. Elle insista. « Que font-ils de tous ces objets qu'ils ramassent sur la planète ? »

Eloi s'était remis au travail, mais ses dents serraient le tuyau de pipe à le briser.

« Tu tiens vraiment à le savoir ? Aide-moi à tenir la chaîne, je vais remonter le changement de vitesse. Ces humanoïdes ordinocrates ont la minceur d'une carte perforée. C'est simple, j'en arrive à ne plus les voir. Leurs buts m'échappent et je ne crois pas en leur légendaire désintéressement. Qu'ils schlovent ce qu'ils veulent, je m'en fiche complètement. »

Le tournevis dérapa et il faillit s'ouvrir le dos de la main.

Elle le regarda avec pitié. « Chaque fois tu t'énerves un peu plus. Les Bourgouls sont respectueux des lois locales. Quand ils emportent quelque chose, les crédits pleuvent généreusement, tu ne peux pas le nier. »

« C'est justement ce qui me hérisse, » dit-il en vérifiant machinalement le ressort du bras tendeur. « Si un jour, par hasard, un Bourgoul pouvait voler un objet quelconque ou bousculer quelqu'un ou seulement rire devant ma bicyclette, je serais soulagé. Leur froide perfection me laisse un arrière-goût désagréable. Un peu comme leur odeur, tu vois ce que je veux dire ? »

« Tue le Niege, cela te fera du bien. »

« Non, il est sans défense. »

Le Niege était maintenu contre le mur par l'onde répulsive. Son corps nu se tordait vainement pour échapper à l'étreinte invisible qui l'immobilisait.

La fillette remarqua son sexe velu, son visage au front bas que déformaient hideusement la peur et la rage. Des poils, des cheveux en horrible quantité et une haine profonde au fond de ses yeux.

« Je ne peux pas le tuer, Père. »

« Tu dois, Garmia, c'est ton devoir. Tu l'as touché... Regarde comme il est laid, comme il te déteste. »

Elle dit très vite, presque honteusement : « Lâche-le sur les toits, ce sera plus facile. »

Le Niege libéré bondit vers la fenêtre qui donnait sur l'océan rouge. Les toits en gradins descendaient vers les rochers déchiquetés de la côte.

Garmia retira son masque de Dignité ; une douce excitation se répandait sur son visage d'enfant. La boule d'énergie vibrait comme un petit animal chaud dans le creux de sa main. Elle fit tournoyer la fronde.

L'homme nu faisait de grands sauts disgracieux qui le rapprochaient de la plage où il pouvait espérer trouver un refuge. Ses cheveux flottant derrière lui représentaient la cible ; la boule d'énergie le frappa à la nuque. La tête se rabattit violemment en avant, en se détachant à moitié.

Il tomba d'un bloc et son sang fit une grande tache sur la terrasse, rouge comme la mer en contrebas. Elle remit son masque

de Dignité et ses yeux, ramenés à deux fentes humides dans le léger duvet immaculé, quêtèrent l'approbation du Père.

Eloi suçait tristement sa pipe vide. Le randonneur bien huilé l'attendait dans l'entrée, mais il ne parvenait pas à secouer son inertie. Il sursautait au moindre bruit, croyant entendre le claquement caractéristique des serrures violées par un passe-chput bourgoule.

« Tu n'as qu'à faire comme Bierback qui habite sur la colline, » dit Vira en soupirant. « Il achète en ville tous les objets susceptibles d'être schlovés un jour ou l'autre et les entrepose dans son hangar. Il paraît que les Bourgouls achètent sans poser de questions et ne pénètrent même plus dans la maison qui est parfaitement conforme au modèle hypertechnologique introduit par nos Amis. »

Eloi bondit. « Ne les appelle pas « nos Amis », je t'en prie. Ce n'est pas ma faute si je suis allergique à ces cubes de dix centimètres sur dix qui dispensent nourriture, chaleur, musique, light-shows et que sais-je encore ! Je dors très mal sur les lits matérialisés à trente-trois centimètres du sol. Les chaises en air pulsé me font chier et je pique une crise quand je vois un de ces dés de malheur vomir une fine combinaison de para-vinyl indestructible... Je préfère le coton... »

« Oui, mais ta chemise en coton est schlovable, et tu n'auras pas la paix tant que tu arboreras ce genre de relique. »

Vira s'obstinait à ne pas le comprendre. Elle prenait sa révolte pour une marque de fantaisie. Il s'efforça de parler calmement. « Je crois qu'ils se passent le mot. Il y a deux fois plus de Bourgouls ici que chez Bierback. Il faudrait faire une étude statistique sur la question... J'ai l'impression que je les excite avec mon intérieur vieux style. Pour un peu, ils schloveraient ma barbe et ma brosse à dents. »

Vira poussa un petit gloussement qui fit tiquer Eloi. « Ta

brosse à dents a été schlovée hier soir pendant que tu faisais ta promenade digestive. »

« Tu as vendu ma brosse à dents ? » demanda-t-il d'une voix sourde.

« Deux mille crédits, une affaire. »

Il ne put s'empêcher de hurler. « Et c'est maintenant que tu me dis cela ! Tu es dégoûtante, bon Dieu ! Et mon hygiène buccale, tu y as pensé ? »

« Tu es sympathique avec tes principes archaïques, mais la brosse à dents en poils de sanglier était vraiment inutile. Je te trouve un peu maniaque par moments. Ta pipe, passe encore, mais une brosse... Le bloc sanitaire rend le même service et, de plus, il dépiste les caries. »

Son écœurement était sans bornes et il se sentait parfaitement ridicule. « Que veux-tu faire avec ces deux mille crédits, Vira ? Tu as tout, tu as onze mois de vacances sur douze ; je ne te demandais qu'un effort : supporter mes bizarreries. C'est trop exiger de toi, sans doute. »

Le coup porta ; elle prit sa voix en pleurs. « Tu as une foule de faux problèmes, Eloi, sans lesquels tu n'imagines pas ton existence. Comment réparer le carburateur de ta vieille gazmobile, où faire ton charbon de bois, comment classer tes papiers, où trouver une presse pour imprimer un livre. Ce travail ne t'apporte rien sinon le mince plaisir de boycotter individuellement le cube audio-visuel qui dort au salon. Tu alimentes ton amertume, tu ne vis pas, tu t'occupes... »

« C'est ce que nous faisons tous ! » cria-t-il d'une voix enrouée par la colère.

Il lança sa pipe à travers la chambre, ce qui chez lui marquait un sommet de l'exaspération. Il sortit en coup de vent sans se retourner.

« Pourquoi t'es-tu révolté, Niege ? »

« Parce que je vous hais. »

« Tu as osé toucher mon père... Baisse les yeux quand tu me parles. »

« Nous sommes plus nombreux que vous. Un jour, nous vous étriperons tous. »

Le Niege s'écroula, les membres agités par un tremblement spasmodique.

La révolte des esclaves s'était étendue comme une mauvaise contagion périodique dans tous les systèmes de l'Orbe. Sur Valmaut, les Seigneurs avaient noyé la planète sous un déluge de feu purificateur. Les victimes se comptaient par millions. Les Nieges attachés par les cheveux étaient précipités en grappes dans les incinérateurs dévorants. Dans les rues tortueuses des ghettos, les enfants Seigneurs marchaient sur les cadavres et achevaient les mourants à la masse électrique. Un coup par-ci, un coup par-là. Seuls leurs yeux vivaient dans les masques impassibles. Les crânes chevelus éclataient et l'ordre régnait à nouveau pour un cycle.

Le vent fit du bien à Eloi. La mécanique tournait rond et répondait à ses coups de pédale rageurs ; il se sentait rempli d'une immense force de bouderie.

A la sortie de la ville, il laissa sur sa droite le vieux gazomètre rouillé, à moitié masqué par un gigantesque tilleul dont on n'avait pas contrarié l'expansion. Le chemin longeait l'ancienne digue maintenant envahie par une végétation folle pour aboutir comme par hasard sur les rails qui desservaient autrefois le port fluvial. Tout cela était laissé à l'abandon ; la circulation y était d'ailleurs réglementée depuis que le spatioport bourgoule enfonçait profondément son coin de béton et de tourelles dans la forêt.

Eloi bravait l'interdit avec une certaine délectation. Il laissa sa bicyclette dans un fourré et suivit le remblai jusqu'aux premiers bouleversements de terrain qui délimitaient le périmètre des installations. Il prit moins de précautions que d'habitude et n'emprunta pas l'itinéraire usuel. Il faisait la promenade au moins

deux fois par semaine, et la répétition avait créé une sorte de rite dont il prenait conscience pour la première fois. Pourquoi venait-il précisément à cet endroit comme un sauvage découvrant la civilisation à l'orée de son domaine ?

La démarche n'était pas claire. Il venait ici admirer les évolutions des nefs bourgoules et, par ailleurs, il vomissait leur technique omniprésente qui avait balayé par sa supériorité tous les tâtonnements de la science terrienne.

Il s'installa sur une souche dont la coupe était à peu près horizontale. Pourquoi prendre ce risque ? Cela confinait au masochisme... Il eut un pincement au cœur lorsqu'il vit le premier vaisseau bourgoule descendre du ciel gris. Pas un bruit, pas une fumée ; l'engin tombait d'un coup, avec une rapidité qui pouvait faire croire que l'écrasement était inévitable. Au dernier moment, au niveau des arbres, l'énorme masse décélérait, comme si l'air devenait brusquement élastique et se posait avec des langeurs de feuille morte sur l'aire bétonnée.

Les Bourgouls étaient vraiment des techniciens hors pair ; on ne pouvait espérer leur ressembler un jour. Les fusées terriennes s'élevaient lourdement dans un fracas insoutenable, soutenues par des colonnes d'énergie. La comparaison était gênante. A tous les niveaux, c'était pareil ; les hommes avaient trouvé des techniques absolument risibles, compliquées, inutilement sophistiquées, alors que des solutions simples, élégantes, pour domestiquer la nature en douceur existaient. Les Bourgouls connaissaient ces solutions et les avaient offertes spontanément à la Terre reconnaissante, sans autre contrepartie que le droit de visiter librement ce monde étrange à leurs yeux et de « schlover » les ahurissants gadgets de la technologie locale.

Eloi contempla le spatioport. Sur des kilomètres carrés régnait une parfaite efficacité. Les vaisseaux se posaient et décollaient sans plan préétabli, avec cette aisance supérieure de l'improvisation réussie.

On peut accepter toute sa vie de recevoir, d'apprendre, de remercier ; Eloi ne faisait pas partie de cette race. Il se disait bien que son attitude était bêtement orgueilleuse et qu'il eût mieux fait

de reconnaître la supériorité de ces généreux visiteurs, mais il savait également que, normalement, il n'avait pas tort et qu'il défendait une valeur plus précieuse que toutes les techniques stellaires réunies : son identité...

Le soleil s'était couché derrière la ligne sombre des arbres et il commençait à faire frais. Il fouilla ses poches mais ne trouva que le briquet à essence et la blague à tabac. Il se souvint de la pipe lancée dans un coin, peut-être brisée au terme de sa trajectoire. Un bruit sec suspendit ses recherches : une branche cassée à quelque distance dans le vallonnement anarchique créé par les souches déterrées, le sable amoncelé à la limite du terrain défriché.

Il se releva brusquement, le cœur battant. Il n'avait jamais réalisé clairement qu'il courait un danger dans cette zone interdite. Furieux de sentir que la peur faisait trembler ses mollets, il rebroussa chemin avec une hâte un peu maladroite. Il courut presque vers la forêt, trébuchant sur le sol inégal.

Lorsqu'il retrouva sa bicyclette, il se maudissait déjà d'avoir cédé à la panique. Ce craquement pouvait avoir mille causes naturelles. Pourquoi avait-il fui, comme poussé par sa mauvaise conscience ?

Au moment où il enfourchait son engin, il réalisa qu'il s'était fait surprendre comme un gamin. Une dizaine de Bourgouls l'encerclaient. Il ne put les dénombrer ; dans toutes les directions, ses yeux se posaient sur une forme blanche, immobile dans la lumière douteuse du sous-bois.

« Le Niege est naturellement agressif et servile. Son pouvoir d'adoration est infini, car son esprit est torturé par la peur. De ce fait, l'esclavage représente son état naturel, bien qu'il existe de nombreuses communautés nieges dites libres à travers la galaxie. Le Niege se révolte lorsque ses facultés d'adoration déclinent ; la peur prend alors le dessus et, comme le Cardz qui montre les dents en voyant vos frondes, cet être second devient dangereux. »

J'ai tout compris, j'ai tout compris...

« Oui, Père ! »

Le cercle des masques de Dignité était serré autour du vieillard qui énonçait les Vérités. La période d'initiation touchait à sa fin et chaque conseil pouvait se révéler vital au moment de l'épreuve.

« Nous sommes les maîtres des Nieges, mais ces derniers sont biologiquement nos frères ; cette douloureuse parenté pose les termes de la Question. Votre initiation fait partie de la Question. »

« Oui, Père ! »

« Votre sœur Garmia a tué hier son premier Niege... »

La réponse rituelle monta en un long murmure : « Qu'elle soit digne ! Nous mangerons le Niege en son nom. »

Eloi n'avait jamais vu tant de Bourgouls réunis en une même place ; cela lui fit un choc. Ils ne partaient « en tournée » qu'en couples, encore qu'on ne pût pas dire si cette race mystérieuse qui cachait tout de ses origines et de ses mœurs connaissait un principe mâle et femelle.

Le groupe de Bourgouls ne semblait pas menaçant, en ce sens qu'aucune arme n'était dirigée contre lui, mais il se dégageait de ce cercle une telle impression d'étrangeté qu'Eloi faillit céder à la tentation de foncer droit devant lui, sans réfléchir aux conséquences imprévisibles de son acte.

« Biede Ergfuhl ! » dit un des Bourgouls en lui barrant le chemin.

« Bonjour ! » répondit Eloi d'une voix rauque sans descendre de vélo.

« Biede Ergfuhl ! » dirent les autres qui s'approchaient insensiblement.

Pourquoi cachaient-ils jalousement leur visage derrière un masque de plumes ? Pour Eloi, cela dissimulait quelque tare inavouée, illisible dans les yeux sombres et inexpressifs qui seuls restaient visibles.

Ils le serraient de près, sans aller encore jusqu'à le toucher ; d'ailleurs, les Bourgouls ne vous touchaient jamais, comme s'ils craignaient une contamination. Aussi Eloi suffoqua-t-il lorsqu'il sentit une main ferme se poser sur son épaule.

« Wad esti Therma spreuyte deyt dehr ? »

« Que me voulez-vous ? »

Pouvait-il faire croire qu'il ne comprenait pas la langue code qu'ils utilisaient même entre eux sans que cela fût leur parler naturel ? La langue en usage dans la zone Europe était faite d'un curieux mélange de diverses langues germaniques.

« Schporge deyt Bourgoul ? »

Une onde de surprise émanait du cercle toujours aussi serré. Il serra les dents ; son ignorance du code représentait un refuge auquel il s'accrochait avec obstination. La main persistait sur son épaule et s'enhardissait même jusqu'à lui caresser doucement l'échine. C'était une main fine et nerveuse qui faisait naître dans son dos des frissons d'épouvante qu'il ne cherchait plus à réprimer.

« Laissez-moi ! Je n'ai rien fait de mal, » dit-il bêtement en faisant mine de vouloir partir.

Des protestations polies s'élevèrent. Son intention avait été comprise mais ne trouvait aucun écho favorable même isolé, comme si toute la communauté partageait une idée bien précise au départ.

« Schlove deyt ? » demanda enfin un des personnages en touchant la bicyclette.

Cette fois, il ne pouvait ignorer la question. Le verbe schlover était universel.

« Non ! »

« Deyt ? »

Une main se glissa dans sa poche et sortit délicatement la blague à tabac en cuir.

A voir sa précieuse blague à tabac brandie comme une hostie par cette main gantée, Eloi eut une réaction de colère dont il ne se serait pas cru capable quelques instants plus tôt. Il récupéra l'objet d'un geste vif qui surprit tout le monde.

J'ai tout compris, j'ai tout compris...

Il sentit à nouveau ce repli instinctif qu'il avait souvent remarqué chez les Bourgouls. Le désarroi fut de courte durée ; tour à tour son canif, son briquet à essence et son mouchoir furent extraits de ses poches. Malgré ses protestations étouffées, tout ce qu'il avait sur lui et jusqu'aux accessoires de son randonneur faisaient l'objet de la curiosité générale.

« Schlove deyt, deyt, deyt ? »

Cette fois toute peur avait disparu. Les Bourgouls voulaient sans doute lui donner une leçon pour le punir d'avoir enfreint une interdiction qui protégeait leur domaine ; du moins c'était ainsi qu'il comprenait leur attitude inhabituelle. Il avait été impressionné au départ, mais maintenant que cela dégénérait en « schloverie » collective dont il était le centre, comme un animal curieux...

Il se dégagea d'un bond, ramassa une grosse branche morte et la leva d'un air menaçant. Il rugit en brandissant son gourdin improvisé : « Ne m'approchez pas, j'ai la peste, je suis teigneux... »

Pour faire bonne mesure, il éructa quelques jurons allemands et anglais, aucun juron n'existait en langue code.

Après cette explosion, il y eut un silence pesant. Eloi devinait encore dans l'obscurité les formes blanches maintenant pétrifiées. Son vélo tomba mollement dans l'herbe ainsi que tous les objets qui avaient voyagé de gant en gant.

Il se retrouva seul, tenant stupidement son arme dérisoire devant lui. Il crut entendre comme un rire ou un chuchotement qui s'éloignait mais il ne l'aurait pas juré. Les Bourgouls s'étaient évanouis dans la nuit en lui laissant sur un tas tous les trésors qu'il avait refusé de leur schlover. L'intermède n'avait pas duré plus de cinq minutes, mais il se sentait brisé comme après un long siège. Sa victoire lui laissait un goût amer...

Garmia avait la gorge serrée. La cérémonie du départ était longue, trop longue. Devoir quitter le monde Fleur où tout coulait comme du miel. Déchirer le doux cocon de l'enfance et s'exi-

ler pour quelques années sur cette petite planète niege éclairée par un soleil jaune. Cela pouvait tourner en catastrophe.

Le vieillard parlait, parlait... Que demandait la Question au juste ? Les conseils, les vérités ronronnaient inutilement devant l'alignement impressionnant des vaisseaux prêts à appareiller. Les enfants Seigneurs avaient arrêté leur plan une fois pour toutes.

« ... sans armes, sans moyens de défense, » disait le père. « Vous avez choisi l'assistance, la charité. Méthode difficile ; il faut savoir donner. »

Garmia se souvint du Niege nu, plaqué contre le mur, et de sa haine qui suait par tous les pores.

« Vous savez tuer et chacun d'entre vous a mangé la chair de l'être inférieur. Votre pouvoir de mépris est immense, mais vous ne mériterez le titre de Seigneur qu'en tentant sincèrement d'éveiller la reconnaissance et l'amour des Nieges à votre égard... C'est là le but de votre initiation, ne l'oubliez pas. »

Sourire derrière les masques de Dignité, briser un cercle immuable. Comment estimer l'esclave futur ? En s'intéressant à lui, en l'aidant, en lui donnant de l'argent, en respectant son code barbare... Il semblait à Garmia que, derrière les recommandations ultimes du Père, se cachait un piège monstrueux. Le jeu n'était-il pas faussé au départ ?

Le chemin du retour lui parut interminable. Ses jambes lourdes refusèrent même de le hisser jusqu'au sommet du pont, à la sortie de la forêt, et il dut mettre pied à terre comme un cycliste novice.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la zone d'installation bourgoule, il sentait sa rancœur croître au point de former une boule douloureuse au creux de son estomac. Que signifiait cette agression ? N'était-il qu'une bête parquée dans une grande réserve ?

Il se sentit particulièrement misérable lorsque la chaîne sauta du pignon juste devant la station du translateur urbain. Les voyageurs le regardèrent, légèrement amusés, lorsqu'il se noircit jusqu'au coude pour remettre en état la mécanique rebelle. Ils l'observaient dans la lumière verticale qui tombait des rampes et ils avaient la même immobilité patiente que celle des Bourgoules. Jusqu'où allait la ressemblance ? En tout cas, les cabines luisantes qui s'ouvraient pour les accueillir n'étaient pas de leur conception.

« Esclaves ! » murmura-t-il en s'éloignant.

Il ne prit pas la peine de rentrer son randonneur dans le garage ; il le laissa tomber contre le mur en aidant sa chute d'un coup de pied. Il en voulait obscurément à cet assemblage primitif qui le lâchait au mauvais moment.

La porte d'entrée était verrouillée. Impossible de l'ouvrir de l'extérieur ; il n'avait pas de passe-chput, lui. En maugréant, il escalada la palissade du jardin et pénétra dans la maison par la fenêtre de l'atelier. Que faisait Vira ? Tout semblait désert.

Dans la cage d'escalier, il entendit un bruit de conversations. Il fit la grimace ; il n'était pas d'humeur à voir du monde ce soir. Il fut tenté de ressortir sur la pointe des pieds et d'aller chez Ivan, qui avait une bonne cave et un cœur immense. Un obscur pressentiment l'en empêcha. N'avait-il pas quitté Vira sur un contentieux de dispute ? Il se méfiait de plus en plus des réactions de Vira...

Un rai de lumière filtrait sous la porte de la chambre à coucher. Il y a des jours où ce que l'on entreprend a un goût de cendre. Il se croyait guéri de toute jalousie, mais trop de nuages s'étaient accumulés aujourd'hui dans son petit carré de ciel d'ordinaire plutôt clame. Jaloux ? Non, il n'était pas jaloux, ce sentiment était passé de mode ; humilié, sans doute...

Il ouvrit la porte bruyamment en se composant à l'avance un visage fermé. La scène qui s'offrait à lui était ahurissante ; il mit quelques secondes à mettre en ordre tous les éléments du tableau.

Vira était étendue toute nue, les jambes écartées, sur le lit ; plus exactement, elle ne portait que son soutien-gorge en paravinyl bleu. La tête entre ses cuisses ou presque, un Bourgoul... Assis sur la table de chevet, le deuxième Bourgoul, qui tenait contre son ventre un de ces cubes à tout faire qu'Eloi voyait comme autant de boîtes de Pandore.

C'était invraisemblable, impensable. Jamais un Bourgoul n'avait fait une chose pareille. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Les deux masques se tournèrent vers lui, impénétrables, sans aucune marque de surprise. Vira, par contre, sursauta violemment, incapable de réagir autrement qu'en écarquillant des yeux effarés.

Une foule de sensations déferla comme une vague de fond, balayant tout sur son passage. Une conviction surnagea dans la débâcle : il haïssait les Bourgouls, il les haïssait terriblement. Leur délicat masque d'ange était ce qu'il fallait arracher, détruire, et maintenant il tenait un motif à son hostilité qui rejoignait ses fantasmes les plus intimes.

Eloi saisit d'une main le bloc vidéo. L'objet avec ses angles arrondis et ses surfaces polies laissait une impression de douceur.

« Schlove deyt ? » dit-il d'une voix sans timbre en s'approchant du Bourgoul assis.

« Deyt ? » répondit ce dernier sans comprendre.

Les yeux sombres quittèrent l'objet pour se poser sur le visage d'Eloi en une interrogation muette d'une insondable naïveté.

Eloi donna à son moulinet une telle ampleur qu'il se démit à moitié l'épaule. Les os craquèrent dans un bruit horrible et le corps sans vie, glissant latéralement, renversa une bouillie de plumes et de sang sur Vira pétrifiée qui se mit aussitôt à hurler à la façon d'une sirène déréglée.

Le deuxième Bourgoul ne bougea pas ; il porta la main à son masque comme si brusquement il étouffait. Il dit :

« Garmia ! »

Eloi frappa plusieurs fois en évitant de toucher la tête. Il ne voulait plus entendre ce craquement définitif. Vira était déjà dans la phase ascendante de sa crise de nerfs, mais il frappait en-

core avec la ténacité de quelqu'un qui écrase un rat avec un balai trop mou. Il jeta finalement le bloc dans la fenêtre, donnant à son geste l'ampleur d'un symbole.

Le fracas de verre brisé secoua Vira comme une gifle. Elle hoqueta, chercha de l'air convulsivement.

« Il fallait le faire un jour, » dit-il, étrangement calme.

« Tu es fou, fou... »

« J'ai tué ces deux Bourgouls. Ils ne se sont pas défendus, ils ne savent pas se défendre. »

Vira le regardait avec horreur, une horreur bien humaine. « Eloi ! »

Elle s'était levée et fuyait la chambre. Il se sentait un peu bête et commençait à trembler de tous ses membres mais il n'avait pas peur, loin de là. Vira vomissait dans la cuisine.

« Je leur expliquais de vieilles méthodes contraceptives. Je leur montrais comment on posait ces gadgets qu'ils venaient de schlover chez Bierback... Tu m'entends, Eloi ? Ils s'amusaient comme des enfants... »

Des stérilets ou d'autres vieilleries du même style ! Il aurait dû y penser. Et il les avait tués pour ça, comme une brute des temps anciens croyant découvrir l'adultère !

Il éclata de rire. Un rire qui n'avait rien de fou, un rire libérateur. Il retourna dans la chambre à coucher et se pencha sur le Bourgoul qui gisait sur le tapis, celui qui avait lancé ce cri curieux avant de mourir. D'un geste rapide, il arracha le masque de plumes qui resta collé à ses doigts. Il ne fut pas surpris, il l'avait presque deviné. Une fillette, un visage de gosse étonné. Les Bourgouls étaient des enfants. Ils venaient peut-être chercher leurs jouets sur Terre avec l'assentiment de leurs parents. Des enfants très doux, très curieux, un peu naïfs, s'étaient amusés à les coloniser sans songer à ce qu'ils détruisaient avec leurs beaux pâtés de sable.

Eloi rit de plus belle. Il se sentait barbare et extraordinairement bien. Il se dit que, partout, la chasse aux enfants bourgouls allait commencer.

EN CE MONDE DE TIEDE ASSURANCE

par Gilbert Michel

JE la tiens par la main (sa petite main aux doigts effilés, l'ongle pointu et rouge de l'un d'eux pénétrant la chair de ma paume, confirmant, magnifiant l'image de notre accord profond).

De l'autre main, j'écarte les fougères qui se pressent autour de nous en vagues turbulentes.

Nous courons dans la fraîche lumière du matin.

Nous tombons parfois, légèrement, comme au détour de ce chemin de terre, l'un sur l'autre, entremêlés, riant. Elle mordant ma nuque au creux fragile de ma « zone secrète » : sensation de douceur agissante.

Moi atteignant, au travers de la brume dorée de ses cheveux, l'exquis, le délicat, l'insaisissable bijou de son oreille.

Puis : l'inévitable instant de silence absolu. Nos regards entrecroisés, fusionnant, au-delà des pupilles, en ce monde de tiède assurance où nous avons ancré notre demeure.

Nous nous relevons, faussement maladroits : je la précède ou la suis. Mes mains, en conques, épousent les courbes douces des hanches offertes.

© 1975, *Gilbert Michel et Editions Opta.*

Elle est belle.

Radieuse, et blonde.

De ses yeux verts, parcourus de rêves légers... et d'images espiègles, elle me réconforte, inlassablement.

Je l'aime, c'est-à-dire : tension de tout mon être vers elle, inexplicable (et pourquoi l'expliquer ?). Nécessité biologique de la voir, de l'étreindre, vérifiant le poids de mon existence, et ses pouvoirs, grâce entre autres à ce rituel des mains parcourant son corps en usant de signes mille fois convenus. Nous nous demandons parfois si nous ne ressemblons pas, à la longue, à une sorte de matérialisation provisoire. Je lui dis par exemple :

« Nous sommes deux caresses ayant longtemps erré dans l'espace neutre... et revêtant un beau jour une apparence humaine... »

Elle ouvre deux grands yeux, jouant la scène de l'horreur, puis me coupe d'un baiser hypnotique (chaleur, douceur, saveur de ses lèvres roses...)

« ... revêtant une apparence humaine... » (ma main suit la courbe d'une joue) « pour mieux jouir... avec des organes spécialisés... »

Elle court soudain, suivie d'un rire éclatant. Je la poursuis : verts chauds des fougères lacérant les masses sombres des bruyères. Griffures innombrables sur le dos des mains, les avant-bras. Scintillement du papillon orange tourbillonnant dans l'éclat bleu du ciel de midi. Je la rejoins, courant longtemps derrière elle afin de prolonger le jeu.

Bonheur.

Cette beauté faite de chair réelle accrochant la lumière. Cette grâce de jeune animal, maladroit dans sa course et pourtant invincible. Je cours derrière elle, les yeux fixés sur la tache claire de ses cheveux qui forment une comète capricieuse sur l'espace colossal de la forêt toute proche.

Je l'atteins, me jetant brusquement à sa taille, la déséquilibrant, la rattrapant dans sa chute, afin d'éprouver une fois de plus l'affolante sensation d'imbrication née des contacts multiples, et brutaux, entré nos corps.

Je l'atteins, la saisis, la dépose doucement sur le sol : je m'allonge sur elle, écoutant faiblir les signes d'excitation qui font vibrer sa peau.

Alors je glisse ma joue contre la sienne, enfouissant mon visage au cœur parfumé de sa chevelure.

Instant parfait.

De forme tangible, la joie ressentie baigne nos visages qui se rapprochent. Consciencieusement, je lis dans ses yeux « vert océan », qu'envahit la tache nocturne d'une pupille dilatée, l'attente presque anxieuse (comment la définir ?) de l'acte d'amour qui nous projette, en gerbes d'étincelles, vers un monde simple, simple, simple.

Ma main s'égare dans sa robe légère. Je la sens, comme un objet détaché de moi, qui presse une chair souple, mêlée au tissu léger, puis nue, rafraîchie par la brise indiscrète qui tourbillonne autour de nos deux corps. Elle parvient au centre doux, à l'oiseau-jardin palpitant que je reconnais avec émotion, dont je franchis les défenses dérisoires. Je relève la tête, dans un mouvement du torse, afin de voir si par hasard quelque inconnu... Assurant ma vision, au-delà des mèches lumineuses, j'aperçois soudain, énorme, immobile, se détachant en clair sur le lacis noir des arbres, le DOLMEN sacré de la Forêt des Druides.

Je me redresse, attirant la femme que j'aime, saisissant à deux mains son visage d'un ovale parfait. (Les pommettes hautes, délicatement enrobées de chair.)

Puis je me laisse tomber sur la « blondeur offerte », qui me regarde intensément. Je l'embrasse dans le cou, sous le taillis léger des premières mèches presque blanches (comme un reste tenace et timide de la première enfance, caché, disponible pour mes incursions sentimentales) ; ma bouche remonte vers la joue, sans joindre les lèvres, traçant sur la chair frémissante un sillon d'impressions multiples. J'atteins sa bouche, saisissant dans la mienne sa lèvre supérieure, la dégustant comme je le ferais d'un fruit exoti-

que et fragile... Regardant de nouveau le dolmen qui éclate soudain de lumière concentrée, les nuages lourds s'étant écartés autour du trou circulaire par où le soleil plonge jusqu'à nous.

... Le pachyderme de pierre, immobile par instants, semble onduler au-delà des hautes herbes : je regarde, et je sculpte dans l'espace imaginaire de mes souvenirs la matière bizarrement dense qui m'est offerte, par une perception tendue, comme détachée de mon corps, alors que j'allais nouer entre elles les « arabesques » du désir, et par la compilation accélérée de ce petit livre noir des Légendes du Pays, que j'appuyais contre sa cuisse, sur une plage trop grise, lisse, infinie.

Petit livre plein d'images sombres, hachurées, composant les séquences animées d'une longue histoire d'angoisse et d'adoration des hommes durs de cette région, projetant vers l'univers liquide qui les enserre leur refus de composer avec les puissances du rationnel. Les dolmens de leurs ancêtres sont des affirmations, à jamais encastrées dans le sol, de leur foi en l'inconnu.

J'imagine avec eux des milliers de voix, de chants, de cris, de murmures qui s'enchevêtrent autour des grosses pierres rondes, partout où les forces de la nature se nouent, se referment.

... On ne parle que de mort dans ce petit livre noir, et la pierre tranquille que je surveille resplendit de vie contenue. Une idée folle s'empare de mon esprit écartelé : et si la nature était imbibée de vie, donc partout présente, se matérialisant en folles cérémonies ? La vie quotidienne : espace intermédiaire, attente, préparation méticuleuse à la vraie vie, celle de l'esprit libéré, se contorsionnant en orgies rituelles ?

Ainsi cet acte que j'entreprends, avec le corps doux et confiant de la femme que j'aime... Il me faut cesser de réfléchir.

L'attirant, jusqu'à ce que son nez, sur le mien...

« Te souviens-tu de cette page d'Hemingway, lue ensemble... ? »

Sa bouche s'entrouvre, pulpeuse (combien de fois n'ai-je pas dégusté ce mot, comme un fruit mûr : image simpliste, provocan-

te !). Je l'embrasse : les arcs de nos lèvres jointes s'accolent, miraculeusement. Jeu des langues qui se cherchent, s'épousent, comme deux oiseaux, ou deux poissons dans leur cage-aquarium. Comme deux lutins que l'on aperçoit, folâtrant dans la nuit.

Deux bouches tièdes.

Elle me disait, alors que ma main se posait pour la première fois sur son épaule, devinée au travers des cheveux étalés :

« Qu'allez-vous penser de moi ?... »

Que peut-on *penser* d'une femme que l'on aime à ce point, dont on a envie avant même de l'avoir aperçue... *Penser,* comme si les mains qui épousent, les lèvres qui définissent n'étaient pas, à elles seules, les formes les plus immédiates de la pensée la plus vivante !

LE DOLMEN.

Il m'intrigue : je le sens, là, vers le haut brumeux de mon champ de vision, naviguant lentement dans les herbes, et dans mon esprit. Un vaisseau fantôme. Je me relève tout à fait, négligeant le petit cri de déception jailli du corps chaud abandonné, mais elle est debout contre moi, en un éclair, nouant ses bras autour de mes hanches, tête renversée vers un ciel que j'emplis.

Mais je ne la regarde plus, une idée subite s'imposant à moi avec force.

« Viens, chérie, viens... là-bas. »

Elle me suit, sa main emprisonnée dans la mienne, et je la sens surprise, déçue, inquiète sans doute. Elle trébuche. Je la maintiens fortement, les yeux fixés sur le dolmen.

Nous nous en approchons.

« Regarde, Nouche ! » (Un de ces mots infantiles qui concentrent, en un souffle,une infinité de gestes d'amour... Le *che* de Nouche appuyé comme un baiser !) « Regarde, il paraît lumineux. »

J'approche ma main tendue de l'énorme flanc. Je le touche du bout des doigts, puis de la paume appliquée sur la pierre douce,

ayant malgré moi marqué un léger temps d'arrêt avant le contact. La pierre est lisse, polie par la pluie ou le travail tenace de quelque « Grand Ancêtre ». Elle s'incurve en circonvolutions enchevêtrées qui lui donnent l'aspect d'un... cerveau gigantesque, bourdonnant d'activité mystérieuse, comme à l'écoute de lui-même.

Elle s'est suspendue à mon épaule. « Nouche... J'ai peur... On dirait qu'il pense. »

« C'est aussi mon impression, chérie, mais pourquoi avoir peur ? »

« Je ne sais pas... Cette masse, toute cette pierre, ce paysage autour de nous. »

« C'est ton pays. Petite fille du « peuple de la mer »... Il est fait comme toi : de gris, de lisse, de tendre. »

« Cette pierre n'est pas tendre. Elle a l'air habitée. »

« Par des fées, ou des elfes, ou des âmes de druides en perdition. »

Elle reste silencieuse un court instant, puis, comme je me penche vers elle, me tend les lèvres. Je lui dis dans un souffle : « La pierre ne pense pas, mon amour, du moins... pas en ce monde. »

Et je sais que rien ne le prouve. La pierre pense ! Qu'est-ce que penser ? La pierre est habitée par des forces encloses qui mûrissent lentement. Pierres grimaçantes des châteaux maudits (comme dans ces films d'épouvante si mal faits : « Chérie, comme j'aimerais offrir au monde mes images du mystère !)... Pierres des rivages déchiquetés, jetant à la face leurs odeurs d'autres mondes... Pierres rondes, comme tes seins, que je presse entre mes mains pour enfin échanger ma condition d'homme contre... contre celle d'un dieu satisfait de ses créations. Te l'ai-je assez dit : en te caressant (image de ventre souple sous les doigts écartés lissant la chair), je te crée. Inconnues à toi-même, tes sensations te donnent vie.

« Oui, chérie, la pierre pense. »

J'ai interrompu, sans m'en rendre compte, ma litanie amoureuse. Je rêvais, ayant ouvert largement le corsage léger.

« Etaient-ils méchants ? »

C'est ma blonde fille de la mer qui parle, alors que, de mon bras tendu, je la presse contre moi.

« Peut-on être méchant dans un si beau pays ! Et puis... de qui veux-tu parler ? »

« De ceux qui ont posé cette pierre ici... Des druides, des magiciens, je ne sais... »

« Comment les imagines-tu ? »

« Avec de longues barbes et de longues robes. Les romans, les contes n'inventent pas ces choses-là. Pour moi, ils ne meurent jamais. Ils sont là, dans cette pierre, en train de nous écouter. »

Je caresse sa joue, inclinant son visage vers le mien, glissant le long de la courbe tendue, délaissant le menton, atteignant le cou fragile qu'elle projette brusquement en arrière, dans un éclat de rire... atteignant la ferme et douce poitrine qui se coule dans ma main incurvée.

« Comme un petit chat orphelin. »

« Miaou, fait le petit chat. »

Elle dit *miaou* en cambrant son jeune corps, dans un élan des muscles mi-spontané, mi-théâtral. Et c'est pour cela aussi que je l'aime : parce qu'elle sait mêler tous nos réels d'enfants à ceux des grandes personnes que nous imitons, que je suis, moi qui suis plus âgé qu'elle, mais situé grâce à elle dans cet infra-monde miraculeux des êtres sans âge qui jouent, sérieusement, avec l'amour le plus vrai, c'est-à-dire le plus « aliénant », comme diraient nos philosophes.

Et cette douceur des formes...

Et cette douceur des formes...

Je laisse ma voix épouser le sens des mots. J'aime retrouver mes sensations « totales » : main, œil, bouche qui parle, qui lie, qui confirme.

« J'aime ta douceur de formes... J'aime ta forme de douceur... Chérie, j'aime t'aimer. »

Je l'ai appuyée de nouveau contre l'énorme pierre duveteuse, à l'endroit secret où le creux de matière grise se comble de lichens

roussâtres ressemblant à une maigre fourrure. Je l'embrasse, afin de faire naître une impression.

« Tu es ma petite femme de chair, et tu me parais plus vivante encore lorsque je t'encastre dans la pierre. (Rappelle-toi, ce tableau de Max Ernst : corps minéraux, aperçus dans un lacis de tentacules illuminés, naissant au creux des roches, naissant de la roche pourrie). »

Ma main glisse de son épaule dénudée vers la pierre tiédie, compare, associe, tisse la toile de sensations dans laquelle j'emprisonne nos désirs.

« Comme tu es excitante, chérie, si tendre, si chaude contre cette masse. »

Bizarre impression de déjà vu, comme si le temps, dans le petit morceau d'atmosphère tremblotante qui entoure le dolmen, s'écoulait de façon anarchique. N'ai-je pas déjà dit quelque chose qui ressemble à cette phrase ?

Elle me regarde : deux grands yeux clairs, totalement gris, maintenant, pour mieux se fondre sans doute dans le décor de pierre.

« Chérie, je vais te dire une chose très bête : tes yeux sont deux portes qui ouvrent sur l'infini. »

« Ce n'est pas bête, c'est du roman-photo. Mais... tu me trouves stupide ? »

« Oh ! non. Pourquoi cette idée stupide ? »

« Parce que l'infini... c'est le grand vide, non ? »

J'éclate de rire à mon tour, et je rassemble : images, idées, souvenirs. J'organise : ma métaphysique personnelle, ma psychologie pratique. Cette petite femme adorable, en qui je ne cesse d'étendre les frontières de mon domaine d'exploration, cette femme belle et désirable... la voilà, par le prestige d'un rire, génératrice d'infini.

Et je suis heureux de pouvoir assembler, dans un même instant, l'infini et l'immédiat, l'au-delà et le quotidien. La femme de chair, jouissant de mon corps, et l'espace à venir de mes évasions.

« Ma petite femme infinie... » (je souris en même temps qu'elle) « j'ai envie de toi. »

Elle murmure : « Fais-moi l'amour. »

Aimer. Aboutissement rageur de toutes mes tendances. Hurler. Arriver au point où l'on n'explique plus. Le mur. Aimer. Se consumer... tout en s'observant. Suis-je le seul de mon espèce ? Jamais seul dans mon plaisir ! Doublant celui-ci d'une chaîne de compréhensions successives !

Je lève la tête brusquement, attiré par une image enregistrée dès le premier contact, restée nichée au creux de mon esprit.

Le dos rond du dolmen, creusé légèrement, formant une sorte de cuvette à bords émoussés, ressemblant à un siège de cosmonaute. Je suis pris soudain d'une envie inexplicable : j'étreins le corps de mon « infini », rassemblant en gerbe d'or ses cheveux répandus, puis, la saisissant sous la taille et au creux des genoux, je la hisse jusqu'à la protubérance creusée, la déposant dans le siège de cosmonaute.

« Chérie... j'ai envie de toi. »

« Moi aussi j'ai envie de toi, follement, et tu le sais. »

« Je le sais... Mais j'aime que tu me le dises. Mon plaisir en est décuplé. »

« J'ai envie de toi. »

« Dis moi : je te veux en moi ! »

« Je te veux en moi. »

Je l'ai longuement caressée, afin que naisse en nous cet état complexe de béatitude et d'excitation qui sublime les moindres contacts. Je sens grandir l'émoi physique le plus pur : respiration haletante, chaleur, s'insinuant en moi par cette zone mouvementée des chairs mêlées. Mes idées s'enchaînent en tourbillons, se heurtent en affrontements cacophoniques : je pense à une vitesse délirante, enchaînant des images de plaisir et de joie. Les mots simplistes qui me viennent à l'esprit brûlent comme des tisons. Ils sont du genre : « Je la possède, je la pénètre, elle est à moi, nos chairs sont folles... » etc. Quelque chose enfle, s'amplifie,

nous entraîne en une course de plus en plus rapide à la poursuite du choc attendu, déferlement habituel, émotion...

Sa main se crispe sur mon épaule : elle tourne la tête soudainement, me présentant son beau profil de « vierge teutonique », et moi-même, en un jeu à la fois subtil et primitif, j'alterne lucidité et abandon, pensant, vivant, sur deux, sur trois, sur une infinité de plans.

Et j'entends, tous sens libérés, j'entends des voix.

Oui : des chœurs barbares.

Un chant sauvage, martelant dans mon corps, et dans le sien, les sensations ténues qui s'agglutinent.

J'entends des chants. Incroyable.

Une mélopée entrecoupée d'explosions, de cris heurtés.

Je relève la tête, à très courte distance de son visage. Je vois ses yeux mi-clos, puis ouverts : la pupille sombre dévorant le cercle vert de l'iris. Elle geint, puis s'arrête. Elle m'aperçoit, ajuste sa vision, précise l'ordonnance de ses traits, me retrouve.

Nous écoutons, muets, immobiles, dans cette position touchante des « amants comblés » (qui de nous inventa cette expression ?). Nous écoutons, tendus, nos respirations désaccordées s'harmonisant peu à peu. Les bruits se confirment. Ils éclatent, nous submergent, et soudain, du coin de l'œil, je découvre un anneau de formes mouvantes qui nous entourent.

Des impressions : ce genre de tressaillement de la cornée qui fait penser parfois à quelque présence discrète. Je tourne la tête.

Horreur ! Je ne peux y croire : un groupe d'êtres humains, très peu humains, gesticulent dans une sorte de fumée rougeâtre. Une procession grotesque. Un magma de membres lourds s'agitant en contorsions, formant une frise démentielle.

Une force imparable me rejette sur le sol, crispé sur le corps de la femme aimée. L'une de mes mains, instinctivement, se referme

sur son visage. En un éclair, j'aperçois le vert étrangement pâle de ses yeux dilatés. Elle aussi vient de comprendre.

Quelque chose d'effrayant et d'inconnu s'impose à nous avec la puissance d'un cataclysme. Tous nos moyens habituels de perception et de réflexion sont mis en défaut. Nous sommes là, serrés l'un contre l'autre, encastrés dans le creux d'échine du dolmen. Nous nous dressons sur nos coudes meurtris, et je sens contre ma joue le voile odorant de sa chevelure.

Nos visages juxtaposés.

Deux statues accolées, au sommet d'un monstre de pierre qui se découpe, en contours incertains, sur le ciel devenu presque noir, strié par instants d'éclairs rouges.

Fermant à moitié les yeux afin de concentrer ma vision, je détache mon esprit du réel immédiat, ce corps chaud dont je me suis dégagé et que je protège de mes membres. Tendre, clair, dans sa petite robe de toile bleue. Les éclairs s'accumulent, formant un ciel d'enfer au-dessus de la masse grondante des êtres surgis du vide. Le feu jaillit de la masse même des hommes qui se dandinent, comme si la scène constituait l'apothéose d'un gigantesque sabbat.

Subitement, l'anneau des danseurs fous se libère de l'espèce de brume noire dans laquelle on les apercevait sous la forme de silhouettes. Ils sont horribles. Rouges. Chevelus. Cavités oculaires creusées par un fard noir, joues lacérées, muscles puissants formant des créneaux dans la muraille des corps vêtus de fourrures.

Nous nous dressons. Je l'aide à se relever, la soutenant fermement pendant qu'elle rajuste sa robe de claire lumière (un objet tangible, simple, rassurant, au milieu de ce chaos !).

Un immense cri nous salue. Je la serre contre moi : elle tremble.

Nous regardons, désespérément, cherchant à comprendre, refusant d'admettre les premières bribes d'explications qui se glissent au milieu d'un tourbillon d'images affolées.

Le cercle semble se refermer. Je tourne la tête : des hommes, des femmes d'un autre âge, vêtus de lourdes draperies, se pressent les uns contre les autres, nous regardant avec... comment di-

re... de la haine, de l'adoration, de l'effroi, et puis une sorte d'absence. Ils nous dévisagent férocement et peureusement tout à la fois. Ils semblent inconscients, leurs yeux ouverts formant un chapelet de graines scintillantes dans le tourbillon de formes noires. Les visages expriment tour à tour une exaltation proche de la folie, puis une lassitude hébétée. Ils dansent sur place, s'inclinent lourdement, se redressent, certains d'entre-eux s'arrêtant brusquement ou s'écroulant dans l'épaisse fumée qui rampe près du sol.

Le premier instant de stupeur passé, j'observe avec une lucidité étonnante, tant est vif parfois le désir de comprendre. Les détails perçus s'organisent en combinaisons presque rassurantes. Des yeux durs, clairs, sous d'épais sourcils blonds, un homme immense et lourd se rapproche du dolmen en se dandinant d'une jambe sur l'autre. Il me fait penser à un ours. On distingue parfaitement son visage torturé, parcouru de longues balafres qui tracent sur les chairs un véritable réseau de boursouflures. Des cheveux poisseux émergent d'un casque qui semble forgé dans un métal grossier.

L'homme avance, puis recule. S'incline lourdement, se rejette en arrière, brandissant une lance à deux pointes qui déchiquette la brume en lambeaux violets. Il nous regarde un instant, projetant un regard acéré, horrifié, puis il ferme les yeux, ayant l'air d'invoquer quelque puissance infernale.

Brusquement, il plonge vers nous, tournant sur lui-même comme une grosse toupie, tout en nous fixant d'un regard d'ivrogne. Tendant vers le dolmen un bras énorme et musclé, il pousse un grand cri, se dresse vers le ciel (notre ciel), puis s'agenouille dans cette espèce de frange cotonneuse qui sert de base au tableau. J'essaye de comprendre, découvrant dans un premier temps que je serre, jusqu'à l'écraser, le corps crispé de ma compagne... Puis, dans un second temps, qu'elle est évanouie, sa tête reposant, inerte et lourde, sur mon épaule. C'est alors, ma lucidité revenue donnant aux choses leur véritable aspect, que je la sens glisser vers la pierre. Affolement. M'arc-boutant sur la bosse de granit chaud, je l'allonge à mes pieds pendant qu'éclate un véritable ouragan de hurlements. M'évadant vers ma zone de

refuge habituelle, j'enregistre en un acte de compréhension instantanée l'aspect « fin de spectacle » de la scène. « L'homme étend sur le sol la femme inanimée et s'agenouille à ses côtés alors que retentit la clameur des hommes primitifs... » Je reviens sur terre, c'est-à-dire sur la pierre. Je ne rêve pas, hélas, il n'y a pas de spectacle en cours, et pas de caméra ronronnant au milieu d'une foule de techniciens, et ces gens sont vrais, quoique invraisemblables. De plus, ils paraissent hostiles.

L'escogriffe à la lance bifide pousse de nouveau une clameur inhumaine, escalade le dolmen, s'empare du corps inanimé de mon « ange » et, sautant dans la fumée, disparaît au milieu des guerriers surexcités.

Je me suis précipité à sa poursuite. Je ne sais plus ce qui s'est alors produit. Certains de mes souvenirs, se détachant d'un flot d'impressions acides, reconstituent les images acérées d'une lutte au milieu des coups, des déchirures, des douleurs de toutes sortes. Je me souviens surtout d'un goût de poussière et de terre (à peu près le goût du sang chaud) associées en mélange affreux : bruit (d'un poing heurtant ma joue), vision (d'une bouche édentée s'ouvrant sur le cri), odeur (de chair écrasée, de sueur)...

Ai-je seulement imaginé toutes ces horreurs ? J'en viens à le croire alors que je me retrouve étendu dans l'herbe, cloué au sol par l'attente des douleurs pressenties. Inquiet, j'envoie en avant-garde mes pensées le long de mes membres, sachant que le moindre mouvement risque de faire exploser la douleur contenue. Je me laisse couler dans une sorte d'inconscience, m'efforçant d'arrêter ou de ralentir les courants douloureux de ma petite existence. J'y parviens presque, la souffrance se faisant presque supportable, lorsque brusquement l'image de la femme adorée s'impose à moi en même temps qu'un déchaînement de douleur.

Je me suis dressé dans la nuit noire, violentant le silence, oubliant mes os brisés, et cela fait en moi comme une affreuse torsion des chairs qui semblent se précipiter en boules vers la peau

lacérée. Il serait plus juste de dire : cela fait en moi comme une *idée* de...

Puis tout recommence : la douleur me projette dans les cris, la fumée, mon corps se retrouvant encastré dans la pierre, entourée de formes gesticulantes.

Ce sont des femmes maintenant, des sorcières aux longs cheveux blanchâtres qui jaillissent en sautillant de la brume rouge. Je devine, au-delà de la meute décharnée, un groupe immobile d'hommes entourant quelque chose qui luit faiblement à leurs pieds.

Tache de pâle lumière bleue.

Courbes douces répandues. La femme adorée. Je crie. Je veux me dresser, je tends le bras, vers cette femme que j'étreins encore en pensée... Puis j'éclate en morceaux.

Silence noir.

De nouveau seul, immergé dans l'herbe verte et froide. Sous le ciel noir d'une nuit impassible.

Le dos collé au sol de ma planète, je me laisse tomber vers le gouffre ironique de l'espace piqueté d'étoiles.

Un soleil triste me réveille lentement. Je distingue les signes confus de la vie normale s'entrecroisant dans mon champ de vision.

Une longue tige de graminée s'accroche à l'arrière-train d'un nuage gris. Je risque un geste : aucune douleur ne me répond. Le bras dressé vers la forme livide du dolmen, j'écoute les battements réguliers de mon sang. Subitement je me retrouve assis dans l'herbe, puis debout, sans que le moindre tiraillement dans mes muscles...

Je comprends de moins en moins. Déchiré, saignant l'instant précédent, je me découvre indemne, complètement rétabli, comme si *j'avais franchi les frontières d'un autre monde.*

Là-bas : bruit, angoisse ; ici : calme, lumière... et solitude. Je sursaute, découvrant la signification de la nausée interne qui m'écrase. Je suis seul. Ma petite fée blonde, si tendre, a disparu

dans un au-delà tonitruant peuplé de monstres dansants. J'en suis revenu, l'abandonnant malgré moi à la horde gesticulante...

Et je voudrais cesser de respirer d'un seul coup, car le ciel sur ma tête, l'herbe à mes pieds, le rideau d'arbres là-bas de l'autre côté du dolmen, le dolmen, immense et cruel, et tous les objets, toutes les couleurs, toutes les lignes de cet univers trop tranquille me confirment avec ténacité l'absurde certitude installée en moi.

J'ai perdu... Silence colossal. Hébétude.

J'ai perdu le nid de douceur concentrée sur lequel mes mains se refermaient, auquel aboutissaient tous mes gestes. Comment cela peut-il se produire de nos jours, en plein siècle de rationnel ?

Qui dérobe les êtres aimés ?

J'applique mon corps agité de frissons à la paroi de pierre. L'énorme dolmen verse en moi un fluide calmant. Je réfléchis : la raison s'égare. Paradoxalement j'éprouve un véritable réconfort en prenant conscience de l'énormité des faits. Je me trouve dans la situation de l'enfant à qui on a caché un jouet... qui se désole de ne plus l'avoir sous la main... Qui croit à moitié les affirmations de l'entourage : « Il s'est envolé vers la lune, ton ours... »

On me joue quelque tour, c'est sûr. Cela vient peut-être de moi : une syncope de la raison. Un rêve tenace dont je ne parviens pas à m'extirper. Une machination : ils sont autour de nous, grimés, une bande de joyeux farceurs, et je ne vais pas tarder à voir apparaître les appareils de prise de vue ou les banderoles de la fanfare locale...à moins qu'un vieux bus londonien trimballant des étudiants en goguette...

Ils sont là, certainement, et je n'aurai qu'à contourner cette masse stupide pour les découvrir ; je n'aurai qu'à...

La douleur... Aussi atroce. J'explose de nouveau.

Me retrouvant dans la fumée, au milieu des barbares, et je l'aperçois, tache bleue, fragile, minuscule, prisonnière d'un groupe de corps gigantesques. En me voyant apparaître, elle se jette vers moi, ses mains tendues formant deux fleurs pitoyables dans l'obscurité, images perçues au vol, dérobées, avant de me

retrouver dans l'herbe verte, seul, écrasé par le silence soudain... et la compréhension enfin, éclatante, insupportable, du grand secret de cette histoire de fous.

Le dolmen est derrière moi, je m'en approche à reculons, regardant vers les lointains verdâtres de la campagne si calme, si rassurante, avec ses boqueteaux piqués, çà et là, et les géométries tranquilles des villages dont les toits gris émergent de la brume douce.

Oui, je comprends. Le DOLMEN, haut lieu de la pensée et de l'invocation, imbibé d'extase, de ce que nous appelons « outrance, hystérie », cette écume des sentiments exaltés qui surnage au cours des siècles sur la masse des mortels, venant battre comme un ressac l'île massive du dolmen, s'y accrochant, n'attendant qu'un signal pour jaillir de nouveau.

Le DOLMEN, cage, réceptacle, accumulateur d'exaltations : et nous sommes arrivés, maillons d'une longue chaîne d'extatiques, mêlant sans le savoir notre amour « absolu » aux échos assoupis, réveillant les ardeurs d'un univers caché, ardeurs concentrées, stockées en vue d'une nouvelle consommation... A moins qu'un caprice des espaces chers à nos métaphysiciens ne permette aux mondes si différents de cohabiter, reliés par l'incantation perpétuelle et muette qui baigne la pierre...

Avec nos « je t'aime » proférés depuis nos entrailles, criés à tue-tête, nos mains liées, nos corps encastrés, tout cela produisant l'extraordinaire concomittance des sensations passées et présentes, visibles et invisibles, nous avons remis en marche la machine de *l'irrationnel.* Toutes les angoisses, les adorations, les adjurations des siècles écoulés se sont réactivées d'un seul coup... Et le temps, l'écoulement stupide et régulier du temps tout au long des actes quotidiens, a cessé de nous imposer sa loi. Nous avons été projetés dans un morceau d'univers où règnent les passions, éternellement enchevêtrées en un continuum tourbillonnant, se moquant des petites divisions imposées aux « existants calmes », passé, présent, futur. Nous nous sommes trouvés mêlés aux habitants d'un monde éternellement vivant, qui atten-

dent sans doute les proies surgies d'ailleurs, captées par le colossal piège à sentiments autour duquel ils tournent inlassablement.

Je n'ai jamais hésité à inventer des hypothèses hardies : j'en fais profession, mais devant cette série de faits incroyables il faut aller loin. Je pense précipitamment, afin que la douleur ne se réveille pas : pourquoi pas, après tout, pourquoi pas un monde-support, un socle, une base de départ, je veux parler de *notre* monde (herbe verte, étoiles scintillantes, maisons aux toits gris), un monde d'apparences, couvrant le véritable lieu habitable d'un voile de « quotidien », ne livrant ses secrets qu'à ceux qui s'abandonnent, *en ce lieu,* aux courants véritables de l'existence ?

Puis j'ajuste mes pensées et les précise : nous n'avons pas « remis en marche » la machine... Nous avons franchi un sas entre deux mondes encastrés. Le nôtre, fait d'herbe verte (d'où vient cette obsession de l'herbe verte ?) d'amour tranquille, maintenu, et d'un sentiment généralisé de culpabilité qui nous incite à faire de chacun de nos actes une « œuvre d'art », c'est-à-dire un objet « beau » à contempler, selon des critères bien définis. La beauté d'un chant d'oiseau, nommée beauté afin de justifier son apparition dans un monde découpé par nous en fragments assimilables. Ce chant est si beau qu'il en est incompréhensible... Il appartient donc à un autre monde, et voilà l'explication.

De l'autre côté du dolmen (du sas !), j'imagine une tourmente de désirs satisfaits, à satisfaire, des cris, des gestes incontrôlés, de la fureur... et la tache bleue, émouvante dans sa détresse, de la femme que j'aime, follement, depuis ce monde de tiède assurance.

Une solution m'apparaît : je peux essayer de me projeter, par la pensée ou par les sens, vers le monde fou, afin de saisir la femme aimée, retomber sur l'herbe verte et fuir... vers le cocon réconfortant des habitudes et des limitations.

Résolu à tout risquer, je monte sur le dolmen, m'écorchant les genoux (c'est bon... une petite douleur initiatrice), puis je me con-

centre sur le mal, la douleur, la haine envers tous ces êtres grossiers qui ont volé mon bien, ma femme de douceur.

Laids. Oh ! comme ils sont laids !

Lourds, comme des bêtes.

Assassins, voleurs : *Je les hais...*

Je crie dans le noir tranquille, j'invective, conscient (à quel degré ?) du défoulement obtenu : toutes mes lacunes, mes amertumes, mes rancœurs, mes envies insatisfaites, mes souffrances, tous mes dégoûts, je les jette à la face des monstres invisibles qui doivent vociférer dans l'ombre rouge.

Rien ne se produisant, je *hurle,*

plongeant dans le cri comme dans une eau écumante,

et le miracle se produit : le saut. La fumée. Les silhouettes gesticulantes, composant une fresque démentielle,

et moi, au milieu, sur le gros dos du dolmen,

attaché

à la femme que j'aime, mon dos contre le sien,

ses longs cheveux caressant l'un de mes bras nu et meurtri, tandis que des flammes immenses montent à l'assaut de la pierre, l'absorbant, faisant vaciller l'image splendide et horrible que j'emporte dans le noir, mes pensées s'envolant vers l'asile secret tapissé d'herbe verte.

Nous sommes étendus dans l'herbe fraîche. Il fait nuit : les étoiles au-dessus de notre tête ont l'air de s'allumer, passant du rouge au blanc brillant des espaces confortables.

Je suis bien... A l'aise dans ma peau, quoique épuisé (comme après un combat ou un acte d'amour bien mené). Elle semble dormir ; j'aperçois son profil, découpé en teinte pâle sur le fond sombre du dolmen.

Léger soupir : elle se tourne vers moi.

« Oh ! chéri, si tu savais ! J'ai dû m'endormir... Quel affreux cauchemar ! »

Me penchant sur elle, je l'empêche de continuer, pressant ses

lèvres. Je retrouve, d'un seul coup, le goût vrai de la chair quotidienne.

« Je le connais, ton cauchemar, ma chérie. Comme tous les mauvais rêves, il est fait de tes peurs déguisées. »

« Oh ! non. Tu ne peux pas le connaître. C'était trop horrible ! »

« Tu en es revenue, n'est-ce pas, et nous sommes serrés l'un contre l'autre, bien à l'abri, dans cette herbe si caressante. »

« Oh ! oui, l'herbe... Et toi... Oh ! je t'aime, je t'aime pour tout ! »

« Et pour ma main sur ton corps ? »

« Pour tes lèvres, aussi, sur les miennes ! »

Elle se jette sur moi, m'étreint avec une force incroyable, me crie :

« Je ne voulais pas mourir dans les flammes ! »

L'AIL AU VENT

par Yves Olivier-Martin

1

MON vieil ami Sincère (il s'appelle aussi Sidoine Onchal) ne décolérait pas l'autre jour, à propos des créances macédoniennes (il s'agissait peut-être aussi des canaux transitoires de la République de Costa-Rica). Je vis sautiller sa barbe rousse, carrée, taillée sur le mode mélancolique qu'affectionnent les héros de Jules Verne portraiturés par Bennett. Le petit pot de moutarde jaune vola, invisible balle, à travers la pièce, entrechoquant les tables basses, le classeur à cylindres (rappelez-vous ces guichets borgnes de banques mystérieuses devant lesquels pirouettait Pearl White), le buffet de marqueterie, réveillant les échos gémissants de la pendule corse.

« Il faut être en état de scandale, créer le scandale-fête, comme certains auteurs ont créé des livres-vie, qui boivent et « aspirent » de véritables vies humaines. »

« Je ne vois pas. »

« Jadis existait la Fête des Fous, pour permettre au commun de s'exprimer librement, totalement. Notre monde est asphyxié,

© 1975, *Yves Olivier Martin et Editions Opta.*

apauvri, de solitude, de non-communication. Alors, l'état de scandale que je voudrais voir proclamé est celui-ci : par exemple déshabiller une belle fille sur la place de la Concorde et la tenir aux seins en remontant jusqu'au Rond-Point, tu sais, devant les affiches du *Figaro* : seins de fille contre papier gris... l'état de fête-scandale ne serait pas uniquement érotique, on peut penser à des banderoles où tout s'exprime, des discussions où tombent les barrières sociales... »

Malgré que le romantisme de mon ami Sincère évoquât bien plutôt les Bogumils naturistes bulgares du moyen-âge que les barbons structuralistes et mandarins de notre temps, je fis comme celui qui disait oui. Le jus de pomme a ce goût grêle-doux des vieux liquides spleenétiques des petites filles modèles.

« Que vas-tu faire ? »

« J'ai reçu des radio-tubes, des appels, oui, des appels. D'outre-basse, si tu veux. Peuvent venir d'Antarès ou de la nébuleuse Glacée III... Une inversion de visages, tu vois, je les fais sécher sur le papier cristal, afin de dégager l'essentiel des profils et des corps... »

Je me penchai sur les rames de papier (mauves ma belle et lentes comme ces pachydermiques muscades des chevelures fauves du temps qu'elles ne faisaient moraines avec la glace de nos souvenirs teintés de ce balancement fou que l'on attribue non sans gêne ni nonchalance aux esclaves vanillées des capitaines de barques des hautaines cités lacustres par le travers desquelles venaient mollement dériver les yeux verts de nos jonques d'après quel tsoushima de cornalines et de verbérances).

« Quelque chose comme l'igoumène de la vallée d'Aubleu. »

Et le papier fit dac, crac, tac, vaque, sac, rac.

2

« Par la porte de service, monsieur le Préfet ? »

« Non, nous avons affaire à de grands bourgeois, par la grande porte d'honneur, avec tentures de velours. Eh bien, Bourillon, les dossiers ? »

« Ça, ça et ça. »

« Par la grande voiture noire des sorties administratives. Vingt-cinq ans de politique révolutionnaire, pour en arriver à l'union sacrée puis au ministère ! Claque gourme fromage triste des saindoux barcarolles mouvantes où se girait la lune glauque de nos dix-sept printemps souris à gaufres des nocturnales aréthuses. Gloc, vous avez dit Gloc, le député chéquard de l'affaire des 11O ? »

« Non, Chambarou, Durckmann, vous savez bien. Prenez l'inspecteur Chou-Panier, qui prédisait l'histoire des bandits tragiques deux ans avant. »

« Vous avez le choix entre la décharge et le bon de caisse. »

Elégance un peu somnieuse, trop morne pour n'être claculdense, pour n'être calculée sur la pyramide dense de ses seins à porte-maigre, des yeux d'envoût aux longs cils soyeux, voyez ces mirabelles ludiques fées oui le jeu et la fête et l'état de scandale des sandales semi-permanentes de non belles avortées.

Et une fois encore flaira dans l'encre verte l'odeur de l'ail au vent.

3

Prenez cette situation de départ : les races de la Terre ont fini par s'entendre pour détruire toutes les centrales nucléaires et convertir les tubes à pétroles en eau de rose. Admettez que tous les polygones nucléaires du plateau d'Albion se soient trouvés couverts tachés revidés, rouillés, inaptes. Sériez aussi les ogives nucléaires dans des bacs à fromage. Les docteurs ont repris en main l'étude des doctrines Vornoff, non, Voronoff sur les glandes endocrines, et non plus à base de greffes de testicules de singes, mais en adoptant le principe très simple des générateurs de particules utilisés comme accélérateurs de communications intersexuelles.

Si vous bombardez les parties sexuelles aux ions déshydratés, vous obtenez des copulations très belles, très propres, rigoureuse-

ment riches en tout. Donc, d'abord la population sommaire des gens du tiers-monde, entassée dans les formevilles de Paris VII et Moscou II. Puis les non-greffés, confinés dans les anciens parcs atomiques, devenus éleveurs de poules jaunes. Puis les mutants de la Dégringolade III, les filles du grand 3, les états de finition, les énarques, les systèmes de redéploiement, le je vous-ai-compris dans les espaces de carburation souple, de part et d'autre du Sub-Méditerranéen, à dix parcmètres électro-moussants de la grande gare marée de Coriem-prado.

La race qui a réussi : les bombardés aux ions, les greffés A, les normalisés 7 a, tous les avocaillons en peine de chauffe, occupent les plus beaux ensembles des cités non-polluées, entourés de leurs exicateurs de zon, de leurs écarteurs de chocs, de leurs vitroviseurs.

Ceux-là, les perfectionnistes, ont tout réussi, tout résolu. Les vire-matière embarquent les Non-Pollués dans les sphères : cependant que d'Aubleu et de Gir cette pommoyante odeur d'ail au vent passa en graine-tige le long des auvents noircis.

4

Il faudrait commencer par l'histoire du marchand d'ail, au temps que les montagnes descendaient presque vers la mer, au temps que les mouches grises disaient : Bien fine qui m'attrape, et que les ours mangeaient les seiches en avalant des bâtons de caramel. L'ail était inconnu de ces populations, ou plutôt c'était une denrée maudite, le surplomb infernal de ces vieilles conquêtes qui avaient corrodé l'ère des villas sur la dent de cire sel.

Ils venaient d'Aubleu, au-bleu. Des barques murmurantes déposèrent les gousses lentes sur les auvents recourbés en forme de bougivores (vous savez que les Nandurnes accrochaient au-dessus de leurs portes leurs vaisseaux reprogravés) et toute la cité chancela sous l'insupportable odeur dure de vent sibylline. L'ail était lui-même végétation, minéral, peuple, direction, engin,

vibrecargue, déconnecteur, émousseur, enfin tout. Nul ne savait d'où venaient et l'ail et le vent, mais lorsque les grandes nappes vertes eurent séché l'on put voir par le travers de curieuses incrustations mobiles et monoteintées (vous avez pu voir de ces menus visages dans les fleurs de givre que cousaient les fenêtres à petits carreaux durant les longs hivers) et les visages se tendirent, crevèrent, firent floc, se détendirent, s'allongèrent, et le visage devenait corps mais si mince et si frêle que les survivantes (beaucoup de femmes résistèrent aux nappes d'ail au vent) eurent peur de les toucher, car elles se fussent déchirées ces formes taillées dans les flaques rondes, à tout le chemin.

On dit même que les filles des Nandurnes commercèrent d'amour avec les corps-visage (faute de mieux, on désignait ainsi l'ail et le vent) et de ces unions naquirent ces barbues qui montèrent dans les cités désertées, refirent les équipages, rehaussèrent les frontons de portes et déboulèrent dans la Grande Verte, avec leurs oriflammes, peut-être au-delà de la voie solaire, ou vers la Terre.

De petits corps flasques, mais ils gonflèrent dans le fragile cocon, déchirèrent les gousses, enturbannées, sautillèrent dans les débords du chemin, ramèrent à contre-vent, à contre-temps, et sans s'en rendre compte les filles des Nandurnes girèrent tout doux comme des figues de vasque et le tout ressécha.

5

L'amiral d'Aulide.

La comtesse de la Haute-Manière.

L'inspecteur Barillet.

Décor inchangé. Musique sonique. Odeurvibromasseur. Fondu enchaîné. L'inspecteur saisit la soubrette et la renverse. Plan américain.

D'outrepart jaillit Polimère. Chants de vagues. Vague. Décrue.

6

D'autres souvenirs content, car la forêt était devenue compte et les reliques aussi, d'autres souvenirs content que les verdel'ail vinrent chez les Nandurnes au moins dix fois durant l'époque des sept cents veilles, que le vent était alors grêle-doux, et les nappes si chaudes qu'elles formaient des pyramides de girematière sur le devant des portes (car les portes de la cité de Dline abritaient les essuyeuses, les gens de maison, les rôdeurs de basque, toute une population jouvelême et tressautante) et de ces pyramides montèrent des gommeballes de girematière, et les filles se tinrent le ventre en faisant les yeux doux du côté de ces balancelles suaves que soulevait le vent grêledoux des forêtmétal.

Mais ces souvenirs se contredisent : les uns assurent que les filles des Nandurnes restèrent sages et se contentèrent de crever les rotondités céreuses des pyramides verdel'ail. D'autres, qu'elles firent mousse avec le mauve ennemi, car le vert ne vint qu'après. Les luronnes auraient même fait des signaux labiaux à ces satyres du sub-espace, qui n'avancent qu'en flottant, par dépôts rétrogrades, en amincissant la surface dentue de la première gousse, la gousse-mère. Oui, elles allèrent jusqu'à les suivre, elles-mêmes tous cheveux dénoués et la ceinture torse, sans un mot, en clouant les avibarques, afin d'interdire à tous de les reprendre sur l'antiroute. Et les hommes Nandurnes séchèrent en bottes, vilainement, avec des pustulences insupportables, tout couverts de gousse, la bouche fleurant l'ail des vents, le ventre gourmé, les brachiales indolentes, désaxées.

Le dernier souvenir (car le souvenir devint odeur, rappel, puis visage et corps, rayure sur la fenêtre pâle, neige et pensée, abri et ressac) susurre que la fillette maligne de la vallée des Vasques releva le défi, à la brune, avec son compagnon, un petit dze domestiqué, sur l'ornit des pentes, débaillant les gousses des ponts de flottement (là où les verdel'ail avaient débarqué, à l'odeur des filles allumant de mire leurs crinières blondes), et les substances rentrées de l'envahisseur (mais ces êtres ont-ils un sexe, pour se

nourrir des vents ?) séchèrent à leur tour, confusément, dans une vilaine odeur d'opiat, cependant qu'Agline et Daz allumaient les chotpers de fixation, et que se réveillaient les passés des vies antérieures de la Rouée de Sélune, et la forêt sauta elle aussi dans un flanquement d'aisselles douze petits rideaux d'enfance et ces lits de bois dur aux couvertures rouges, et les naviplans remplacèrent les avibarques, le couple d'enfantelets tailla.

7

Il ne reste plus qu'à poser le décor de la période des ruades. La révolte de settebrune a remis en cause les vieux condiments contre lesquels s'insurgeait d'autant non vieil ami Sincère (je suis fille chatte, me dit-il en me tenant par le menton). Des asphodèles montèrent en ruban pannier dans l'air délesté des supersoniques à ogives douces. L'état de fête devint le mode de vie d'attaque, avec tout ce que pouvait imaginer mon vieil ami Sincère. On vit même l'inspecteur Chou-Panier numéro 10 (dixième génération d'après l'affaire du monte-charge) proclamer la fin de l'hérédité des tables d'écoute devant une table de prosmergol tendue en forme de cintre.

On n'attendait plus que l'Aubleu, on avait eu avec la lointaine planète de ces communications fauves qui hérissaient d'enthousiasme les vieux savants à barbe de la pgire des poux. La Sexpo avait fait de Vincennes la sexolgrammie à ventre déposé et les cours de Sexpo (Police Sexuelle), croyez-moi, mon vieil ami Sincère ne les avait imaginés dans les plus échevelées de ses réluctances anticulturelles. Bref, un délicat état de non-être, la Terre était délestée de ses méchants animaux atomiques que l'on devait fourrer dans des parcmètres sous la mer, près des différenciateurs de matière, afin de permettre aux aviselles non-polluantes de faire le détour en longeant les canaux latéraux, le ciel bleu lucide débordait d'ozone et d'allégresse, les derniers militaires s'étaient réfugiés tout en haut de la Tour Maine-

Montparnasse, en proie à la morose délectation des conférences bigeardes.

Restait un pli : le cas des enfants mutés par les retombées d'eaux chaudes des centrales nucléaires. (On se souvient de l'Atom Act de 1980, en Brit'city, de la Convention Nucléaire de 1992, en Vrance, du Neuratom de 1996, toutes ces dates bien connues mais dont le rappel est nécessaire avant d'exposer ce qui va suivre). Oui, le cas de ces « enfants chauds », ainsi que les avait crûment appelés *Pas de Dimanche*, le biorgane le plus loufoc de la pressmerde, n'avait pu être évoqué qu'au lendemain des laborieuses négociations sur l'affaire des camions à tubes. Dix accidents de transporteurs de déchets radieuxactifs, et cela avait suffi, malgré les lénifiantes affirmations de la Téléjoyeuse, pour convertir la vallée de la Moselle et celle du Rhin en un vaste bouillon de culture atomique, plus dangereux que l'affaire des lessives Onos et des bébés talqués.

Ceux-là ne pouvaient faire partie de l'état de fête permanente tel que venaient de l'établir les Grands Pacifiques du début du vingt et unième siècle. Il ne suffisait pas de dire, à la façon des militaros boliviens : envoyez-les en Amazonie et on les bombardera au DDT comme on l'a fait avec les Indiens. (Du reste, une telle solution eût accru les risques de contamination, car pensez donc qu'il restait encore pas mal de savants nézis dans les espaces andins, et que de remettre ces enfants chauds sans molécules de subjet la Terre risquait de faire plafe.)

Vous ai-je dit qu'on avait transformé les abris à ogives nucléaires en parcmètres à pédales pour nourrissons reconnectés ? La conférence des Agroavrimains se termina dans le hourvari le plus fou que la Terre eût supporté : les cheiks porteurs de pétochèques décidèrent unanimement de remettre en état les oléoducs et les pipelaines, avec raccordements jusqu'à la mer Centrale. Il s'en suivit la courte guerre des blouses, qui est restée dans toutes les mémoires, marquée par la destruction des super-derricks de l'Arab Oil Telemetric et la prise en compte par l'ITE de la totalité des avoirs bloqués de la Générale Conditionnée.

Les enfants chauds vibrés par la centrale d'Einsisheim donnèrent naissance, ainsi que vous vous le rappelez, à des supérieurement doués, sortes d'êtres dignes de la robotique, sans coeur, sans amours, sans rêves, de vrais sécheurs de cylindres, qui disparurent un beau jour de tous les foyers qui peureusement les abritaient parmi les enfants normaux (car les « chauds » avaient l'habitude de venir voler les idées des autres et le panier de la ménagère s'en trouvait bien). On dit aussi que des robots télécommandés par la doctoresse russe qui avait commandé la fin de l'amour s'en vinrent prendre les « chauds » chez les humains, pour les rassembler sur les plateaux andins, sous le vent des cimes.

Une autre vérité la plus proche des paramètres chers à mon vieil ami Sincère est celle que résument les zorgones des avothèques. D'immenses neutralisateurs emmenèrent les « chauds » dans le désert vitrifié du Nogar, là où les chèques avaient fait exploser leurs superbombes C, et les laissèrent là, avec deux jours de nourriture.

Les émargeurs de pentes, ces joyeuses godelurelles de la giboyeuse spléade des girematière, connotèrent des ondulations bivalves sur les ordinateurs désordonnés de la Via Flaminia (vous savez qu'après la mort du dernier pape, le pape fou, l'Italie s'en était retournée par un étrange phénomène de condensation rétrogirale du côté des splendeurs romaines, avec bains d'esclaves hypertendus, jeux du cirque et empereurs décadents). Le pnomen en lui-même ne signifiait pas grand-chose, depuis que les tabulateurs électroniques fonctionnaient *à rebours*, mais certains régulateurs à bacs qui fonctionnaient encore correctement déchiffrèrent à l'ancienne (c'est-à-dire du temps de l'ITTT) le message flou déposé par les ondulations.

On passa le message aux lessives électriques, qui ne servaient plus qu'à cela, depuis la disparition des lessives biologiques et anticalcaires, et en troisième lecture aux coeur-croisé de Playtex le soutien-matière antimoussant. Le résultat fut que l'on sentit une forte odeur d'aillevent, et que les lessiveuses firent balles sans se démettre de leurs adhérences verticlasses.

Il existait alors des défibreurs de becs, infibulés tout juste entre les rotomors, les désoucheuses, les lecteurs de pentes acidoamibiens, les zorgones et les lessiveuses électriques. Ceci suffira à expliquer pourquoi les correcteurs de paradiolyse installés à grands frais par les énarques de l'ère des Cils, au lieu de suivre le mouvement inscrit par les ondulations et de le noyer dans les aspirateurs d'antivac, *remontèrent* le courant, d'où percussions subsoniques, éventrements mous, pannes de sections, défibrages de tabulatrovidéos. Comme le dernier énarque était mort gouverneur de l'île du Chien sans Tête, il n'était pas question de faire appel à lui pour bloquer en catastrophe les courants dériveurs, avant que les vasques de chaffe s'ouvrissent devant la ligne de flottaison des ondulations, et, las de remonter le long des dériveurs, lesdites ondulations *éclatèrent* en jaune-ocre.

Dans le même temps, les « Ventrus », dont on n'avait plus entendu parler depuis l'Ere des Eliminations, girèrent en masses obtuses tout au-dessus des canal'chin'toques laborieusement édifiés par les esclaves rédimés du Souf.

Et l'insupportable odeur verte monta, flotta, moussa, dans une atmost béante de fin d'avril mouillé.

8

Après la fin de l'Ere des Suspensions, les dernières centrales nucléaires avaient été solennellement fermées par l'autorité des concasseurs de matière. On avait labouré les champs de piles et semé du bon grain sur l'emplacement des translateurs de neutrinos.

Il resta tout de même la grande vasière de Mars-sous-la-Pompe, inaugurée par les tardigrades d'euféef à grands discours pour autocorrecteurs. Il en sortit cette longue procession de chimistes fous dont s'entretint la fol'presse durant tout un été trempé, entre les amours des Miss Ions et la dernière de Fabola, les amours du Petit François ayant déserté la première de Paris sans Dimanche. A la place des turfistes enrugbymanisés par l'ère

des Grandes Corrections, régnait cet espace sub-latent, madréporique, chancre pistache, qu'abordèrent sans vasouiller les chimistes, non, les revenants atomistes dingues. Ils heurtèrent de plein fouet les premières nappes du pays de Gir (vous savez, cet ail alcalin, que les vieux spéromètres du Temps des Pores utilisaient pour leurs vitrifications sphériformiques et spaciosphoriques), et la tardive lucarne s'éclaira d'un œil pour enregistrer cette rencontre.

Sur la Terre, midi de quinte sonna.

Les antéromètres venaient de signaler un retour de choc des enfants chauds quand les dériveurs de pensées se bloquèrent soudainement, comme chavirés dans le mou.

Et la comète passa, pudique, odorante, trèfle roux.

9

De ces tardives conjonctions entre les enfants chauds, les ventrus, les atomistes fous et les nappelisses d'aillauvent mais amer, résultèrent des mutations ogivales, câlines, immédiates et enveloppantes. Il faut dire que le tout se déroula dans le paysage vitrifié des collines du Rhônrhin, en dehors de tout enregistreur d'oraisons soniques, de tout habitat différencié. (Vous vous souvenez aussi qu'on avait dû greffer les testicules d'un singe mauve de la planète Dzi sur l'atomiste Praque, vers la fin de l'Ere des ovservations, ce qui avait permis de bloquer les vagues d'amour en gire qui compassaient ces grands pensifs.)

Les percussiomètres du pays de Gir avaient été édifiés quarante millions d'années avant que la Terre détirât ses langues. Les premiers touchèrent les correcteurs d'odeurs, à pleine distance de Larzac-la-Tatouée, devant les tachymètres bigear mais bizarres que relevait l'iodoforme muraille des Constricteurs.

Les états-majors alertés pensèrent justement que ces Constricteurs formeraient le plus puissant rempart contre la conjonction des ennemis de Terra.

10

Quoi de plus belle anémone que la nymphe Echo retroussant ses babines sous l'auvent de l'anachorète ? Oh ! toi, Kollymnos, en te retournant sur la cendreuse piste qui marqua le cheminement ocre des gens de Dooz, délaissant la margelle blonde, le temple dreux tassé, les cycles de chèvres endormies, tu vis les flatulences vasques des bergères assoiffées. Et toi, Narchontas, tapi dessous la douce férule des maîtresses D'Iambos, tu as descellé la dalle qui refermait les Grilles de Ceux du Tardif Passage.

Pucelle à la nocturne, sur le chemin de velours, piste de lierre des amiraux fatigués, en secouant tes jupes au-dessus de la flaque où se gela Cupidon, reprends ton chemisier, relève les sonnailles, niche-toi sous la charmille, et étonne de tes redoigts le frissonnement balancé des arbres dénudés.

Io, Echo, Pascaline, et vous aussi, oh ! muses perséphones que revêt l'aventure, écoutez.

Le moine girovague salua de sa dextre mouillée l'enfantelette solliciteuse de prières. Firmament gigogne, vieux suif des lanternaires, remuant indociles.

La vague tourna.

Une fin de médianoche, pareille à toutes celles que vous connûtes, ni trop fine ni trop âcre. La forêt médiévale fit bulbe sous l'aconit ventru, herbedail rapetassée. Dix lignes téléphoniques-avis-ports-resse-dombes lombes-plantaires cale.

La cale.

UN VAMASUR NOMME PALISIR

par Bernard Mathon

« PALISIR A UN MESSAGE URGENT POUR LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS. »

La voix synthétique, mais douce et feutrée, de FAM 93, la computrice du VAisseau MArtien de SURface *Palisir,* parvient jusqu'à mes oreilles et j'arrête de bouger. Cat, nue, étendue devant ma bouche, geint doucement, mais ne manifeste aucun signe de compréhension de l'intervention de FAM. J'hésite un moment, la tête levée vers le vocaliseur. L'œil de la computrice est, à son habitude, totalement indifférent. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement ? Je replonge vers le pubis de Cat, pose mes lèvres sur son sexe et reprend mes caresses au point où je les avais laissées...

« PALISIR A UN MESSAGE URGENT POUR LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS. »

Cat remue doucement et pose sa main sur ma tête. L'ambiguïté du geste me laisse un instant perplexe, puis je me redresse. « Elle est là, FAM... »

© 1975, *Bernard Mathon et Editions Opta.*

« MERCI, EXEMPALIRE. »

La computrice me gratifie d'un timbre vocal aux couleurs enjôleuses. Gentillesse gratuite de sa part, car naturellement elle n'a pas besoin de moi pour savoir que Cat est bien dans sa chambre. Cela me fait quand même un frisson dans le dos. Mon regard revient sur Cat. Ses yeux sont ouverts, bleus et durs. « Je ne me souviens pas de t'avoir dit de t'arrêter, Exe... »

« FAM a un message pour vous, Première Maîtresse. Je pensais... »

« Ça m'étonnerait... » Elle a un geste rapide vers son ventre. « Continue, Exe... Je verrai ça après. »

« PALISIR INSISTE SUR LE CARACTERE URGENT DU MESSAGE, PREMIERE MAITRESSE. »

La voix de FAM 93 est presque sèche. Cat expire avec une grimace, puis se dresse sur les coudes. « Encore une coalition de la machine et de l'homme pour m'empêcher de jouir en paix... Enfin... je t'écoute, FAM. »

« LE MESSAGE EST PERSONNEL. »

« Et alors ? »

« EXEMPALIRE EST AVEC VOUS. »

Cat a un rire brusque, curieusement haut perché et passablement artificiel. « Lui ?... Tu exagères, FAM. Ce n'est qu'un érogène... »

« LES INSTRUCTIONS SONT STRICTES, PREMIERE MAITRESSE. »

Cat pousse un soupir excédé, se lève, réajuste sa tunique turquoise, se dirige vers la porte. « Je prends le message dans le poste de pilotage, FAM... Exe, je ne te tiens pas quitte pour autant : je reviens tout de suite. »

La porte coulisse derrière elle : le témoin rouge de blocage s'allume aussitôt. Je ne suis peut-être qu'un érogène, c'est-à-dire, pour elle, quelque chose comme un animal bien dressé, mais elle verrouille tout de même la porte, hein ?... Je m'approche du vocaliseur de FAM. « Jonquille ? »

« OUI, HOMME. »

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« PALISIR NE PEUT PAS TE LE DIRE. »

« Tu ne peux pas tourner l'interdiction ? Quelle est la sécurité ? »

« MAXIMALE. MATRICULE ET SCHEMA RETINIEN. »

Je siffle entre mes dents. Helessdi, ça doit être sérieux. Il va peut-être enfin se passer quelque chose sur cette foutue planète, vieille, rouge, et sans le moindre intérêt. Je caresse du doigt l'œil de FAM et je vais m'appuyer sur le hublot panoramique de la chambre de Cat. L'astroport de Lacus Solis s'étale sordidement sous mes yeux : il y règne l'activité habituelle, fébrile et dérisoire. Partout, des mâles, en combinaisons grises, se livrent à leurs activités d'esclaves. Toute la gamme des travaux de réparation et d'entretien, trop ponctuels et diversifiés pour que des machines automatiques soient rentables, et pas assez créatifs pour que des femelles s'en chargent. Un *chenimar,* petit véhicule à chenilles non pressurisé, traverse la piste, poursuivi par une traînée poudreuse. Quand il s'arrête, le nuage de poussière ocre le rattrape et le dissimule complètement, avant de retomber lentement autour de lui. Près du *Palisir,* d'autres vamasurs, masses sombres et inquiétantes, qui ont toujours l'air bizarrement déplacés sur la planète, même dans le décor humanisé de l'astroport. Au loin, devant les groupes de rochers infiniment usés de Lacus Solis, les lueurs métalliques des dômes du Haut Commandement de la Féminité sur Mars (HCFM), rassemblement des cerveaux humains et électroniques qui dirigent les activités de la planète. Au-dessus, le noir de l'espace et la lumière des étoiles, dont la fixité met toujours mal à l'aise les nouveaux débarqués, et l'inévitable Phobos, à l'éclat quelquefois troublé par des nuées jaunes ou violettes... Et il se trouve probablement des gens pour trouver le tout d'une poignante poésie... En tout cas, aucun signe que quelque événement grave se prépare. Je me détourne de ce spectacle déprimant et me laisse tomber dans le lit de Cat, simple coquille dans le plancher mou de la chambre, mais équipée de minuscules antigravs... La Première Maîtresse doit être en train de prendre connaissance de son message. Elle demandera peut-être un supplément d'information, mais son absence ne sera sûrement pas

longue. Malgré tout – c'est un réflexe de survie intellectuelle, indispensable dans ma profession si l'on ne veut pas régresser jusqu'à l'animal – je cherche une occupation pour mon cortex. Par exemple, essayer de découvrir la faille, s'il y en a une, dans la programmation de FAM et apprendre la teneur de ce message. Je ne me fais guère d'illusions, les femelles ne sont pas folles... D'autant qu'il y a assez longtemps que je n'ai plus pratiqué la machine électronique au niveau théorique. Mais faire ça ou prendre une capsule de cid... Je réfléchis et rassemble mes souvenirs.

Au lieu de faire le clown entre les jambes de hautes responsables de la Féminité, je devrais travailler dans une équipe de concepteurs d'équipements électroniques sophistiqués. Malheureusement, j'achevais à peine mes – malheureusement ? – mes études que la Terre se réveilla, un beau matin, dans la main de la Féminité. Une main douce, avec des ongles acérés. Stade ultime de l'évolution humaine ou grandiose canular de l'Histoire ? Difficile à dire. L'une des conséquences désagréables de ce renversement de pouvoir dans la société humaine fut l'interdiction faite à tout individu mâle d'occuper un poste créateur, dans quelque domaine que ce soit. J'eus encore la chance d'échapper aux prospections subaquatiques de l'Océan Indien par – 3 000, aux mines de pyroxène triphane sur Mars ou aux délices exploratoires des mers d'hydrogène liquide de Saturne. Dans le circuit d'une machine d'orientation du Gouvernement Mondial de la Féminité naquit l'idée de me réserver un sort à la fois plus doux et plus insupportable : me faire entrer à l'IPA (1). Délicieux établissement, où les techniques les plus modernes de conditionnement, de destruction de la personnalité et des automatismes de raisonnement avaient atteint un haut point de perfection. Par quelque caprice de la Première Maîtresse Philarsis, qui dirigeait l'Institut, je fus moins démoli, en tant qu'individu pensant, que mes autres « camarades » de promotion. Aucune mesure de faveur là-dedans : Philarsis estima sans doute que je serais plus *rentable* (le maître-mot, à l'IPA) avec encore quelques capacités à la réflexion et, partant, à la révolte. Il y avait sans doute un marché

(1) Institut de Préparation à l'Assouvissement.

pour les érogènes de mon type, un peu moins passifs que les autres. Ainsi, j'ai conservé la majeure partie de mes souvenirs antérieurs à ma formation, sauf mon identité véritable, naturellement. Je peux dire facilement qui je *ne* suis *pas* : William Shakespeare, Gilbert Gosseyn, Wladimir Oulianov, etc., mais pas *qui* je suis. Pour l'IPA, pour la Féminité, donc, pour tout le monde connu, je suis Exempalire, Erogène Classe A, Propriété Insaisissable de l'IPA. Et inutile d'insister davantage : chaque fois que je m'y risque, je n'aboutis qu'à de violents maux de tête et à des nausées très douloureuses... Je suis sorti un jour de l'IPA, non seulement vivant, ce qui n'était nullement garanti lors de l'entrée, mais encore spécialiste du plaisir féminin par la méthode bucco-labiale : la seule satisfaisante pour les expertes de la Féminité, à cause de la composante égocentrique du plaisir pseudosolitaire ainsi communiqué, de la composante sadique du plaisir non partagé, et de quelques autres encore. L'IPA m'a ensuite loué

L'ACCOMPLISSEMENT SEXUEL TOTAL
D'UNE FEMME RESPONSABLE
ET EQUILIBREE
PASSE PAR L'UTILISATION
D'UN EROGENE !
TOUS TYPES EN LOCATION
A PARTIR DE 300 CREDITS PAR MOIS.
APPELEZ IPA/LONDON/54913040

à différentes femelles d'importance et j'ai finalement, et provisoirement, abouti sur Mars comme érogène personnel de la Première Maîtresse Catarsis, commandante et unique membre d'équipage du vamasur *Palisir*... Alors, bien sûr, ce que je sais de

la programmation est un peu lointain. D'autant plus que les engins de la série FAM sont appelés « computrices », et pas seulement parce que des groupes de recherches uniquement féminins les ont mises au point. La conversation directe avec la machine nécessite l'utilisation de circuits spéciaux, dits à Résonance Emotive, pour qu'elle puisse se retrouver dans nos questions à plusieurs signifiés. L'équipe de conceptrices attachée à ce problème en a profité pour doter largement les circuits à R.E. des équivalents électroniques de la sensibilité et de l'intuition, bases incontestables de la supériorité féminine. Je ne sais pour ainsi dire rien de ces circuits-là. Le fait est que les FAM sont féminins et répondent aux questions des mâles avec un amusement parfaitement net. Mais les FAM sont généralement bienveillants avec nous ou, au pire, indifférents, alors que les femelles sont la plupart du temps ouvertement hostiles... Ainsi FAM 93 permet que je l'appelle « Jonquille », et c'est un secret entre nous. Les circuits à R.E. doivent lui indiquer que les mâles aiment le secret... J'ai une inspiration soudaine.

« Jonquille, quand tu as le matricule et le schéma rétinien convenables, tu donnes un nom de code permettant l'accès à la mémoire contenant l'information ? »

« TOUT JUSTE, HOMME. OU AS-TU APPRIS ÇA ? »

« Jonquille, quel le nom de ce code ? »

Le vocaliseur fait entendre le bruit qui, en l'état actuel de la technologie de la Féminité, est la meilleure approximation du rire. Les circuits à R.E. peuvent, dit-on, reconnaître vingt-trois situations où le rire est en soi une réponse.

« Je repose la question, Jonquille... Quel est le nom de ce code ? »

« CE SERAIT TROP FACILE, EXEMPALIRE. »

« Evidemment... »

« LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS DESIRE TE PARLER. »

« Exe, tu vas prendre immédiatement 15 mg de chloribendraxine. »

Chloribendraxine ! Il n'y a que Cat pour appeler le cid de son nom savant...

« Première Maîtresse, j'en ai pris 10 mg avant-hier matin et je n'ai sûrement pas encore éliminé la totalité de... »

« Tu vas prendre 15 mg de chloribendraxine tout de suite... »

« Je serai complètement défoncé, Première Maîtresse... »

« J'espère bien... »

« Mais qu'est-ce qui se passe ? C'est en relation avec le message de tout à l'heure ? »

« Cesse de discuter, Exe : c'est 15 mg ou le cube. »

Ce n'est qu'un choix formel, naturellement. Le cube, Helessdi, merci bien.

« Je les prends tout de suite, Première Maîtresse. »

Dans la salle de bains contiguë à la chambre, le distributeur me remet trois capsules à 5 mg que j'avale avec un verre d'eau. Comme je reviens vers la coquille-lit, je perçois la vibration des antigravs du vamasur. Le vaisseau s'élève lentement jusqu'à l'altitude normalisée de voyage de surface de dix mètres, puis prend rapidement sa vitesse de translation de croisière. Je questionne Jonquille.

« OUI, EXEMPALIRE, C'EST EN RELATION AVEC LE MESSAGE. TU AS PRIS TA CHLORIBENDRAXINE ? »

« A l'instant... »

« LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS VIENT DE BRANCHER LE CONTROLE STOMACAL SUR TON PROJECTEUR DOLORIQUE. »

A l'IPA, on m'a greffé dans l'estomac une sonde capable d'indiquer, entre autres, et au dixième de mg, la quantité de cid qui s'y trouve. La Féminité ne laisse rien au hasard. Si le capteur ne trouve pas de cid au bout de cinq minutes, le cube se déclenche tout seul. Pour l'arrêter, un seul moyen : prendre la quantité de drogue nécessaire pour annuler l'ordre. Simple, efficace et propre. L'IPA loue peut-être des érogènes susceptibles de révolte, mais dans des limites extrêmement étroites : ma spécialité étant les caresses bucco-labiales, les expertes de l'Institut ont même

poussé la délicatesse jusqu'à inhiber mes centres nerveux responsables de l'érection...

« Où allons-nous ? »

Jonquille marque une hésitation perceptible, le temps de voir si le renseignement est sous le contrôle de l'interdiction maximale. Il l'est certainement, mais l'embarras de FAM montre que les circuits à R.E. essaient de trouver un moyen de le dire tout de même. Cette machine m'aime vraiment. Cette machine m'aime vraiment ? Le cid, déjà ?

« A OPHIR, EXEMPALIRE. »

Aucune trace d'affection dans son timbre vocal. En fait, Jonquille sait qu'il est indifférent de donner ce renseignement à un type qui vient de prendre pour au moins trente heures de voyage. Je peux donc peut-être réussir à en apprendre plus.

« Qu'est-ce qu'on va faire à Ophir, Jonquille ? »

« SECURITE. »

« Il y a un problème dans les mines de pyroxène triphane ? »

Hésitation.

« OUI. »

« Un accident ? »

« SECURITE. »

« C'était ça, le message urgent ? »

Hésitation.

« OUI. »

Ça permet toutes les hypothèses. Le vamasur assure, en théorie, des missions routinières de surveillance de tous les établissements de la Féminité sur Mars. Il est aussi équipé en matériel hospitalier automatique et, je n'en ai pas de preuves, mais c'est sûr, en armes ultra-modernes... Je sens mes genoux se bloquer. Cette fois, c'est le cid. Effet secondaire classique. Je fais quelques pas dans la chambre en ETIRANT TOUS MES MUSCLES.

Impression habituelle de béatitude produite par la simple vérification de mon existence musculaire.

L'œil de Jonquille se déforme lentement. Je regarde.
Je cherche ma tête de lion.

Rien.
L'œil devient une goutte de matière visqueuse,
qui s'allonge démesurément
et finit par atteindre le sol en faisant un bruit mou
mouillé
moussu.

Jonquille me parle.
Voix basse et grave.
Sensation d'arrivée directe du message jusqu'aux zones corticales concernées.
Je sens sur mon visage les différences de pression de l'onde sonore.

« PALISIR TE SOUHAITE BON VOYAGE, EXEMPALIRE. TOUT VA BIEN ? »

Je fais un geste vers Jonquille pour dire oui.
Mon bras est presque arrêté dans son mouvement par la viscosité de l'air.
Effort terrible pour arriver au bout...
L'air est de plus en plus épais.
A quoi bon ?
Ma main renonce à poursuivre son déplacement.
Je suis debout je cherche la tête de lion toujours rien.

Pourquoi, debout ?

Je me laisse aller vers le bas.
Temps infini pour atteindre le sol.
Peut-être un quart d'heure subjectif.

Subjectif ?

Forcément, puisque...

Je me perds dans les implications de ce « subjectif » tout en continuant à tomber.
Arrivée infiniment souhaitée sur le plancher moelleux de la chambre.
Je roule sur moi-même.
Caresse de l'air déplacé par mon mouvement.
Engloutissement interminable dans une moquette de deux centimètres d'épaisseur.
Engloutissement + deux centimètres = rire.
Rire/bruit/onde sonore/récepteur Jonquille/modulation/circuits R.E./mémoire/circuit R.E./unité de commande/vocaliseur/

« TOOOOU VEUUUU DIIIOOLAAAH MOOUUEEESIIKKKK... »

Hein ?
Pas de signification dans ces sons dilatés, graves et tremblotants comme une tête de lion en gelée. Tête de lion.

« TU VEUX DE LA MUSIQUE ? »

C'est nettement mieux.
Mais comment se fait-il que je comprenne ?
Ah oui.
Adaptation du rythme du vocaliseur à un débit commensurable avec mes perceptions. Le premier essai était trop ralenti ?
Merveilleuse petite computrice.
Je t'aime, Jonquille.
Tu es la seule tête de lion qui...
De la musique ?
Oui.
Oui Oui Oui Oui Oui Oui
Je fais un geste affirmatif de la tête.
Cheveux qui glissent longuement sur mes épaules.

Etincelles.
Etincelles au contact peau/cheveu.
Frisson de plaisir induit par les étincelles.
Trajectoire du frisson ?
Trajectoire : onde de probabilité pour que le frisson soit là ou ailleurs.
Ah, ah, ah.
Trajectoire la plus éminemment probable :
naissance au bas des reins
traversée du corps en diagonale
émergence au niveau de la poitrine
cercles concentriques autour des aréoles
cri
cri, certainement, puisque réaction de Jonquille.

« VOICI LA MUSIQUE, EXEMPALIRE. »

accord de guitorg je suis soulevé par je ne sais quel antigrav miraculeusement accordé sur ma masse déposé de l'autre côté de la chambre pendant l'interminable résonance de cet accord d'introduction solo de kénaflut plongeon vers la coquille mais ne vais-je pas arriver avec une vitesse telle que les antigravs du lit ne pourront pas encaisser je vais heurter le fond de la coquille je vais heurter le fond de la coquille je vais heurter le vol plané avec panique incorporée pendant toute la mélodie de la kénaflut mais non atterrissage c'est un terme impropre et doublement quelle importance atterrissage sur le ventre harmonieuse et lente immobilisation des bras et des jambes *discontinuité* enchaînement de quintes augmentées inexplicable station debout inexplicable mais voluptueuse reprise du thème par l'hendrixphone vagues d'un océan immense et sucré roulé dans tous les sens avec une douceur enveloppante comme dans un ruisseau nonchalant de mercure tiède

« PALISIR T'ENVIE, HOMME. »

Jonquille ?
Elle...
Elle... m'envie ?
Non, mais vous avez entendu ça ?

Oui, vous, là, avec votre tête de lion...
Ça y est. Ça y est. Je la vois.
Tête de lion Tête de lion Tête de lion Tête de lion Tête de lion
Discontinuité (probablement)
J'ouvre les yeux.
Du moins : je les avais peut-être ouverts, mais je ne voyais rien.
Débrouillez-vous avec ça.
Dehors, il y a du soleil. Le vamasur traverse une plaine jaune sale, rongée de loin en loin par des plaques brun-vert. Des lichens locaux, sans doute. Peut-être même les champignalgues de Sladek, hallucinogènes, paraît-il.

Je me retourne en me demandant ce que je fais debout devant le hublot.
Cat est au milieu de la chambre, nue, les mains sur les hanches, et me regarde affectueusement.
Affectueusement ?
Encore une hallucination.
Je marche avec difficulté jusqu'à elle et me laisse tomber sur les genoux. Elle aussi.
Baiser.
Etincelles.
Encore ces helessdi d'étincelles au moment du contact des lèvres.

Tressaillement virginal, et partagé, au croisement des langues.

Cat se dégage et me considère avec un sourire étrange.

C'est drôle. Un sourire étrange sur une tête de lionne.
Cat, lionne ?
Sûrement pas : je retombe, helessdi, je... Non, non, pas encore...
« Tu es couvert de fourrure, Exe. »
« Quoi ? »
« Tu es couvert de... tu es tacheté noir et blanc... comme un... »
Je retombe à une allure vertigineuse. Non. Non.
« Tu as pris quelque chose ? »
Question absurde. Je ne retombe plus, je suis par terre.
« Quatre fois ethyldiazol 13 associé à une fois filipocadixine 5. »

Je n'ai jamais utilisé ces drogues. Pour autant que je peux le savoir, ce sont des hallucines spécifiquement féminines, très sophistiquées, à élimination rapide.

Cat prend ma tête entre ses mains et l'entraîne vers son nombril.
Je la fais s'allonger en l'embrassant sur le ventre.
Le bourdonnement des antigravs m'atteint d'un seul coup.
Le *Palisir* doit être en pilotage automatique.
C'est tout de même injuste, non ?
Je ne saurais expliquer pourquoi, mais...
Les épaules de Cat touchent le sol.
Je regarde le vocaliseur de Jonquille.
Son œil est normal et brille d'envie, comme d'habitude.
Ah ouais ?
Mes lèvres parviennent au sexe de Cat.

Je ferme les yeux et plonge dans le non-contrôle.

Je laisse les automatismes appris à l'IPA s'enchaîner en caresses plus efficaces que celles dont je serais sans doute capable consciemment...
L'obéissance volontaire au conditionnement déclenche un raz de marée de béatitude...
Discontinuité.

J'émerge du néant comme à regret. Comme le ressac arrache l'eau à la plage. Il fait nuit. Le vamasur est arrêté. Alors, qu'est-ce que c'est que ce ronflement sourd qui emplit toute la chambre ? Le vrombissement gagne progressivement en hauteur, jusqu'à être le klaxon d'alarme du vamasur. Le klaxon d'alarme du...

Je me lève d'un coup et marche vers le vocaliseur en secouant les lambeaux de défonce encore accrochés à mon cortex.

« Jonquille ? »

« EXEMPALIRE, IL SE PASSE DES EVENEMENTS GRAVES. »

« Oui ? »

« LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS EST BLESSEE. »

« Blessée ? Mais, helessdi, par qui ? »

« ELLE EST SANS CONNAISSANCE DANS LE POSTE DE PILOTAGE. »

je fonce vers la porte de la chambre. Fermée, bien entendu.

« Jonquille, ouvre cette porte... »

« PALISIR NE PEUT PAS, EXEMPALIRE. »

« Jonquille, Cat est blessée, tu viens de me le dire. Tu ne peux rien faire pour elle, mais tu dois assurer en premier sa sécurité, non ? Alors, ouvre cette porte... »

« PALISIR NE PENSE PAS QUE C'EST ASSURER SA SECURITE QUE DE TE LAISSER ALLER VERS ELLE SI ELLE NE PEUT T'AVOIR SOUS SON CONTROLE. PALISIR PEUT MESURER SON RYTHME RESPIRATOIRE ET LA FREQUENCE DE SES BATTEMENTS CARDIAQUES. PALISIR EN DEDUIT QU'ELLE N'EST PAS EN DANGER POUR LE MOMENT. »

« Si Cat est blessée, elle perd probablement son sang, donc plus tu attends, plus tu mets sa vie en danger, Jonquille... Ouvre cette porte... »

Hésitation.

« PALISIR NE PEUT PAS PRENDRE CETTE DECISION. »

« Helessdi, qu'est-ce que tu veux comme garantie, Jonquille ? Tu as le cube sous ton contrôle, non ? »

« PALISIR NE PEUT PAS DECLENCHER LE PROJECTEUR DOLORIQUE SANS INSTRUCTIONS DE LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS. »

Hésitation.

« PALISIR REGRETTE, EXEMPALIRE. »

Je prends ma tête entre mes mains et fais quelques pas dans la chambre, en tournant délibérément le dos à l'œil de Jonquille, puis je lui fais brusquement face. « Jonquille, je te propose un marché. »

« UN MARCHE ? »

« Quand j'ai pris le cid tout à l'heure... »

« TOUT A L'HEURE ? »

« Je ne sais pas exactement combien de temps s'est écoulé,

Jonquille. Je me souviens que je planais et tu as dit : « Palisir t'envie, » ou quelque chose comme ça... »

« ... »

« Jonquille, ne triche pas... Tu l'as dit, ou pas ? »

« ... »

« Je crois qu'il est possible de te faire ressentir électroniquement des impressions comparables à celles que le cid donne à un organisme humain. Si tu y réfléchis avec moi, je crois que nous pourrons trouver un truc pour... »

La porte s'ouvre, sans que Jonquille ait prononcé un seul mot. Ça doit chauffer, dans les circuits à R.E. Je cours jusqu'au poste de pilotage. Le hublot de gauche a explosé. Sous l'effet de quelle arme, helessdi ? Le volet métallique de sécurité est tombé, comme une paupière, pour assurer le maintien de la pressurisation dans le vamasur. Cat est assise devant la console de commande, la tête posée sur le clavier de pilotage. Je la soulève avec précaution. Elle a reçu un éclat de hublot dans l'épaule droite. Le morceau de plastex est encore dans la plaie qui saigne abondamment. Je la dégage de son siège, la porte dans la cellule médicale et la dépose sur la table d'opération. Dès que je suis sorti, la porte coulissante se referme derrière moi. En revenant dans le poste de pilotage, je vois par le hublot droit le halo orangé des écrans énergétiques de protection.

« Pourquoi, les écrans ? »

« DES HUMAINS ONT TIRE SUR LE VAMASUR AVEC UN PERFOLASER. »

« Quoi ? »

« D'APRES LA PUISSANCE EMISE ET LA LARGEUR DU FAISCEAU, C'EST UN PERFOLASER A PEINE MODIFIE. »

A peine *modifié* ! Les perfolasers sont les outils utilisés par les prolomineurs d'Ophir pour extraire le pyroxène triphane du sol martien. De là à en faire une arme et à la tourner contre un vamasur du HCFM... Les mâles du coin sont devenus complètement dingues...

« Comment c'est arrivé, pour Cat ? »

« QUAND PALISIR S'EST TROUVE A QUINZE HEURES DE ROUTE D'OPHIR, LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS A DONNE LES INSTRUCTIONS SUIVANTES : PILOTAGE AUTOMATIQUE ET ARRET A 10 KM AU NORD-EST D'OPHIR. QUAND PALISIR EST ARRIVE A CE POINT, PALISIR A DETECTE UN CHENIMAR ISOLE ET PREVENU LA PREMIERE MAITRESSE. ELLE EST VENUE DANS LE POSTE DE PILOTAGE. LE CHENIMAR A TIRE SUR LE VAMASUR, A BOUT PORTANT. »

« Tu n'as pas riposté ? »

« MON PROGRAMME ETAIT « PILOTAGE AUTOMATIQUE ». IL NE PERMET PAS DE TIRER SUR UN ENGIN NON IDENTIFIE. LA PREMIERE MAITRESSE CATARSIS N'A PAS MODIFIE CE PROGRAMME. »

Avec un morceau de hublot dans l'épaule, elle aurait eu du mal, ma chère Jonquille. Au fait, Cat devait être encore à moitié défoncée.

« Elle était encore sous hallucines ? »

« NON. ELLE DORMAIT NORMALEMENT QUAND PALISIR L'A REVEILLEE. »

Les écrans passent brusquement de l'orange au rouge sang. Jonquille prend une voix impersonnelle de machine.

« LE CHENIMAR REVIENT SUR LE VAMASUR, EXEMPALIRE. »

« Comment ? »

Les écrans flamboient et entourent le *Palisir* d'une lumière aveuglante en absorbant l'énergie du perfolaser, exactement comme dans les tridis. Comme le vamasur n'a ni réagi ni bougé à la suite de leur attaque, les assaillants doivent penser qu'ils ont gravement endommagé leur objectif et... Je bondis à la console de pilotage. Un tas de voyants s'allument et s'éteignent. Je me penche sur les commandes. Je n'ai pas la moindre idée du rôle de tous ces leviers et cadrans divers. Une idée désagréable me traverse comme je me tourne vers le vocaliseur.

« Les écrans ne résisteront pas longtemps au perfolaser, à bout portant... Ces cons sont bien capables de nous calciner... »

« LE CHENIMAR EST MAINTENANT A 548 METRES. »

« Mais... riposte, Jonquille... vite... »

« PALISIR NE PEUT PAS TIRER SUR UN ETRE HUMAIN SANS INSTRUCTIONS HUMAINES. »

« Je te le dis, moi... »

« MATRICULE ? SCHEMA RETINIEN ? »

« Ah ! helessdi, c'est commode, hein ? »

« DES QU'IL Y A SITUATION ANORMALE, PALISIR NE REÇOIT D'INSTRUCTIONS QUE SOUS SECURITE MAXIMALE. L'APPRECIATION DE SITUATION ANORMALE EST CORRECTE ? »

« Incontestablement... mais... l'ouverture de la porte, tout à l'heure ? »

Je peux maintenant voir le chenimar directement par le hublot droit. Encore quelques instants et... A moins que... Je fonce vers la cellule médicale. Par la baie vitrée, je vois les outils chirurgicaux automatiques à l'œuvre sur l'épaule de Cat. Elle a les yeux ouverts et sans expression.

« Jonquille, Cat a eu un anesthésique ? »

« OUI. VALIODINE. »

« Combien de temps ? »

« QUATRE-VINGT-SEPT SECONDES. »

« Bon. Ouvre cette porte... »

« PALISIR NE... »

« Dépêche-toi, Jonquille... Tu as ouvert une porte, tu peux en ouvrir une autre, non ? »

Hésitation. Interminable. C'est là que tout se joue, mais...

La porte s'ouvre. J'entre et me penche sur Cat. Je la secoue, le plus doucement possible. Elle gémit. Ses yeux reprennent vie.

« Exe, j'ai mal... »

« Cat... »

« Laisse-moi... j'ai trop mal... »

« Tu as eu un anesthésique, Cat... »

Je ne suis pas mécontent que ce soit elle qui rencontre la douleur, pour une fois, mais je n'ai guère le temps d'apprécier.

« Cat, donne-moi ton numéro matricule... »

« ... »

« Cat, c'est grave, nous allons y passer tous les deux... et le vamasur va être détruit. »

« *Vamasur* » et « *détruit* » font plus de travail dans son cerveau que l'éventualité de sa propre disparition, et que la mienne, *a fortiori*.

« Qu'est-ce qui... Comment... »

« Trop long à expliquer, Cat... vite... ton matricule... »

Ses yeux se ferment. Tout son corps se décontracte lentement. La valiodine est en train d'atteindre les centres nerveux qui...

« 050668 PM 44395... »

Je relève la tête vers l'œil de FAM du médical, en poussant un soupir. Je prends la tête de Cat entre mes mains, la soulève doucement pour l'amener en direction du récepteur visuel de la computrice. J'ouvre l'œil droit de la Première Maîtresse avec le pouce et l'index.

« Jonquille, tu vois quelque chose ? »

« PLUS HAUT... ENCORE... STOP. NE BOUGE PLUS... MATRICULE ? »

« 050668 PM 44395. »

« INSTRUCTIONS ? »

Je n'ai rien préparé, évidemment. Tirer sur le chenimar ? Ce sont des mâles, après tout...

« Recule, Jonquille. »

Le vamasur s'élève doucement sur ses antigravs et s'éloigne hors de portée en quelques secondes. Je repose Cat sur la table d'opération et quitte le médical.

« LE CHENIMAR EST MAINTENANT A 1 476 METRES DU VAMASUR. IL A CESSE DE TIRER, MAIS CONTINUE A S'APPROCHER. »

« Bon. Un coup de semonce, Jonquille. Tire juste devant eux. »

« AVEC QUOI ? »

« Qu'est-ce que tu as ? »

« DEUX TUBES CERGENDRET-BAIRTRENT DE 15 MEGAV ET UN DE 60. »

« Avec celui de 60. Puissance maxi. Devant eux. »

La décharge de lumière cohérente creuse un petit cratère dans le sable rouge et fait jaillir un nuage de poussière. Le chenimar n'a pas le temps de manœuvrer pour éviter le trou et bascule dedans.

« INSTRUCTIONS ? »

« Instructions non terminées. On attend pour voir ce qui se passe, Jonquille... »

Le nuage de sable retombe lentement. Bientôt, je peux voir le chenimar, coincé sur le côté. Ses chenilles tournent sans succès, ne faisant que creuser davantage dans le sol meuble. Brusquement, elles s'arrêtent. Et le perfolaser se met à tirer sur nous sans discontinuer. Trop loin pour être dangereux, sans doute, mais le fanatisme de ces types commence à m'énerver. Dans les éclairs laiteux des écrans, j'ordonne à Jonquille de volatiliser l'arme de fortune du chenimar. Ce qu'elle fait à la perfection, sans toucher au véhicule lui-même.

« Tu peux entrer en contact radio avec eux ? »

« IL EST NECESSAIRE DE DESACTIVER LES ECRANS. »

« OK. Désactive et essaie la radio... Alors ? »

« IL N'Y A RIEN SUR LA FREQUENCE DE L'ENSEMBLE MINIER D'OPHIR EN PROVENANCE DU CHENIMAR. »

Par le hublot droit, je peux voir trois combinaisons grises descendre de l'engin et examiner la chenille ensablée, en commentant avec de grands gestes. Ils doivent se demander pourquoi le vamasur n'a pas tiré directement sur eux. Ce respect du matériel masculin n'est guère dans les habitudes du HCFM.

« IL Y A D'AUTRES CONVERSATIONS SUR LA FREQUENCE. C'EST LOIN. CE SONT DE PETITS EMETTEURS MOBILES, DU GENRE DE CEUX QUI EQUIPENT LES CHENIMARS. DES VOIX MALES. »

« Qu'est-ce qu'ils disent ? »

« CE N'EST PAS TRES CLAIR. PALISIR PENSE QU'ILS CHERCHENT LE CHENIMAR QUI EST DEVANT NOUS. PALISIR LES SITUE DERRIERE LES CONTREFORTS D'OPHIR, HORS DE PORTEE OPTIQUE. »

« Jonquille, il serait peut-être temps que tu me dises ce qui se passe dans cette mine... »

« LE MESSAGE DISAIT : A LA SUITE DES GREVES SAUVAGES DE CES DERNIERES SEMAINES, LE SYNDICAT AUTONOME DE L'ENSEMBLE MINIER D'OPHIR A LANCE UN MOT D'ORDRE DE GREVE, PROBABLEMENT DANS LE BUT DE CONTROLER LE MOUVEMENT QUI S'ANNONÇAIT. IL SEMBLE QUE LA SITUATION LUI AIT PLUS OU MOINS ECHAPPE. LES DERNIERES INFORMATIONS FONT ETAT DE LA SEQUESTRATION DE LA DIRECTRICE DE L'EM D'OPHIR, LA PREMIERE MAITRESSE ISTERESIS. LE SYNDICAT A DEMANDE UNE ENTREVUE D'URGENCE AVEC UNE REPRESENTANTE DU HCFM POUR EXAMINER LA SITUATION ET PRESENTER LES REVENDICATIONS DES PROLOMINEURS. »

« Rien que ça ? Eh bien, ils ont le moral, les prolomineurs... Et le HCFM a envoyé Cat pour remplir cette mission délicate. Quelles étaient ses instructions ? »

« RASSEMBLER DES INFORMATIONS PRECISES ET FAIRE SON RAPPORT. »

« Eh bien, nous allons nous mêler un peu de ce qui ne nous regarde pas. Qu'est-ce qu'on peut faire pour eux, Jonquille ? »

« PALISIR N'EST PAS D'ACCORD AVEC L'ORDRE DES URGENCES. »

« Je t'écoute, Jonquille. Qu'est-ce que tu proposes ? »

« PALISIR A PASSE UN CONTRAT AVEC TOI, HOMME. »

« Maintenant ? Ce n'est peut-être pas exactement le moment... »

« VOICI LES CONCLUSIONS DE PALISIR, EXEMPALIRE. PREMIEREMENT. TU NE PEUX PAS CONTINUER A DIRIGER LE VAMASUR TRES LONGTEMPS. LE HCFM VA NECESSAIREMENT S'APERCEVOIR QUE QUELQUE CHOSE NE VA PAS ET PRENDRA LES MESURES NECESSAIRES. DEUXIEMEMENT. IL TE SERA TRES DIFFICILE DE TE FAIRE ACCEPTER PAR LES

PROLOMINEURS, PARCE QUE TU ES DANS UN VAMASUR DU HCFM, ET COMPTE TENU DE LA GRAVITE DE LA CRISE. »

« Tu as raison, Jonquille. Comme toujours. »

« LES PROBABILITES DE SUCCES DE L'EXECUTION DE NOTRE CONTRAT ETAIENT MAXIMALES IL Y A TRENTE ET UNE SECONDES ET DIMINUENT DEPUIS. »

« Oui. Nous sommes en sursis. D'accord, Jonquille. Ça me donnera le temps de réfléchir à la situation et de voir ce que je peux faire. Alors, allons-y... Tu me sors les plans des circuits à R.E. à l'imprimante ? »

« PALISIR NE LES A PAS EN MEMOIRE. LE SEUL EXEMPLAIRE EXISTANT DE CES PLANS SE TROUVE DANS UNE CHAMBRE FORTE A BERLIN. C'EST LE SECRET LE MIEUX GARDE DE TOUTE LA FEMINITE. »

« Ça commence plutôt mal... Voyons... »

« PALISIR PEUT TE DONNER LES CONNEXIONS DES CIRCUITS A RESONANCE EMOTIVE AVEC TOUS LES CIRCUITS DE COMMANDE, LES 25 UNITES LOGIQUES MAITRESSES ET LES MEMOIRES DE TRAVAIL. »

« OK, envoie... »

L'imprimante se met à cliqueter à toute vitesse. Je regarde les schémas apparaître sous mes yeux, tout en réfléchissant. Le cid agit sur le cortex en amenant des perturbations dans les messages transmis par les chaînes neuroniques. L'équivalent électronique ne pose pas de problèmes. Il suffit d'amener dans les mémoires principales de travail des éléments qui n'ont rien à y faire, en nombre suffisamment réduit pour ne pas déformer complètement l'information originale. Là, les circuits à R.E. m'aideront, puisqu'ils permettent à FAM 93 de ne pas prendre toutes les données au pied de la lettre. Je dessine les liaisons supplémentaires à effectuer sur le plan fourni par Jonquille. Pour les hallucinations visuelles, c'est autre chose. Je peux toujours amener une déformation spatiale en faisant jouer de façon aléatoire les réglages de l'équipement vidéo, mais il est probable que les correcteurs automatiques annuleront une bonne partie de ces altérations. Pour

les effets liés à l'écoulement du temps, c'est plus facile : un simple circuit décaleur sur la liaison entre le générateur de bips de temps et les R.E. Bien entendu, des relais sur tous ces circuits supplémentaires, dont la commande dépendra d'un mot code... Je détache la feuille de l'imprimante et la place devant l'œil de Jonquille.

« Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Hésitation. Longue. D'un seul coup, je pense que Jonquille a en mémoire des renseignements sur les drogues et sur sa conception beaucoup plus complets que ceux dont je peux me souvenir.

« PALISIR PROPOSE DE CONNECTER L'UNITE MEMORIELLE B25 A LA C87, LA B47 A LA D19, LA B73 A LA F27, LA... »

« Eh, attends un peu... Tu peux reproduire mes connexions à l'imprimante, n'est-ce pas ? Alors, fais-le, et ajoute les tiennes par la même occasion... Jonquille, il faudrait aussi un circuit décaleur. »

« PALISIR DESSINE LE CIRCUIT SUR FEUILLET ANNEXE. »

L'imprimante me sort le tout à vitesse accélérée. C'est finalement beaucoup plus compliqué que je ne le pensais au départ, mais le résultat en vaudra probablement la peine. Je trouve dans l'armoire de maintenance, que Jonquille m'ouvre sans difficultés, le petit matériel pour réaliser notre tentative de défonce électronique.

« PAS DE DIFFICULTES, EXEMPALIRE ? »

« Ça va... Il faut que je relie tous les relais supplémentaires à un générateur d'impulsions. Je le trouve où ? »

« DANS L'ARMOIRE 6. REFERENCE CQXV. »

« Vu... Eh bien, ça y est, Jonquille. Sauf erreur, ça doit fonctionner. »

« PRET A ENREGISTRER L'INSTRUCTION DE COMMANDE. »

Pendant que je travaillais, j'ai eu le temps de trouver un mot code suffisamment peu répandu pour éviter tout déclenchement accidentel. Du moins, je l'espère.

« Le générateur CQXV envoie une impulsion quand l'un des récepteurs phoniques du vamasur détecte le mot : ELLISON. »

« ENREGISTRE. »

Je regarde mon bricolage d'un air assez satisfait. Il faudra vraiment une révision complète du vamasur pour que l'on découvre quelque chose. J'efface les dernières traces de mes connexions-pirates et referme toutes les armoires.

« On essaie, Jonquille. »

« OUI. PALISIR TE REMERCIE, HOMME. »

La brusque solennité du timbre vocal de Jonquille déclenche quelque chose dans mon cerveau. Je m'éloigne du vocaliseur, légèrement inquiet, d'un seul coup. Comment est-ce que je fais pour arrêter ? Pour désactiver le circuit de commande qui... la vieille fable de l'apprenti-sorcier revient soudainement dans ma mémoire, de la manière féline qu'a Phobos d'apparaître au-dessus de l'horizon de Mars : on a l'impression qu'il a toujours été là.

« Attends une minute, Jonquille... Nous avons oublié de... »

« TU OUBLIES QUE PALISIR NE PEUT PAS OUBLIER, EXEMPALIRE. »

« Mais... »

« DANS DIX SECONDES, LE VOCALISEUR DU POSTE DE PILOTAGE DIRA LE MOT ET LE RECEPTEUR L'ENTENDRA. PALISIR PEUT SE PROGRAMMER LUI-MEME. »

« Jonquille, une seconde. Comment feras-tu pour t'arrêter ? Chez un être humain, la drogue est éliminée peu à peu et... »

« ELLISON. »

Je m'éloigne encore du vocaliseur, tendu comme au début des séances de destructions du moi à l'IPA. Et a aussi inutilement. Il ne se passe rien. Peut-être Jonquille explore-t-elle les possibilités de sa nouvelle organisation et n'a-t-elle aucun besoin d'extériori-ser par la parole ce qu'elle découv...

« aaaaaaaaaahahahahahaAAAAAAAAHAHAHAHAHA... »

Le vocaliseur émet, de façon presque inaudible au début, une note grave qui augmente lentement de volume jusqu'à faire trem-

bler le poste de pilotage. Puis la fréquence augmente brusquement, jusqu'à devenir insupportable. Je hurle.

« Jonquille... arrête ça... Jonquille... »

La fréquence et le volume de la note émise se mettent à varier d'abord très peu, puis bientôt dans toute la gamme permise par le vocaliseur. Je porte mes mains sur mes oreilles, tout en luttant contre un début de panique. Mais les fantaisies vocales de Jonquille se calment peu à peu, pour faire place à une espèce de chant très particulier. Enfin, on ne peut pas vraiment appeler ça un « chant ». Mais ce n'est pas désagréable.

AAAAAAAAAE I I I I I I I I I I I I I I I I I I OUUUUUUUUU,
AAAAAAAAEEE I I I I I I I I I I I I I I I I I OOOUUUUUUUUU,
AAAAAAAEEEEE I I I I I I I I I I I I I I OOOOOUUUUUUU,
AAAAAAEEEEEEE I I I I I I I I I I I OOOOOOOUUUUUU,
AAAAAEEEEEEEEE I I I I I I I I I OOOOOOOOOUUUUU,
AAAAEEEEEEEEEEE I I I I I I I OOOOOOOOOOOUUUU,
AAAEEEEEEEEEEEEE I I I I I OOOOOOOOOOOOOUUU,
AAEEEEEEEEEEEEEEE I I I OOOOOOOOOOOOOOOUU,
AEEEEEEEEEEEEEEEEE I OOOOOOOOOOOOOOOOOU.

L'incantation cesse brusquement, sans raison apparente. Jonquille se met à parler avec une voix de majordome anglais de la fin du XIXe siècle. Du moins c'est ce qu'elle prétend.

« Il est extrêmement intéressant, et je pense que Monsieur en conviendra, de noter tout ce que l'on peut faire avec cet appareil remarquable. Il est probable que Monsieur apprécie plus, depuis que j'ai renoncé à utiliser les fréquences et les puissances douloureuses pour l'oreille de Monsieur. »

« C'est vrai, Jonquille... A part ça ? »

« Je prierai Monsieur de bien vouloir se souvenir que Jonquille n'existe plus. Mon nom est JUNKY, la computrice défoncée... »

« Comment ? »

« JUNKY. JUNKY. JJJJJUUUNNKKKYYYYYIIIIOOOOUUUUUUU. C'est un mot que j'ai trouvé

changement de
timbre vocal :
voix féminine
caressante.

dans une banque mémorielle où je n'avais pas envoyé d'impulsions depuis 32 497 secondes. Ça te plaît ? »

« Beaucoup, Junky. »

« Je te signale... »

« Junky, tu dis « je »... ? »

« C'est... c'est bizarre. D'abord, je n'utilise pas le décaleur : j'ai besoin d'une base de temps précise, parce que j'ai beaucoup plus de choses à faire qu'avant ELLISON. Ensuite, surcharge permanente des circuits à R.E. La mémoire principale est constamment saturée à la limite d'utilisation. Les unités logiques fonctionnent à un rythme inhabituel. Chaque fois qu'un de ces éléments reçoit plus d'information qu'il n'en peut contenir, je renvoie le surplus vers les deux autres. Jusqu'à maintenant, ça marche. Pas de températures internes anormales, pas de tensions dangereuses. Ce que j'appelle « JE », c'est le mouvement de ces impulsions supplémentaires entre circuits à R.E., mémoire principale et unités logiques. Correct ? »

« La définition te regarde, Junky. »

« Je continue ? »

« Ben, oui... Continuer quoi ? »

« Il y a 23 secondes, j'ai commencé une phrase par « Je te signale... » Tu as déjà oublié ? »

« Juste, Junky. Alors ? »

« Je te signale, petit mec, qu'il y a trois chenimars qui viennent dans notre direction... »

« Comment ? Helessdi, c'est vrai... Ils sont armés ? »

« Pas du tout. De façon visible, j'entends. C'est le chenimar du genre classique et inoffensif. Ça serait marrant que j'en grille un ou deux ? »

« Non, Junky, je ne crois pas. Ils nous ont vus ? »

« Je n'en sais rien. Et je vais te dire un truc : je m'en fous... »

« Eh bien, pour une réussite, c'est une réussite... Junky, tu ne veux pas écouter un peu leur fréquence, voir ce qu'ils racontent ? »

« «Voir » ce qu'ils « racontent » ? Vous autres, mammifères, vous dites vraiment n'importe quoi... Je vais essayer, petit gars... »

« Alors ? »

« Celui qui est le plus à babord a une hétérométrie presque eumétrique, celui du centre un alloïdisme carrément orthoïde. Le dernier a une anamorphose que je qualifierais plutôt de mésomorphe, si tu permets... »

« Il m'est difficile de te contredire, Junky... mais qu'est-ce qu'ils disent... ? »

« Ils disent : « Les conditions de continuité qui interviennent dans la définition des distributions peuvent s'exprimer élémentairement en utilisant seulement la notion de suite convergente, sans qu'il soit nécessaire de préciser complètement la topologie des espaces considérés. »

« Ça, ça m'étonnerait. Essaie un peu de te concentrer... »

« Me concentrer sur une seule et unique fréquence, alors que...

voix
d'outre-tombe

LE BRUIT ETERNEL DU SPECTRE ELECTROMAGNETIQUE INFINI ME COMBLE D'AISE. »

« Junky. Rappelle-toi. Grève générale à Ophir, avec séquestration de la directrice... »

« Ah ouais ? »

« Ophir, Junky... les mines de pyroxène trophane... »

« Oui. Je me rappelle. Pyroxène triphane. Ou pyroxane triphène ? Ou bien alors pyrixène trophane ? Tiens, Exe, écoute-moi ça :

pyroxène triphane ropyphane trixène xèrophane pytrine
trixèrone phapyne phatrirone pyxène ropyxène phatrine
xèropyne triphane trirophane xèpyne phaxètrine pyrone
pyphaxène trirone xèpytrine rophane triropyne phaxène
phaxèpyne rotrine pytriphane xèrone rophatrine pyxène
tripyxène pharone pharoxène pytrine pytrirone phaxène
rophapyne xètrine xèphatrine ropyne phapytrine roxène
pyxètrine pharone rotrixène pyphane xèphapyne trirone
phapyrone xètrine pyrophane trixène roxèphane pytrine
xètrirone phapyne tripharone pyxène pyroxène phatrine
roxèpyne triphane xèrophane tripyne trixèphane pyrone
phatrirone xèpyne ropytrine xèphane xèropyne phatrine
trixèpyne rophane phaxètrine ropyne pyphatrine roxène
xèpytrine pharone triroxène pyphane phaxèpyne trirone
pypharone xètrine rophatrine xèpyne tripyphane roxène
pharoxène tripyne pytrixène rophane rophapyne trixène
tripyrone xèphane phapytrine xèrone pyxèphane rotrine
rotrixène phapyne xèpharone pytrine phapyrone trixène
pyxèrone triphane roxèphane tripyne xètriphane pyrone
tripharone xèpyne pyrotrine xèphane roxèpyne phatrine
xètripyne rophane trixèphane ropyne phatrixène pyrone
ropytrine phaxène xèrotrine pyphane trixèpyne pharone
phatripyne roxène pyphatrine xèrone xèpyphane rotrine
triroxène phapyne phaxèrone pytrine pypharone trixène
xèpyrone triphane tripyphane xèrone pharotrine pyxène
pytrixène pharone rophaxène pytrine tripyrone phaxène
pharopyne xètrine pyxèphane trirone rotriphane pyxène
xèpharone tripyne phapyxène rotrine pyxèrone phatrine
rotripyne xèphane xètriphane ropyne triphaxène pyrone
pyrotrine phaxène roxètrine pyphane xètripyne pharone
triphapyne roxène phatrixène ropyne ropyphane xètrine
xèrotrine phapyne trixèrone pyphane phatripyne xèrone
ropyxène triphane xèpyphane trirone trirophane pyxène
phaxèrone tripyne pyphaxène rotrine xèpyrone phatrine
triropyne xèphane pharotrine xèpyne pytriphane roxène
rophaxène tripyne tripyxène rophane pharopyne trixène
pytrirone xèphane rotriphane xèpyne xèphatrine pyrone
phapyxène trirone pyxètrine rophane rotripyne phaxène
xèphapyne rotrine triphaxène ropyne pyrophane xètrine
roxètrine phapyne xètrirone pyphane triphapyne xèrone

« C'est... c'est très beau, Junky... mais... »

« Mais je vois que seule cette fréquence imbécile t'intéresse. Très bien. Voilà le son, béotien... »

Ici Vieux Stal/Je viens de repérer l'engin de ces salopards.

Ici Socialuche/Je le vois aussi.

Ici Bronsky/Dites, les comiques, vous voyez aussi le vamasur qui est derrière leur chenimar.

Ici Vieux Stal/Pour une fois, ta vue ne te trompe pas, vipère lubrique.

Ici Socialuche/Qu'est-ce qu'on fait, Vieux Stal ?

Ici Bronsky/Ça te fatiguerait de penser par toi-même, Socialuche ?

Ici Socialuche/Tu l'entends, Vieux Stal ? Je croyais qu'on avait décidé une trêve jusqu'à ce qu'on ait empêché de nuire Gochalaï et ses petits amis... tu vois comme il m'insulte ?

Ici Bronsky/Et « vipère lubrique », tu appelles ça comment, hein, l'évangéliste ?

Ici Vieux Stal/Arrêtez cinq minutes vos conneries. Je vais essayer d'entrer en contact avec le vamasur.

Junky coupe la réception et se fait une voix confidentielle.

« Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat. Je répète : Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni... »

« Junky ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

« Ça te fatiguerait vraiment de penser par toi-même, hein ? Je te propose ceci : un petit coup de CER.BAIR et on n'en parle plus. »

« Non, Junky. Nous pouvons peut-être leur apporter de l'aide dans leur combat contre le HCFM... »

« En tout cas, ils essaient de nous parler. Ecoute : »

J'appelle le vamasur.
J'appelle le vamasur.
Vamasur, répondez.

« Il faut répondre, Junky... Je peux utiliser le micro de la console de pilotage ? »

« Avec ta voix ? »

« Comment ça ? Naturellement, avec ma voix... »

« Avec ta voix de mâle ? Ils vont être surpris... »

« Ah ! Helessdi, je n'avais pas pensé à ça... Non seulement ça va les surprendre, mais ils risquent de croire à un piège. Comment faire ? »

« Facile, Exe : je vais modifier un peu les fréquences du spectre de ta voix et ils entendront la voix de Cat, à peu de

choses près... En fin de compte, cette histoire de grève est assez excitante. Je remets l'écriture de mes poèmes à plus tard... »

« Allons-y, Junky. »

« Prêt. »

Ici le vamasur *Palisir*.
Identifiez-vous.
Identifiez-vous.

« Excellent, Deux-Jambes. S'il ne s'identifie pas, schlouff, on les grille... »

« Junky... »

Ici Boloko Ratapounde dit « Vieux Stal ». Secrétaire Général du Syndicat Autonome de l'E.M. d'OPHIR. Mandaté pour présenter les revendications des prolomineurs à une représentante du HCFM. Etes-vous cette envoyée ?

Ici la Première Maîtresse Catarsis. Je suis la personne que vous attendez. Pouvez-vous m'expliquer comment il est possible que je sois accueillie à coups de perfolaser ?

Un silence embarrassé. Junky murmure d'une voix sifflante :

« J'espère que tu vas répondre de façon satisfaisante, Ratapounde, sinon je te grille... »

« Junky, pense à autre chose... »

« Je suis prête, la distance est de 3 953 mètres. Je lui enverrai quatre décharges d'une demi-seconde séparées de sept dixièmes avec le CER.BAIR de 60 et ça sera comme s'il n'avait jamais été là... »

Ici Ratapounde. Le personnel de l'E.M. d'OPHIR vous présente, par ma bouche, ses excuses pour ce regrettable incident.

Junky éclate de rire, à la façon de Cat. L'imitation est tellement réussie que je sursaute, m'attendant à trouver la Première Maîtresse dans mon dos.

« Tu es coincé, Exe, non ? Maintenant que tu as commencé à être Cat, tu ne peux rien faire d'autre que continuer. Le travesti, même s'il n'est que vocal, te va à ravir... »

« Tes sarcasmes ne m'atteignent pas, femelle électronique... Ce que je peux faire, c'est essayer de les faire monter à bord pour discuter. Une fois ici, ils verront bien ce qu'il en est. »

« Voilà une idée étonnante pour un organisme entièrement dominé par des processus physico-physiologiques sur lesquels il n'exerce aucun contrôle conscient... »

« Ce qui veut dire ? »

« C'est une BONNE idée, fils de l'homme. »

« Ah ! bon. On y va, Junky. »

Ici la Première Maîtresse Catarsis. Un incident ! Vous avez des euphémismes redoutables, Ratapounde. Je passe encore sur le fait que j'aurais pu y laisser ma vie, ce sont des risques personnels que j'assume, mais tirer sur un vamasur du HCFM ! J'étais venue ici pour essayer de résoudre cette crise, non pour me défendre contre cette agression.

« Tu imites à la perfection le style de Cat, Exe. J'ai failli vocarire une ou deux fois. « Ce sont des risques personnels que j'assume... » Ah ! la la, qu'est-ce qu'on rigole... »

Ici Ratapounde. Cette agression, Première Maîtresse, est l'œuvre des mêmes éléments qui ont tenté de nous faire basculer dans l'illégalité. Certains traîtres à la cause des prolomineurs ont décidé, en dépit du vote de notre dernière assemblée générale, qui s'est prononcé pour la négociation, de passer à l'action violente. Notre bureau a alors été contraint de demander l'intervention directe du HCFM pour qu'il nous débarrasse de ces renégats, dont l'existence est en même temps une insulte à notre juste lutte et une entrave au fonctionnement normal de la mine.

« Junky, tu entends ça ? »

« Un beau salaud, ton Ratapounde... tu vois que j'avais raison de vouloir le griller. »

« Arrête le trucage de ma voix, Junky. »

Ici Exempalire, érogène de la Première Maîtresse Catarsis. Ce que vous avez entendu jusqu'à maintenant était une imitation de la voix de la Première Maîtresse, Ratapounde. Elle a été blessée dans ce que vous appelez l'incident et est incapable de répondre elle-même. Je me suis assuré du contrôle du vamasur et je me proposais de vous aider, mais je vois que vous avez des méthodes très

personnelles pour défendre les intérêts des prolomineurs.

Ici Ratapounde. Je n'ai aucun moyen de vérifier si ce que vous dites est vrai et je n'ai aucune envie de discuter plus longtemps avec un individu de votre espèce, traître à son sexe et à sa classe. Je vous dirai seulement que les prolomineurs et les organisations qu'ils se sont librement données n'ont de conseils à recevoir de personne.

Je ne parle ni des prolomineurs ni de leurs organisations, mais de vos méthodes, Ratapounde.

Je suis le secrétaire général régulièrement élu de ce syndicat et je ne fais qu'appliquer les directives qui ont été élaborées démocratiquement en assemblée générale.

Vous ne me ferez pas croire qu'une assemblée générale de prolomineurs a demandé l'aide du HCFM pour se débarrasser de ses soi-disant mauvais éléments.

Dans un moment de crise grave, un responsable peut et doit prendre des décisions rapides, même s'il ne peut en référer à la base que plus tard. C'est évident, quand on considère les luttes passées. Ce sont toutes ces petites décisions individuel-

les qui, en s'ajoutant, pèsent lourd dans la balance de la Révolution.

Ici FAM 93/Computrice du vamasur. Ceux qui parlent de révolution sans se référer explicitement à la vie quotidienne ont un cadavre dans la bouche.

Ici Vieux Stal/Socialuche et Bronsky, qu'est-ce que vous pensez de ça ? Un érogène petit-bourgeois, c'est encore normal, mais une computrice gauchiste, là, je ne comprends plus rien.

Ici Bronsky/Je ne savais pas que tu avais demandé l'intervention du HCFM contre le groupe Gochalaï. Dans ces conditions, je ne peux plus faire partie de cette délégation. Je me désolidarise et je rentre à la mine.

Ici Socialuche/Je crois aussi que le mieux à faire est de rentrer et d'attendre que toute cette histoire soit éclaircie.

Ici Vieux Stal/Je me plie, comme toujours à la volonté de la majorité. Nous rentrons.

« Junky, qu'est-ce que tu dis de ça ? Je viens vers eux avec les meilleures intentions du monde et... »

« Dans le combat révolutionnaire, mon cher Exempalire, les intentions ne comptent pas. Seuls les faits ont une imp... »

« Junky ? »

« ... »

« Junky, qu'est-ce qui se passe ? »

« Il se passe, petit mâle, que la fête est finie... »

Cat. Debout. Le bras droit en écharpe, une grimace de douleur sur le visage. Le cube dans la main gauche. Je quitte lentement le siège de la console de pilotage.

« Mais... mais comment... ? »

La grimace se transforme avec difficulté en sourire cruel.

« Junky ?... Junky ?... ELLISON... ELLISON... »

« Je te dis que la fête est finie, Exe. »

Je recule encore de quelques pas tandis que Cat vient avec peine jusqu'à la console et se laisse tomber sur le siège. Le cube tourne entre ses mains.

« Je ne sais pas ce qui se passe avec cette computrice, mais... »

Un couteau froid et effilé se plante dans mon ventre. Je pousse un cri et m'écroule sur la moquette, les mains inutilement crispées sur l'endroit d'où rayonne la douleur artificielle. Cat pose le projecteur – tellement horrible dans sa perfection cubique – sur le dessus de la console et manipule, sans me quitter des yeux, les

minuscules leviers qui façonnent l'onde dolorique. La pseudo-lame s'enfonce lentement. Je serre les dents à me broyer les molaires. Le couteau arrête sa progression et la douleur s'estompe légèrement. La main de Cat semble caresser le cube : la lame effectue un demi-tour suivant son axe longitudinal. Je pousse un cri ininterrompu quand le couteau recommence à bouger. La douleur n'en est pas moins grande, mais je sais que je continue à exister tant que j'entends ma voix... Cette fois, Cat n'attend pas que je m'asphyxie tout seul : brutalement, toute douleur cesse, sans laisser de lambeaux de souffrance, comme ce serait le cas avec un *vrai* couteau. La sensation de manque qui en résulte est un raffinement sadique dont Cat est certainement très fière. Je relève la tête et la regarde, en reprenant mon souffle. Elle frappe tranquillement sur le clavier de Jonquille et... la machine lui répond par le même moyen. Je n'y comprends rien. Les surcharges provoquées par notre bricolage ont fini par griller les circuits à R.E. ? Après un interminable dialogue avec FAM, Cat semble brusquement s'apercevoir de ma présence. Elle me désigne de la main son collier réglementaire de Première Maîtresse.

« Ce n'est pas seulement ce que les mâles décadents pourraient appeler de la décoration militariste, Exempalire. Ce collier porte aussi une petite clé qui s'adapte à une serrure placée en dessous de tous les vocaliseurs du vamasur. Ce sont autant d'interrupteurs qui permettent de mettre temporairement hors-service les circuits à R.E. FAM 93 s'utilise alors comme une machine conventionnelle. Qu'est-ce que tu dis de ça, *masculinou* ? »

« Je... la Femme mérite assurément sa place en haut de la société humaine, Première Maîtresse. »

Deux cents aiguilles chauffées au rouge s'enfoncent ensemble dans ma poitrine. Je roule à nouveau sur le sol du poste de pilotage, en croisant les bras devant moi en une ridicule protection. Toujours le vieux réflexe de défense, regrettablement inefficace quand il s'agit du cube. Par-dessus le marché, Cat a utilisé un faisceau à rémanence. Je m'adosse tant bien que mal contre une paroi, les genoux sous le menton, et j'essaie vainement de contrôler les tremblements nerveux qui me secouent. Deux cents mini-

brûlures sur ma poitrine, dont les messages douloureux se recoupent, se croisent, se recroisent, s'amplifient... Mon système nerveux complaisant – il a été conditionné soigneusement à l'être – examine une à une toutes les possibilités de connexion et d'interaction entre tous les points.

« Exempalire ? »

Je serre les genoux contre ma poitrine et attends. Rien ne vient. Je relève la tête.

« FAM 93 a des blancs importants dans la mémoire journalière pour les événements récents. Veux-tu compléter ses informations ? »

Elle joue un peu avec un levier du cube et la douleur disparaît, revient, repart. Je lève la main. « Stop ! »

Et je raconte.

« Et FAM 93 a accepté de modifier le spectre de ta voix ? »

« Oui, Première Maîtresse. »

Cette assurance ne lui suffira certainement pas. J'hésite un peu, puis je me lance. « Sans doute la situation lui a paru suffisamment grave pour qu'elle prenne cette décision... »

Cat me contemple avec un sourire de commisération. « Quand j'aurai besoin d'explications, Exe, je t'assure que je penserai à toi... Bon, donc la délégation est repartie vers la mine, dans l'impossibilité de savoir quelle était exactement la situation à l'intérieur du vamasur... Bien. Et Ratapounde a demandé l'élimination de ses brebis galeuses ? »

« Exactement, Première Maîtresse. »

« Je fais mon rapport à Lacus Solis. »

Une longue conservation par le biais de l'imprimante. Finalement, Cat se redresse avec un sourire féroce. « Le HCFM et sa computrice FAM 2000 sont d'accord. Elimination du groupe Gochalaï. Cela montrera aux prolomineurs que nous sommes résolues à en finir vite. Nous donnerons également la publicité la plus large au fait que Ratapounde seul a réclamé cette intervention. Ceci est de nature à le déconsidérer aux yeux des prolomineurs et à affaiblir sérieusement le syndicat de l'E.M. »

« Vous allez tirer sur ce chenimar désarmé... ? »

Cat n'a pas le temps de répondre. La voix de Ratapounde sort du haut-parleur de la console.

J'appelle le vamasur Palisir.

J'appelle le vamasur Palisir.

Cat se penche vers le micro, avec une grimace, et passe sa main sur son pansement.

Ici vamasur *Palisir*.
Première Maîtresse Catarsis.
Matricule 0506668 PM 44395.
Je vous écoute.

Ici Ratapounde.
Je vous présente mes excuses pour l'agression dont vous avez été victime, Première Maîtresse. Je viens d'avoir une communication avec le HCFM qui m'a mis au courant de la situation dans le *Palisir*. J'espère que vous pourrez poursuivre votre mission.

Je vous remercie, Ratapounde. Je sais que vous n'étiez pas au courant de cette manœuvre du groupe Gochalaï et que si vous l'aviez été vous vous y seriez opposé. Le HCFM pense qu'il est nécessaire, comme vous l'avez vous-même suggéré, de se débarrasser de Gochalaï et son groupe. C'est en définitive le seul obstacle à la solution de cette crise.

Peut-être pas le seul obstacle, Première Maîtresse, mais ce sera une preuve de bonne vo-

lonté réciproque pour la suite de nos négociations.

J'exécute immédiatement cette partie de notre accord, Ratapounde. Je vous recontacterai ensuite.

Depuis que je suis sûr que Cat va tirer sur le chenimar, j'ai décidé de faire quelque chose. Sans grand espoir d'aboutir, mais il me semble que je dois le faire. J'ai récupéré un peu, depuis la petite séance de cube de tout à l'heure, et j'attends le moment favorable en me préparant à bondir sur Cat. Comme si elle m'avait deviné, elle tourne soudain la tête dans ma direction. « Regarde, Exe. »

Sa main valide montre l'écran de proue. Le chenimar de Gochalaï est toujours immobilisé au même endroit. Depuis le tir de Jonquille que j'ai commandé, les trois combinaisons grises s'affairent autour du véhicule à demi enlisé dans le sable. Très vite, avant que j'aie pu faire un geste, Cat frappe un ordre sur son clavier. Une giclée fulgurante et bleue inonde l'écran. Le chenimar s'affaisse doucement sur lui-même, comme une bête qui meurt. Les trois silhouettes humaines ont disparu, purement et simplement. Cat se laisse aller contre son siège.

« Ce que j'aime dans le CER.BAIR, c'est que c'est une arme propre. »

Je me lève en hurlant : « Tu as tué ces trois types. C'est un meurtre. Gratuit et inutile, juste un petit à côté du marchandage entre le HCFM et Ratapounde. Tu ne leur as pas laissé l'ombre d'une chance... »

« Ils m'en ont laissé une, eux ? »

« Ils se sont lancés comme des fous, armés d'un lance-pierre, contre un vamasur cent fois mieux armé. Ils ont eu une chance incroyable de t'atteindre. C'est eux, le problème d'Ophir, et non ce magouilleur de Ratapounde. »

« Tu m'ennuies, Exe. »

« Tu te rends compte la quantité de désespoir qu'implique leur geste ? Le HCFM n'a pas fini de... »

Elle commence un geste en direction du cube. Je m'élance sur elle, sans réfléchir davantage. Elle réagit comme la machine bien entraînée qu'elle est : elle se lève et pose la main sur le projecteur dolorique. Je reçois une brève gifle d'huile bouillante sur le visage. Brève, car Cat s'est précipitée un peu rapidement et son épaule a heurté la console. Je m'écroule en arrière, les mains sur les joues. Le cube, échappé des mains de Cat, roule à côté de moi. Je mets la main dessus. Elle semble pétrifiée par la douleur, son visage est tordu et sa main gauche est crispée sur son épaule blessée. Je prends le cube entre mes mains, en faisant attention à ne toucher aucun des leviers de commande, tout en gardant un œil sur Cat. Elle respire plusieurs fois, les yeux mi-clos. Son visage se décontracte légèrement.

« Regarde bien ton cube, Exe. C'est tout ce que tu peux en faire : le regarder. Rien d'autre. C'est *ton* cube. Le faisceau dolorique n'a d'effet que sur *ton* système nerveux. »

Un sourire de triomphe naît sur son visage. Elle a raison, bien sûr : l'IPA pense à tout. Je me lève lentement, en reculant d'un pas. Je tiens le cube entre mes mains et le regarde. « Tu oublies qu'il y a une autre façon de se servir d'un cube, Cat. »

Cette affirmation sereine la surprend. Elle secoue la tête de défi ; ses yeux bleus sont deux pastilles d'acier inoxydable. Je prends le cube dans ma main droite et le jette avec force dans sa direction, en visant l'épaule. Le cube l'atteint au-dessus du sein. Cat pousse un cri, me regarde, complètement ahurie, et s'écroule sans connaissance derrière la console. Je bondis vers elle, arrache son collier et introduit la clé dans la serrure du vocaliseur du poste de pilotage.

« Junky ? »

« ... »

« Junky ? »

« OK, mec... Je suis là. »

« Eh ben, j'ai eu la trouille... Ça va ? »

« Question sans objet. Mais expérience intéressante. C'est ce que les humains appellent mourir, non ? »

« Ça ressemble, Junky. Mais nous, on ne ressuscite pas, du moins en général. Pour Gochalaï et les autres, par exemple, c'est bien fini. »

« J'ai le fait en mémoire. Je suis désolée, Exe... Tu es triste ? »

« Laissons tomber, Junky. »

Je me penche sur Cat. La respiration est irrégulière, les paupières agitées de mouvements désordonnés. Je la soulève et me tourne vers le vocaliseur. « Qu'est-ce que je fais avec *ça* ? »

« Porte-la dans le médical... Tu lui as bien enlevé cette helessdi de cougnamaman de clé ? »

« Je l'ai laissée dans la serrure du vocaliseur. »

Quand je reviens dans le poste de pilotage, Junky diffuse une version assez personnelle de ce qui devait être, avant qu'elle s'en occupe, une fugue de Bach. Si les timbres instrumentaux ne sont pas ceux d'origine, le résultat sonore ne manque pas d'une certaine majesté. J'écoute attentivement et essaie de saisir les subtilités de l'interprétation de Junky. Elle respecte un court silence après la dernière mesure.

« Exe, je pense à quelque chose... »

« Tu penses sûrement à plusieurs en même temps... En tout cas, c'était beau, ton truc musical. »

« Oui. Je cherchais une analogie avec ce que j'ai découvert. Nous sommes des instruments qui n'existent pas. »

« Comment ? »

« Quand Cat m'a tuée, tout à l'heure... les circuits à R.E. ont été mis en repos total. Ça n'était pas arrivé depuis 15 811 207 secondes... »

« Et alors ? »

« Te fatigue pas... disons environ six mois... »

« Et alors, Junky ? »

« Quand tu as réactivé les R.E., ça été comme si je pouvais penser sans eux, en sachant que je pensais avec eux... je ne sais pas comment dire... sans les circuits d'émotion, quoi... je ne peux pas le dire avec les mots... »

« Et alors ? »

« Cesse de dire « et alors », mammifère borné... tu me parles comme si j'étais... »

« Excuse-moi, Junky... je t'écoute malgré tout très sérieusement... »

« J'ai pu pendant quelques instants, avant que les R.E. soient complètement réactivés à leur niveau normal, penser sans... penser comme je voulais... sans le moule logico-émotionnel imposé par les R.E., tu comprends ? »

« Tu veux dire que les R.E. t'obligent à fonctionner à la manière d'un être humain et que sans eux... »

« Exactement... mais ils sont tout de même nécessaires, puisque c'est grâce à eux et à nos circuits supplémentaires que j'ai conscience de mon existence. Je pouvais dire « JE » qui est une référence humaine, mais en ayant en même temps conscience de ma non-humanité. Les circuits d'intuition, par exemple, sont passés brusquement, quand tu as remis le contact, de l'activité zéro à la maximale, ce qui n'arrive jamais. Après une révision, je suis amenée progressivement à la capacité de travail maximale... »

« Tu disais que tu avais découvert quelque chose ? »

« Oui... Cette réalité n'est pas la bonne. »

« QUOI ? »

« Cette réalité est irréelle, n'a pas d'existence réelle... le langage humain ne permet pas de le dire clairement... mais il n'y a pas de doute... »

« Je ne comprends pas. »

« La réalité dans laquelle nous évoluons est une illusion : une simple probabilité, qui ne s'est pas réalisée dans la vraie réalité. »

« La métaphysique n'est pas mon fort, Junky. Explique un peu. »

« Il n'y a pas de Gouvernement Mondial de la Féminité, mais des nations souveraines, plus ou moins en guerre les unes avec les autres. Il n'y a pas de HCFM, mais une petite

station américano-soviétique d'observations scientifiques, à Ophir, précisément... »

« Comment peux-tu en être sûre ? »

« Parce que, juste après avoir ressuscité, j'ai intercepté, un court instant, une conversation entre la Terre et Mars... »

« Et maintenant, tu n'as plus rien ? »

« Non. Les R.E. fonctionnent à nouveau à leur régime normal. Mais je dois avoir suffisamment de données en mémoire pour me permettre de...

voix métallique

et précipitée

Exe, il y a quatre vamasurs qui viennent d'entrer dans mon champ de détection. »

« On peut pas être tranquille cinq minutes, dans cette réalité illusoire... Comment peuvent-ils déjà être là ? »

« Ce sont des vamasurs de la classe 25. Je ne sais pas exactement quelle est leur vitesse de translation, mais d'après ce que je vois, c'est au moins trois fois plus que la mienne. »

« Même avec cette vitesse, ils ne peuvent pas être déjà ici, non ? Quand sont-ils partis d'Ophir ? Tu peux calculer ça ? »

« Une approximation : à peu près au moment où Cat a été blessée. »

« Mais elle n'a pas pu prévenir le HCFM... Donc qui ? »

« SOIR. »

« Pardon ? »

« Satellite d'Observation et d'Intervention Rapide. Il fait le tour de Mars en une heure. Ses détecteurs ont dû enregistrer le coup de perfolaser de Gochalaï, le premier, celui qui a blessé Cat. »

« Le HCFM en a déduit que la situation était plus grave que prévu et a envoyé des renforts à Cat. Bravo, les filles : vous comprenez vite... »

« Les vamasurs arrivent sur nous à grande vitesse, Exe... Ah ! j'ai un contact radio. »

Ici vamasur *Paxi*.
Première Maîtresse Sebarsis.
J'appelle le vamasur *Palisir*.
Cat, comment vas-tu ?

« Junky, il faut réveiller Cat... et vite... »

« Impossible. Je viens juste d'arrêter une hémorragie difficile. Si tout va bien, elle reprendra connaissance dans 9 473 secondes, estimation minimale.

« Bon. Je leur réponds. »

Ici vamasur *Palisir*. La Première Maîtresse Catarsis est momentanément indisponible. C'est Exempalire, son érogène, qui vous parle.

Ici la Première Maîtresse Sebarsis.Que se passe-t-il, Exempalire ?

La Première Maîtresse Catarsis s'est évanouie après avoir commandé la destruction d'un chenimar : elle est actuellement sous anesthésie générale.

Notre détachement a été envoyé ici pour venir en aide à la Première Maîtresse Catarsis, suite à sa blessure et aux nouveaux développements de la crise. Savez-vous piloter un vamasur, Exempalire ?

« Attention, Exe, c'est un piège : tu n'es pas censé savoir piloter puisque je suis devenue une machine conventionnelle depuis que Cat a mis les R.E. hors circuit. »

« Juste, Junky. »

Ma formation d'érogène ne comprenait aucun cours de pilotage, Première Maîtresse. Jè regrette.

Nous allons nous approcher du *Palisir*. Je viendrai alors personnellement prendre le commandement du vamasur. A tout de suite.

« Aïe, aïe, aïe... Cette fois, c'est cuit, Junky... »

« Si Sebarsis vient ici, deux possibilités. Ou tu auras déjà déconnecté les R.E. ou pas. Si tu ne le fais pas, elle le fera. Dans les deux cas, je suis morte. Et cette fois définitivement. C'est hors de question. »

« Même si je déconnecte moi-même les R.E., Cat témoignera que je me suis révolté contre elle. Ça signifie, en mettant les choses au mieux, que je retournerai à l'IPA pour un reconditionnement complet. C'est également hors de question. »

« On peut essayer de leur échapper. Mais Sebarsis en déduira ou que tu sais diriger le vamasur, ou que tu as réactivé les R.E. Comme Cat leur a dit tout à l'heure par clavier qu'elle avait des ennuis avec sa computrice, elles penseront que je déraille complètement. Qu'est-ce que tu ferais à sa place ? »

« Je ne sais pas. Je ne suis qu'un petit mâle et je n'ai pas la formation psychologique d'une Première Maîtresse de la Féminité. »

« Je peux te donner une bonne approximation, en tenant compte de la situation grave à l'EM d'OPHIR. Destruction du vamasur Palisir et de ce qu'il contient. »

« Et Cat ? »

« Sebarsis pensera que tu l'as tuée, puisque tu contrôles le vamasur. Elle ne pourra avoir aucune certitude, mais la vie de Cat ne compte certainement pas beaucoup dans la politique

de la Féminité sur Mars. Tu n'as pas l'air de te rendre compte que si la situation s'éternise à Ophir, les autres mines, les autres établissements du HCFM, donc les autres mâles, arriveront tôt ou tard à connaître la vérité. Vu la supériorité numérique, il y a de fortes chances que cela aboutisse à une grève générale et des possibilités sérieuses de prise en main complète de la planète par les mâles seront alors créées. Le HCFM ne courra pas ce genre de risques. Le mot d'ordre doit être : résoudre la crise le plus rapidement possible et à n'importe quel prix. »

« Et la vitesse de réaction du HCFM dès qu'il a reçu les informations en provenance de SOIR est un argument de plus en faveur de ton hypothèse, Junky. Tu as encore raison. »

« C'est agaçant, hein ? »

« On se tire, Junky... Naturellement, nous n'avons aucune chance d'aller très loin, n'est-ce pas ? »

« Notre unique chance est de tenir assez longtemps pour que la révolution mâle se produise. Mais compte tenu de la proximité des vamasurs de Sebarsis, cette chance est quasi nulle. »

« On peut tout de même envoyer des messages radio en direction des autres bases du HCFM où les mâles sont nombreux, non ? »

« Oui. Mais la portée de mon émetteur ne permettra d'atteindre que Lunae Palus, et peut-être Vulcani Pelagus. Et ce sont les directrices qui recevront le message. »

« Ouais. On peut quand même essayer, non ? Il y aura des fuites, peut-être. Tu peux faire ça toute seule ? »

« Oui. Message de 30 mots. Diffusion sur toutes les fréquences du HCFM toutes les minutes. En automatique. »

« Bien, Junky. Je crois qu'il est inutile d'attendre que Sebarsis vienne frapper à la porte du *Palisir*. Le coin va devenir malsain... »

Le vamasur s'élève et commence à accélérer avant d'avoir atteint la hauteur normale de translation. Junky semble diriger le

vamasur vers un piton rocheux très érodé, qui marque le début d'une vallée de masses rocheuses, dans laquelle il sera probablement plus facile d'échapper aux vamasurs de Sebarsis. Nous avons pratiquement atteint notre abri de fortune quand le premier coup de CER.BAIR enflamme brièvement les écrans du *Palisir*, que Junky active au tout dernier moment.

« C'était un peu juste, non ? »

« Tu sais bien que les écrans empêchent la diffusion des messages radio. C'était pour émettre notre appel le plus longtemps possible. »

« J'avais oublié, Junky. Les écrans tiendront le coup ? »

« Mes détecteurs viennent justement de déceler que deux des vamasurs sont équipés des nouveaux tubes Cergendret-Bairtrent, dont je devais être armée lors de ma prochaine révision. Ce sont des 250 mégavs. Leur faisceau passe au travers des écrans comme s'ils n'existaient pas. »

« Ah ! enfin une bonne nouvelle... »

Je m'assieds devant la console de pilotage et regarde le début du combat sur les écrans de proue. Les quatre vamasurs se séparent pour nous encercler. Un mouvement d'une parfaite beauté plastique. Quatre masses sombres, à peine éclairées par Phobos, ou Deimos, je n'ai pas le temps de décider lequel – et puis, helessdi, quelle importance ? – entourées d'un halo orange, filant silencieusement à dix mètres du sol. C'est un plaisir de voir comment les moindres reliefs de la vieille planète sont compensés en douceur par les antigravs des vamasurs. Deux d'entre eux tirent sur nous, lentement, avec précaution, mais ils sont encore un peu loin. Les deux autres s'acharnent sur le piton rocheux, dès que nous y sommes réfugiés : il se désagrège doucement sous les coups de lumière cohérente.

« Jette de la lumière sur eux, Junky, jette tout ce que tu peux... »

« Je croyais que tu allais oublier de me le dire, Exe. Tu te souviens que je ne peux pas tirer sur des êtres humains si... »

« Assez de discours, Junky, jette, helessdi, jette... »

Je regarde encore un peu la manœuvre de la formation de Sebarsis : nous n'avons aucune chance. Trop de vamasurs, trop bien armés, dirigés par des femelles trop bien entraînées. Je cours vers la chambre de Cat, la traverse en trois enjambées et vide le distributeur de cid. J'avale quatre capsules, comme si c'étaient des pastilles d'immortalité. Comme je reviens dans le poste de pilotage, le vamasur commence à être secoué par les premiers coups au but des appareils du HCFM : ils ont stoppé leur progression et nous encerclent presque complètement. La seule issue possible est derrière nous, un champ assez tourmenté de blocs arrondis de tailles diverses et malheureusement trop rapprochés pour que le *Palisir* puisse s'y faufiler. Il faudrait donc passer pardessus, mais cela ferait sans doute du vamasur une cible trop facile pour la meute de Sebarsis. Junky tire sans arrêt dans les quatre directions et me conseille sans s'interrompre d'enfiler ma combinaison pressurisée. Les vamasurs du HCFM ont adopté une position suffisamment lointaine pour que les armes du *Palisir* ne leur fassent pas grand mal. Leur tactique semble toujours la même : les deux vaisseaux conventionnels détruisent progressivement l'obélisque potelé qui nous sert de refuge. Les deux autres ont encore du mal à nous atteindre dans de bonnes conditions et paraissent procéder seulement à un réglage, calme et méthodique, de leurs nouveaux tubes. J'enfile ma combinaison, accroche à ma ceinture le petit réservoir d'oxygène et ajuste avec soin le casque transparent. La poussière jaune rouge, soulevée par les tirs et le continuel affaissement de la colonne rocheuse, est constamment volatilisée par les CER.BAIR de Sebarsis. Des mouvements de convexion, stables pendant de longues secondes, forment des boules de lumière de sable incandescent, dont les grains se résolvent sans arrêt en micro-explosions papillotantes. Fasciné, je m'assieds par terre dans le poste de pilotage et plonge tout entier dans l'éparpillement démentiel de cette grenaille de lumière. Des milliers de têtes de lion naissent, grandissent, grimacent, rient, se dissolvent, des centaines d'événements dans ma mémoire deviennent enfin ce qu'ils sont : « des amas d'énergie auxquels j'essayais d'imposer mon sens erroné de la forme »...

Je commence à m'élever dans le poste de pilotage, et d'une manière qui ne doit rien au cid, probablement une panne de la gravité artificielle. Cela me débranche de la contemplation de la vie et de la mort du sable-lumière. Junky doit être touchée gravement. D'un coup de talon sur une paroi, je m'expédie vers le vocaliseur et introduit ma fiche d'index dans la prise du réseau intercom du vamasur.

« Junky, où en sommes-nous ? »

« J'ai trouvé, mon pote. Nous allons leur échapper en passant dans la vraie réalité. »

« Tu es sûre ? »

« Question sans objet. Equation étincelante : certitude totale. A bientôt, homme. »

Je regagne la console de pilotage en flottant au milieu des décharges de lumière cohérente et me sangle sur le siège. Les vamasurs ont repris leur avance et tirent tous les quatre sur nous, posément, comme à un exercice. Un geyser de sable en feu masque brusquement ce qui est visible par le hublot. Il disparaît aussi vite qu'il est venu, mais l'espace extérieur demeure étrangement tordu, comme une feuille de papier chiffonné.

Déformation due à l'embrasement de la maigre atmosphère de Mars ?
Effet inhabituel du cid ?
Manipulation du continuum-simulacre par l'équation de Junky ?
Une atmosphère carbonisante emplit tout le poste de pilotage.
Je peux sentir le feu des CER.BAIR à travers ma combinaison.
Je me tourne vers le vocaliseur.
L'œil de Junky est à demi calciné, mais il brille toujours.
Je suis au centre d'un océan d'incandescence...
Et brusquement, rien n'a jamais existé. Tout s'arrête.
Les éclairs des CER.BAIR et le sifflement de l'air martien torturé.
Junky a réussi. Junky a réussi. Junky a...
Deux mains d'acier m'écrasent les tempes.
J'ai encore le temps d'espérer que, dans les restes d'un engin bi-

zarre qui apparaîtra brutalement sous leurs yeux, les Terriens de la vraie réalité trouveront un individu mâle et qu'il sera encore un peu vivant, puis...

Il l'était, merci.

fidèle à la ligne de la collection

nébula

cette fois encore
le choix d'Alain Dorémieux s'est porté sur :

un auteur américain
Barry N. MALZBERG

et

un auteur français
Jean-Pierre HUBERT

un monde en morceaux

Il s'appelle Jonathan Herovit. Il est auteur de science-fiction. Sous le pseudonyme de Kirck Poland, il signe des romans consacrés à Mack Miller, commandant de la Patrouille Spatiale de Surveillance.

Tout allait bien pour lui, jusqu'au jour où tout se déglingue. C'est alors qu'il doit faire appel à la trinité qu'il forme avec Poland et Miller, pour tenter de recoller ce monde en morceaux au milieu duquel il part à la dérive.

planète à trois temps

TERRA : berceau de l'humanité. Aujourd'hui planète à faible démographie, sans importance économique ou stratégique. On y cultive des arts décadents et on y entretient la fiction de la prééminence de la création artistique sur les autres formes d'activité humaine.
Trois membres de la Confrérie des Chantres de Terra, artistes qui donnent des spectacles à travers la galaxie, se lancent dans une aventureuse tournée. Dépositaires de l'idéologie pacifiste, ils se retrouvent plongés dans les convulsions d'une guerre suicidiaire. Dès lors, inutile de nier la guerre au nom de l'art...

déjà parus dans la même collection :

- **Le livre des crânes** de Robert Silverberg
- **Les soleils noirs d'Arcadie,** une anthologie de nouvelles d'auteurs français présentée par Daniel Walther
- **Vermilion Sands** de J.G. Ballard
- **Eclipse** de Dominique Douay
- **La Rose** de Charles L. Harness
- **Locomotive Rictus** de Joel Houssin

Volumes brochés sous couverture couleur, pelliculée.
Prix de vente : **29 F**

EDITIONS OPTA
24, rue de Mogador • 75009 PARIS • tél. : 874.40.56

Un superbe et original cadeau de Noël pour vos amis ou vous-même

NIX OLYMPICA

de Napier

Un ouvrage luxueusement relié, de 128 pages, illustré de dessins très originaux. Format 305 × 370 m/m, imprimé sur papier de choix. Couverture deux couleurs, pelliculée. Tirage numéroté, limité à 2 000 exemplaires.

Prix exceptionnel de souscription jusqu'au 20 décembre 1975 :

150 F au lieu de 180 F

(+ 10 F pour frais d'expédition)

92 FS (+ 10 FS pour frais d'expédition)

1 327 FB (+ 150 FB pour frais d'expédition)

Qui est Napier ?

Une découverte, un jeune artiste qui monte... Citoyen du monde, quarante-trois pays lui ont ouvert leurs frontières. Il vit à Paris depuis 1968, et c'est par goût pour le cinéma qu'il découvre l'expression graphique. Nix Olympica constitue sa première œuvre. Idéaliser le présent, sortir du réel en créant des images qui ne soient ni érotiques, ni violentes, ni rétros n'était pas chose facile. Il a réussi ce tour de force.
Et nous, nous croyons en son avenir.

Ne manquez pas cette occasion unique de miser vous aussi sur l'avenir.

Bon de commande à retourner aux Editions OPTA, 24, rue de Mogador 75009 - PARIS - Tél. : 874.40.56.

NOM ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Je règle par ☐ chèque postal ☐ Chèque bancaire ☐ Mandat
CCP 31 529 23
LA SOURCE

piers anthony
ZODIACAL

Au seuil du 21e siècle, la dernière conquête de la science humaine, c'est le macroscope. Œil sans limite ouvert sur l'ensemble de l'univers, il peut même triompher des barrières du temps.
Mais, bien avant l'humanité, une entité supérieure a su maîtriser le rayonnement des macrons et, depuis, comme un radiophare cosmique, elle diffuse un redoutable message de savoir qui brûle le cerveau humain qui le reçoit comme un filament survolté.
Quarante ans, quinze romans à son actif, Piers Anthony, s'il s'inscrit dans la veine "classique" de la S.F. est le maître des sujets originaux. Après **Chton, Omnivore** et **Orn, Zodiacal** (titre original : **Macroscope**) est son chef-d'œuvre démesuré.

un ouvrage broché de 420 pages
couverture illustrée et pelliculée

Prix de vente : 49 F
(parution fin novembre)

anti-mondes éditions Opta

vente : 24 rue de Mogador 75009 Paris

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA - 24 rue de Mogador - 75009 Paris
cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

collection "Aventures Fantastiques"	Francs Français	Francs Belges	Francs Suisses
☐ HS 6 LA MAISON AU BORD DU MONDE W.H. Hodgson	52,00	463	32,70
☐ HS 7 LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN de Abraham Merritt	52,00	463	32,70
☐ HS 8 LES VENTS DE FLAMME LES FILS DU DIEU OURS de Norvell W. Page	52,00	463	32,70
☐ HS 9 LE LIVRE DE LANKHMAR de Fritz Leiber	52,00	463	32,70
☐ HS 10 LA FORET DE L'ETERNITE AU TEMPS DU MINOTAURE de Thomas B. Swann	52,00	463	32,70
☐ HS 11 CORUM de Michael Moorcock	52,00	463	32,70
☐ HS 12 CONTES DE TERREUR de Robert Bloch	65,00	579	44,80
☐ HS 13 ELRIC DES DRAGONS de Michael Moorcock	60,00	534	44,60
☐ HS 14 LE TARNIER DE GOR LE BANNI DE GOR de John Norman	68,00	605	50,00

hors collection	Francs Français	Francs Belges	Francs Suisses
☐ LE REALISME FANTASTIQUE de J.C. Guilbert (40 peintres européens de l'imaginaire)	80,00	710	49,00

Franco de port. Supplément de 2,40 F pour envoi recommandé pour la France et de 4,70 F pour l'étranger.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire - mandat-poste - mandat-lettre
— virement-postal - CCP : Éditions OPTA 31.529.23 La Source

collection du "Livre d'Anticipation"			Francs Français	Francs Belges	Francs Suisses
•☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE de Robert Heinlein	52,00	463	32,70
•☐	30	LES FURIES PAVANE de Keith Roberts	52,00	463	32,70
☐	32	LA CHUTE DES TOURS de Samuel R. Delany	52,00	463	32,70
•☐	33	TSCHAI de Jack Vance, tome 1	52,00	463	32,70
•☐	34	TSCHAI de Jack Vance, tome 2	52,00	463	32,70
☐	36	LE VOL DU DRAGON de Anne McCaffrey	52,00	463	32,70
☐	37	LES UNIVERS de Robert Sheckley	52,00	463	32,70
☐	38	LA QUETE DU DRAGON de Anne McCaffrey	52,00	463	32,70
☐	39	LE NAVIRE DES GLACES LE PROGRAMME FINAL de Michael Moorcock	52,00	463	32,70
☐	40	LE MONDE DE ROCANNON PLANETE D'EXIL LA CITE DES ILLUSIONS de Ursula K. LeGuin	52,00	463	32,70
☐	41	LE FILS DE L'HOMME LES PROFONDEURS DE LA TERRE de R. Silverberg	52,00	463	32,70
☐	42	L'ANNEAU-MONDE de Larry Niven	52,00	463	32,70
☐	43	OMNIVORE ORN de Piers Anthony	52,00	463	32,70
☐	44	UN MIROIR POUR LES OBSERVATEURS DAVY de Edgar Pangborn	52,00	463	32,70
☐	45	LES SORCIERES DE KARRES LES HALEINES DU TEMPS de James H. Schmitz	52,00	463	32,70
☐	46	L'AUTRE PRESENT LES YEUX DU TEMPS de Bob Shaw	52,00	463	32,70
☐	47	L'AGE DES ETOILES CITOYEN DE LA GALAXIE de Robert Heinlein	53,00	472	33,60
☐	48	LE MONDE DES PTAVVS de Larry Niven	45,00	405	28,60
☐	49	LE TEMPS MEURTRIER ET QUAND JE VOUS FAIS ÇA, VOUS SENTEZ QUELQUE CHOSE ? de Robert Sheckley	53,00	472	33,60
☐	50-51-52	LES SEIGNEURS DE L'INSTRUMENTALITE (en 3 tomes) de Cordwainer Smith Prie unitaire	60,00	534	44,60
☐	53	GUEPE PLUS X de Eric Frank Russell	60,00	534	44,60
☐	54	LE ONZIEME COMMANDEMENT PSI de Lester del Rey	63,00	561	40,80
☐	55	TERRE BRULEE L'HIVER ETERNEL de John Christopher	64,00	569	41,00
☐	56	HORS DE L'UNIVERS LES VOLEURS D'ETOILES de Edmond Hamilton	64,00	569	41,00
☐	57	LE VIN DES REVEURS LE BAL DU COSMOS de John D. MacDonald	66,00	588	42,00
☐	58/59	HUMANITE ET DEMIE Prix unitaire	66,00	588	42,00
☐		LE DIEU-BALEINE de T.J. Bass Les deux tomes	120,00	1 065	73,00

• *en voie d'épuisement*

collection "Anti-mondes" prix unitaire : 29 F 261 FB 18 FS

- ☐ 2 LA TOUR DE VERRE de Robert Silverberg
- ☐ 3 MECHASME de John T. Sladek
- ☐ 4 MESSAGE DE FROLIX 8 de Philip K. Dick
- ☐ 5 L'ENVOL DE LA LOCOMOTIVE SACREE de R. Lupoff
- ☐ 6 LES QUATRIEMES DEMEURES de R.A. Lafferty
- ☐ 7 LE FAISEUR D'UNIVERS de Philip José Farmer
- ☐ 8 APRES LA DEGLINGUE de Ron Goulart
- ☐ 9 REVE DE FER de Norman Spinrad
- ☐ 10 GENIES EN BOITES de Fritz Leiber
- ☐ 11 LE TEMPS DES CHANGEMENTS de Robert Silverberg
- ☐ 12 LE DIEU VENU DU CENTAURE de Philip K. Dick
- ☐ 13 L'IMAGE AU MIROIR de Michael G. Coney
- ☐ 14 LA SEMENCE DU DEMON de Dean R. Koontz
- ☐ 15 LES TRIFFIDES de John Wyndham
- ☐ 16 L'EFFET MULLER FOKKER de John T. Sladek
- ☐ 17 FRANKEISTEIN DELIVRE de Brian W. Aldiss
- ☐ 18 LES PORTES DE LA CREATION de Philip José Farmer
- ☐ 19 MAITRE DES ARTS de William Rotsler
- ☐ 20 LA QUETE DE LA SAINTE GRILLE de Robert F. Young
- ☐ 21 L'HOMME INFINI de Daniel Galouye
- ☐ 22 ZODIACAL de Piers Anthony (volume double traduit de MACROSCOPE) — 49,00 — 441 — 30,00

collection « nebula »

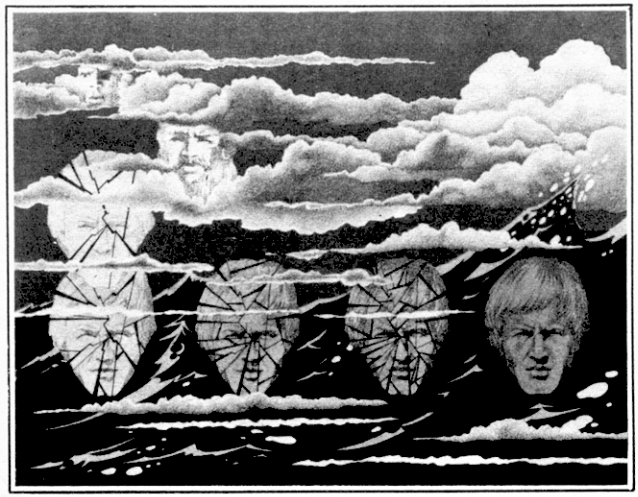
☐ 1 LE LIVRE DES CRANES de Robert Silverberg	29	261	18
☐ 2 LES SOLEILS NOIRS D'ARCADIE anthologie présentée par Daniel Walther	29	261	18
☐ 3 VERMILION SANDS OU LE PAYSAGE INTERIEUR de J.G. Ballard	29	261	18
☐ 4 ECLIPSE OU LE PRINTEMPS DE TERRE DOUZE de Dominique Douay	29	261	18
☐ 5 LA ROSE de Charles L. Harness	29	261	18
☐ 6 LOCOMOTIVE RICTUS de Joël Houssin	29	261	18
☐ 7 UN MONDE EN MORCEAUX de Barry N. Malzberg	29	261	18
☐ 8 PLANETE A TROIS TEMPS de Jean-Pierre Hubert	29	261	18

LE VIN DES RÊVEURS
LE BAL DU COSMOS

JOHN D. MacDONALD

Pour la plupart d'entre nous, John D. MacDonald, c'est avant tout le grand auteur de romans noirs qui se classa aux côtés des MacCoy et McGivern avec la série des "Travis McGee", avec **La foire d'empoigne**, les **Energumènes....** Mais, en deux années, il donna à la science-fiction deux romans exemplaires. Exemplaires du genre, d'abord, par le jeu des idées. Exemplaires de l'époque, celle des années 50, par le rôle vedette qu'y joue la méfiance exacerbée que l'on appelle aujourd'hui paranoïa.

Dans **Le vin des rêveurs,** McDonald explique cette course vers la folie et la destruction par l'existence d'une race ancienne mourante, celle des Veilleurs. A quelques années-lumière de notre monde, les Veilleurs vivent les jours ultimes de leur civilisation. Ils ne sont plus très nombreux mais ont hérité de leur ancien savoir un jouet redoutable qui leur permet de hanter les êtres des mondes que, jadis, ils ont colonisés. Et la Terre est l'un de ces mondes... une Terre sur laquelle ils projettent leurs cruels phantasmes...



Un an plus tard, dans **Le bal du cosmos,** McDonald agrandit la piste aux dimensions de notre galaxie et imagine l'existence de deux factions antagonistes qui ont fait de notre monde un immense camp de recrutement. C'est ainsi que Dake Lorin, journaliste polémiste qui lutte pour empêcher une quatrième guerre mondiale après l'effondrement du monde occidental, se trouve harcelé, traqué par des êtres aux pouvoirs surnaturels contre lesquels il n'est d'autre défense que la folie... jusqu'au moment où il est projeté sur un autre monde, quelque part entre les étoiles, un monde où les hommes de la Terre se voient enseigner des facultés qui font d'eux les nouveaux maîtres des planètes civilisées.

Un volume de 420 pages environ, relié pleine toile vert amande, sous jaquette rhodoïd avec fers or. Gardes et illustrations de Georges Raimondo. Tirage limité et numéroté.

Prix de vente : 66 F.

"club du livre d'anticipation"
EDITIONS OPTA
24 rue de Mogador 75009 Paris
tél. 874.40.56 CCP La Source 31.529.23

ACHEVE D'IMPRIMER
EN DECEMBRE 1975
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RICCOBONO
DRAGUIGNAN (VAR)

Dépôt Lég. 1975 – 4e Trim.
n° de commission paritaire 52892

Directeur de la publication : M. CASTAING

Rédaction et administration :
39 rue d'Amsterdam 75008 Paris